

7.1

De ~600 avant notre ère à ~700 de notre ère

Le Printemps des religions

Introduction

Les treize siècles qui s'écoulèrent de ~600 avant notre ère à ~700 de notre ère, virent Homo *religiosus* mener comme jamais auparavant une réflexion sur le divin. Elle le conduisit à donner vie à une extraordinaire floraison de nouvelles religions : taoïsme en Chine, shintoïsme au Japon, brahmanisme et hindouisme en Inde, religion mazdéenne, mithriacisme et manichéisme en Iran, religion celte en Gaule, religion romaine dans l'empire romain, religion égyptienne à caractère panthéiste, religion astrale dans l'espace méditerranéen et européen...

En marge des cultes officiels et communautaires des divers royaumes et empires, de nombreux cultes dévotionnels, nés sur les bords de la mer Noire, au Proche-Orient ou en Égypte se répandirent, durant les derniers siècles avant notre ère, en Grèce et dans les royaumes hellénistiques, puis dans l'Empire romain. Citons quelques-uns des plus connus : cultes de *Bendis* et de *Dionysos* (Mer Noire), d'*Astarté*, d'*Antargatis* et d'*Adonis* (Syrie), de *Cybèle*, d'*Attis* et de *Sabazios*, (Phrygie), d'*Anaitis* (Lydie), d'*Isis*, de *Sérapis*, d'*Hator*, d'*Amon*, d'*Anubis*, et d'*Horus* (Égypte).

Trois monothéismes virent le jour : le judaïsme, le christianisme et l'islam, avec leurs multiples sectes, Églises ou Écoles. Juifs et musulmans adoptèrent un monothéisme radical, les chrétiens un monothéisme trinitaire : un Dieu Père, un Dieu Fils et un Dieu Esprit-Saint partageant à égalité la même nature divine.

Caractéristiques principales de ce printemps des religions

Des religions de salut personnel

À l'exception des cultes officiels communautaires comme l'étaient, par exemple, les religions grecque ou romaine, et des cultes dévotionnels, la caractéristique principale de ces nouvelles religions réside dans le fait qu'elles se présentèrent comme des religions de salut personnel.

Toutes portaient le même regard sur l'homme : il était composé d'un corps matériel et d'une âme spirituelle, immortelle et d'origine divine. C'est cette âme qu'elles cherchèrent à sauver car elle vivait prisonnière ou en exil sur cette terre, monde d'illusions, de vanités, de bonheurs factices, fugaces, un monde où régnaient le Mal aux visages multiples et la Mort. Toutes se donnèrent donc pour but d'indiquer à leurs fidèles la Voie à suivre pour fusionner avec le divin ou pour rejoindre leur véritable patrie : le Ciel.

C'est aussi une sagesse, une conduite de vie qu'offrirent des philosophes à qui voulait bien se mettre à leur école.

L'Histoire humaine est aussi une histoire de salut

Les religions mazdéenne, juive, chrétienne, manichéenne et musulmane présentèrent le devenir de l'humanité sous la forme d'une histoire qui s'insérait dans celle de l'Univers. Conduite de main ferme par Dieu, cette histoire avait débuté avec la création de l'Univers, suivie de celle de l'homme à qui Il avait confié la gérance de la Terre. Elle se poursuivait, de génération en génération, en une histoire de fidélité et d'infidélité des hommes envers Lui, de combat entre les forces du Bien et les forces du Mal auquel le judaïsme, le christianisme et l'islam donnèrent le visage de Satan, chef d'une armée d'anges rebelles.

Cette histoire s'achèverait à la Fin des Temps par la destruction de l'Univers et par un jugement universel des hommes, précédé d'une résurrection de leur corps. Dieu créerait alors un nouvel Univers sous la forme d'un Paradis dont les portes s'ouvriraient à ceux qui auraient été jugés dignes d'y entrer, les infidèles, quant à eux, seraient condamnés à vivre une éternité de tourments dans un Enfer.

Pour la première fois, certaines de ces religions se référèrent à un ou des fondateurs clairement identifiés : Zoroastre pour la religion mazdéenne, Pythagore et ses disciples pour la religion astrale, Jésus de Nazareth et ses apôtres pour le christianisme, Mani pour le manichéisme, Mahomet pour l'islam. Pour l'historien écrire leurs vies représente cependant une difficulté de taille. Les renseignements sûrs et certains concernant ces Homo *religiosus* exceptionnels sont rares, leurs vies ont été magnifiées ou elles sont des récits théologiques, c'est-à-dire des récits destinés à susciter la foi chez leurs lecteurs.

Durant les derniers siècles avant notre ère, au moment même où le bouddhisme entreprenait la conquête de l'Orient, les religions du Proche-Orient entreprenaient celle de la Grèce et des royaumes helléniques, puis celle de l'Empire romain.

Pour quelles raisons une telle floraison de religions eut lieu durant ces douze siècles ? Chacune d'elles eut les siennes propres. Mais citons-en trois communes à toutes.

1. Religions de salut, elles répondaient à diverses attentes des hommes : quête de spiritualité, de réconfort, de justice, de fraternité, de dignité, d'espérance d'une vie meilleure sinon dans ce monde, du moins dans celui de l'au-delà... Ces religions suscitèrent ces besoins par un prosélytisme actif.

2. Toutes jouirent d'un environnement politique, économique, social et culturel favorable à leur développement. À partir du VI^e siècle avant notre ère, d'immenses empires, beaucoup plus grands que tous ceux qui avaient existé jusqu'alors, surgirent sur le continent eurasiatique : Empire perse, Empire chinois, Empire d'Açoka en Inde, Empire d'Alexandre le Grand, Empire romain, Empire musulman... S'ils étaient pratiquement toujours sur le pied de guerre, ces empires développèrent aussi un commerce intérieur et extérieur fort important. Et pour mener à bien leurs entreprises militaires et commerciales, ils tissèrent un maillage serré de voies terrestres, fluviales et maritimes. Ces moyens de communication permirent non seulement la circulation des soldats et des marchands, mais aussi celle des idées et... des croyances.

Le long de ces voies de communications, ces empires développèrent d'anciennes villes et en construisirent de nouvelles. Certaines atteignirent la taille de mégapoles. Ces villes multiethniques favorisèrent le développement de l'individualisme dont ces religions firent leur fonds de commerce. C'est à l'individu et à ses besoins personnels qu'elles s'adressèrent en priorité, et non à des ensembles constitués comme s'y consacraient les religions officielles.

Jusqu'au IV^e siècle de notre ère, ces empires eurent la sagesse de décréter la paix des dieux. Si chacun d'eux possédait sa religion officielle, ils laissèrent les peuples qu'ils soumirent

pratiquer leurs propres cultes et les individus adopter les croyances de leurs choix. Une grande liberté régnait donc, dès lors que chacun manifestait son allégeance au pouvoir établi, participait à ses cérémonies religieuses et ses sacrifices communautaires.

3. Tout naturellement, les religions dirigées par des professionnels, clercs ou moines, connurent une diffusion plus rapide et plus large que celles qui n'en avaient pas.

Trois religions s'imposent sur le continent eurasiatique

Entre le IV^e et le VIII^e siècles de notre ère, tel un coup de gel d'avril qui anéantit les promesses du printemps, la plupart de ces religions disparurent. Elles durent s'effacer devant trois d'entre elles : le christianisme, l'islam et le bouddhisme. Si ces trois religions purent finalement s'imposer, la raison principale est à chercher dans l'appui décisif qu'elles reçurent du pouvoir politique.

Le christianisme s'imposa dans l'Empire romain, lorsque les empereurs se convertirent à cette religion et interdirent tout autre culte. À leurs yeux, le christianisme était la religion la meilleure pour obtenir de leurs sujets obéissance et fidélité. En prêchant le grand commandement de l'amour fraternel, il était aussi le ciment le meilleur pour assurer la cohésion des citoyens de leur empire face aux dangers que représentaient alors les invasions barbares. Seule la religion juive fut tolérée.

Ce sont les armées arabes qui imposèrent au nom d'Allah l'islam aux populations des terres qu'elles conquièrent. Dans leur immense empire, les anciens cultes et le mazdéisme furent éradiqués. Seuls le christianisme et la religion juive furent tolérés, parce que religions abrahamiques.

Le bouddhisme, lorsqu'il quitta l'Inde, combattit d'abord les cultes des peuples parmi lesquels il cherchait à s'implanter, les dieux n'étant pas nécessaires pour parvenir à l'Éveil, au Nirvâna. Mais il céda devant l'obstination de ses nouveaux adeptes à vouloir prier leurs divinités tout en suivant la Voie du Noble Chemin Octuple. Les moines bouddhistes cherchèrent alors à « bouddhisier » ces divinités en les présentant comme des avatars du Bouddha. La haute valeur de leur enseignement, leur acceptation de cette cohabitation et le soutien, dans certains pays, de rois qui se convertirent, permirent au bouddhisme de conquérir une grande partie de l'Asie, à l'exception de l'Inde qui demeura fidèle à l'hindouisme.

Quant au manichéisme, originaire de l'Iran, qui s'était donné lui aussi pour but de conquérir le monde sous la bannière du Dieu de Lumière, il disparut rapidement, persécuté qu'il fut par toutes les religions sur les plates-bandes desquelles il faisait du prosélytisme.

Mais, dès le VI^e siècle avant notre ère, *Homo religiosus* dut faire face, pour la première fois, semble-t-il, à des contradicteurs. En Grèce, des philosophes affirmèrent que le Ciel était vide de dieux ou que ceux-ci ne s'intéressaient pas aux hommes. Dans un cas comme dans l'autre ils n'étaient plus nécessaires pour expliquer l'existence de l'Univers. La raison y suffisait. Au siècle suivant, en Chine et dans les royaumes hellénistiques, face au silence et à la non-intervention des dieux devant la décadence générale, des penseurs se mirent eux aussi à nier leur intérêt pour les hommes, voire tout bonnement leur existence. Et les thuriféraires des rois hellénistiques poussèrent leurs sujets à accorder leur confiance non pas à des dieux qu'ils ne voyaient pas, mais à ces dieux bien visibles, leurs princes, qui travaillaient pour leur bonheur.

L'athéisme, la philosophie et la science firent donc aussi leurs premiers pas durant ce printemps des religions.

7.1

De ~600 au début de notre ère

7.1.1	Dès ~600	Inde	Homo <i>religiosus</i> à la recherche d'un chemin de libération : du védisme à l'hindouisme en passant par le brahmanisme	5
7.1.2	Entre ~600 et ~400	Inde	Deux voies de salut sans recourir à des divinités salvatrices : le jaïnisme et le bouddhisme	13
7.1.3	Dès ~600	Monde grec	La religion astrale	24
7.1.4	~600 - 432	Monde grec	Les dieux ne sont plus nécessaires pour expliquer l'origine de l'Univers	30
7.1.5	Dès le 6 ^e siècle	Israël	Homo <i>religiosus</i> adopte le monothéisme	35
7.1.6	587 - 398	Israël	La Création de l'Univers et de l'homme, selon la Bible	44
7.1.7	6 ^e - 3 ^e siècles	Chine	Confucianisme, Taoïsme	55
7.1.8	Dès 522	Perse	La religion mazdéenne	67
7.1.9	~500 - ~200	Israël	La réponse du monothéisme juif à la question du Mal qui frappe les justes et les innocents	71
7.1.10	~500 AEC à ~500 EC	Gaule	Les Celtes croient en l'immortalité de l'âme et en la réincarnation	74
7.1.11	Dès 499	Italie	« Pax deorum », la Paix des dieux	83
7.1.12	~400 - ~100	Monde hellénistique	À la recherche d'un sauveur	89
7.1.13	~400 AEC à ~400 EC	Orient	Trois Voies de libération pour les bouddhistes	96
7.1.14	Dès 320	Israël	Homo <i>religiosus</i> rétrograde les dieux au rang d'anges et de démons	102
7.1.15	Dès 268	Asie	Le bouddhisme à la conquête de l'Asie	106
7.1.16	Dès ~250 - ~200	Israël	Émergence de la croyance en la résurrection des morts	109
7.1.17	~200 AEC – ~400 EC	Monde romain	Quand les dieux du Proche-Orient partaient à la conquête de Rome	116
7.1.18	Dès 48 AEC	Empire romain	Les juifs autorisés à pratiquer le culte de leur dieu <i>Yahvé-Adonai</i> à Rome et dans les communautés de la Diaspora	123

AEC : avant l'ère commune / EC : ère commune

7.1.1

Dès ~600 avant notre ère

Inde

Homo *religiosus* à la recherche d'un chemin de libération Du védisme à l'hindouisme en passant par le brahmanisme

Au cours de son histoire, l'Inde n'a cessé d'être un extraordinaire laboratoire religieux dans lequel des Homo *religiosus* ont passé leur vie à explorer les diverses voies pouvant les mener à rencontrer l'Ineffable, l'Indicible, l'Absolu, le Divin et à répondre aux questions existentielles que tout homme se pose un jour ou l'autre : pourquoi le mal, pourquoi la souffrance, comment les vaincre ?

Cette réflexion fut particulièrement intense, lorsque le nord de l'Inde vécut des changements économiques, politiques et sociaux majeurs.

À partir de ~800, les paysans de la plaine du Gange s'étaient mis à cultiver le riz et très rapidement ils parvinrent à obtenir une double récolte annuelle. Ce développement économique spectaculaire engendra, dès ~600, d'importantes conséquences pour leur région :

- elle attira une nombreuse main d'œuvre qu'exigeait la riziculture ;
- le commerce s'y développa, avec comme corollaire, l'émergence d'une nouvelle classe, celle des marchands ;
- un réseau de voies de communication fut créé pour permettre le transport des marchandises par caravanes ;
- de nombreux villages se transformèrent en villes. Bénarès, par exemple, devint une sorte de Babylone, de capitale spirituelle et culturelle de l'Inde, mais aussi une ville de plaisirs.

Une épopée, la *Bhagavagîtâ*, rédigée entre le V^e et le II^e siècles avant notre ère, contient des indications intéressantes sur la société de ces nouvelles villes. La vie y semblait facile et prospère pour les cours royales, les nantis, les marchands. En revanche, pour le petit peuple exploité, la vie était difficile. Dans les villages, les brahmanes enserraient leurs ouailles dans un filet serré de pratiques religieuses. Dans ces villes, la masse des citadins échappa à leur influence. Livrés à eux-mêmes, leur foi religieuse, souvent, chancela. Dans les villages, le clan l'emportait toujours sur l'individu, dans les villes, l'individualisme prévalut. Dans les villages, la solidarité familiale fonctionnait à fond dans les moments difficiles, dans l'anonymat des villes, celui qui n'était pas entouré de sa famille devait trop souvent affronter seul l'injustice, la maladie, la mort...

Ce développement économique eut pour conséquence la constitution de très nombreux royaumes. Jusqu'alors les Indiens vivaient au sein d'une multitude de tribus dont certaines s'étaient regroupées en fédérations. Or l'enrichissement qu'engendra cette nouvelle économie permit à certains chefs de s'imposer à des régions entières, de se proclamer rois et de créer de véritables royaumes. Au V^e siècle, le nord de l'Inde aurait compté seize grands États : des royaumes et des « républiques » dirigées par des assemblées de nobles ou de notables. Leurs villes devinrent de véritables places fortes.

À peine créés, ces nouveaux États rêvèrent de constituer à leur profit un empire. Ils étaient donc constamment en guerre les uns contre les autres. C'est qu'ils étaient capables de rassembler des dizaines de milliers de fantassins et de cavaliers et de mettre sur pied des troupes montées sur des éléphants.

Certains de ces royaumes tentèrent la conquête du sud de l'Inde, mais ils échouèrent faute de moyens de communication adéquats. La mousson qui sévit de décembre à mars détruisait régulièrement le réseau des pistes qui sillonnaient le sud. Les rivières étant trop larges pour construire des ponts, seuls des gués en saison sèche permettaient de les franchir.

Profitant de ces guerres internes, un étranger, le Perse Darius I^{er}, parvint à mettre la main sur les régions frontières ouest de l'Inde. C'est ainsi qu'il conquiert, vers 520 - 518 (?), le Gandhâra et le Sind (Pakistan actuel). Entre 327 et 325, ce fut au tour du Grec Alexandre le Grand de s'avancer jusqu'à l'Indus. Si cette conquête fut sans lendemain, elle permit la fondation de colonies grecques dans la zone frontière.

Un de ces royaumes s'imposa finalement : le Magadha. Situé au nord-est de l'Inde, un peu en amont du delta du Gange, il parvint à maîtriser, vers 400, tout l'espace gangétique et sous le règne d'Açoka (272 - 231), il réussit à conquérir pratiquement tout le sous-continent, à l'exception de sa pointe sud. Mais à la mort de ce souverain, faute de successeurs capables de maintenir l'unité de ce premier empire indien, celui-ci se lézarda rapidement. Une multitude de petits royaumes se reformèrent sur ses ruines et tous, visant une nouvelle fois l'empire, recommencèrent à se battre les uns contre les autres et contre les Scythes, les Yuezhi, les Xiognu, boutés hors de Chine par les Tsin et qui s'étaient mis à ravager le nord de l'Inde. Les derniers siècles du dernier millénaire avant notre ère furent donc marqués par beaucoup de violence et d'absence d'espoir dans leurs populations.

Le système des « castes »

C'est, semble-t-il, lors de ce retour à la féodalité que se mit peu à peu en place le système des « castes ». C'est du moins une hypothèse vraisemblable qui se fonde sur le fait qu'aucune source antérieure à cette époque n'en parle¹.

Devant l'incapacité de leurs gouvernants trop occupés à croiser le fer plutôt que de s'occuper des besoins de leur peuple, les Indiens auraient pris eux-mêmes en charge leur vie communautaire. Le régime qu'ils mirent peu à peu en place a pour nom la « jâti ». Les Portugais l'appelèrent « casta », lorsqu'ils colonisèrent la côte occidentale de l'Inde au XVI^e siècle de notre ère. Un de nos adages populaires le résume assez bien : « Chacun pour soi, Dieu pour tous ».

La « jâti » est un groupe local plus ou moins important de personnes appartenant au même milieu, au même « varna » (classe) et partageant des intérêts communs. Certaines étaient constituées de familles parentes, d'autres de familles habitant le même quartier, d'autres de familles pratiquant le même métier, fréquentant le même temple ou vénérant tel saint personnage... C'est la raison qui fait qu'aujourd'hui encore, plusieurs milliers de « jâti » existent en Inde, 4635 exactement selon un décompte entrepris en 1993.

Leur première caractéristique est qu'elles constituent des groupes fermés dans lesquels l'Indien naît, vit, se marie, meurt. Les « jâti » sont donc endogames et héréditaires.

Leur seconde caractéristique est que chacune d'elles respecte des tabous, surtout alimentaires, et des usages particuliers qui les séparent les unes des autres.

Enfin, troisième caractéristique, toutes ces « jâti » sont hiérarchisées socialement les unes par rapport aux autres selon des critères de pureté et d'impureté relatifs principalement aux

¹ Pour la présentation de cette hypothèse, cf. Baechler Jean, *La Solution indienne. Essai sur les origines du régime des castes*, Paris, PUF, 1988.

aliments qu'ils peuvent ou non manger ensemble ou relatifs à des métiers considérés comme très sales (éboueurs, équarisseurs...) ou mieux considérés que d'autres. Une « jâti » de forgerons est considérée plus pure qu'une « jâti » de masseurs ! Végétariennes, les « jâti » des brahmanes se considèrent comme les plus pures, donc celles qui, de droit, occupent le sommet de la hiérarchie. De plus, en raison de leurs richesses et de leur pouvoir, certaines d'entre elles sont des « jâti » dominantes et les autres des... dominées.

Si ce système évite bien des conflits, il ne peut fonctionner que grâce à leur complémentarité. Les unes ont obligatoirement besoin des autres. Les forgerons ont besoin des boulangers...! Donc il vaut mieux s'entendre, même si on ne se fréquente pas. Chaque « jâti » a son organisation propre, ses chefs rendent la justice et font régner l'ordre et la bonne entente.

Ce système cependant n'est pas figé. Une « jâti », pour mille et une bonnes ou mauvaises raisons, peut se scinder. Mais rarement deux « jâti » fusionnent. Ce système qui assure une certaine protection à l'individu connaît aussi des conflits. Des « jâti » rivales s'affrontent parfois très violemment, la plupart du temps pour des questions de préséance.

Quant aux « varna » (classes), leur origine est védique. En raison de l'évolution économique et politique de l'Inde, seuls les « varna » des Brahmanes et des « Intouchables » ont subsisté jusqu'à nos jours. Les deux autres « varna » des ksatriya (guerriers) et des vaisya (artisans, agriculteurs, paysans) ne subsistent plus que dans la littérature. Dans les faits, ils ont perdu toute consistance au profit du régime des « jâti ».

Cette évolution économique, politique et sociale, comme on peut l'imaginer, eut de profondes répercussions dans le domaine religieux.

Nous l'avons vu, entre 1000 et 700, les brahmanes avaient fortement ritualisé l'ancienne religion védique au point d'enserrer dans un corset d'obligations la vie entière de leurs fidèles. Ils enseignaient que l'offrande de sacrifices et le respect des rites accomplis sous leur contrôle étaient les moyens les plus sûrs pour obtenir la bienveillance des dieux. Or, malgré la multiplication des sacrifices et l'observance stricte des rites censés être efficaces, force était de constater leur inefficacité. La grande majorité des hommes demeurait malheureuse, continuait de souffrir, de vivre sans espoir. Aussi, puisque la délivrance des maux ne pouvait se réaliser dans ce monde, beaucoup se mirent à l'espérer dans l'Autre Monde.

Dès ~600 avant notre ère, cette aspiration à la délivrance fut prise en charge par divers courants :

- au sein même de la religion védique, un mouvement ascétique proposa sa propre Voie que les historiens appellent le brahmanisme.
- En dehors de la religion védique, deux courants proposèrent leur propre voie de libération : le bouddhisme et le jaïnisme que nous présenterons plus loin.

Les ascètes brahmaniques

À partir du VII^e siècle avant notre ère, l'ascétisme qui s'était développé dans la religion védique connut un nouvel essor. Des brahmanes, mais aussi des laïques, des princes, des femmes, des enfants mêmes, s'éloignèrent de ces villes nouvelles et gagnèrent les forêts pour vivre dans des ermitages. Certains de ces ascètes transcrivirent leurs expériences dans ces nouveaux livres que sont les *Uspanisad*. Ils racontent qu'après avoir rempli leurs devoirs envers leur clan, élevé leur famille et assuré leur descendance, ils avaient transmis leur autorité à leur aîné et s'étaient retirés dans la forêt, seuls ou avec leur femme, si celle-ci l'avait désiré. Ils avaient vécu suffisamment pour se rendre compte qu'aucun bien terrestre ne pourrait étancher

leur soif d'absolu et ils avaient suffisamment pratiqué leur religion ritualiste, avec toute la rigueur exigée, pour réaliser que les rites ne leur ouvraient pas les portes de la demeure de Dieu.

Dans leur ermitage, ils n'offrirent donc plus de sacrifices ni ne se soumirent aux divers rituels. Ils accomplirent toutes ces démarches religieuses en pensée. Leur religion devint purement intérieure. Ils symbolisaient cette intériorisation au moment où ils adoptaient ce nouveau mode de vie, en absorbant une poignée de cendres. Par cette ingestion ils signifiaient que le feu de l'autel qui brûlait les victimes offertes brûlait désormais dans leur cœur². *Agni* les dévorait intérieurement.

Cet Absolu, ces ascètes le nommèrent *Brahman*. Réalité invisible masquée par le visible, sorte d'« âme universelle » qui imprégnait autant le microcosme que le macrocosme et que l'on ne peut connaître et expérimenter qu'en se fondant en elle. Ils postulèrent que tout homme possédait en lui un « âtman » éternel que nous autres Occidentaux traduisons imparfaitement par « âme immortelle ». Cette âme était une parcelle du *Brahman*, une extension du *Brahman* en chaque homme.

Dans la *Chandogya Upanishad* (6 : 8. 7.), on trouve la célèbre formule : « *Tat tvam asi* » (Tu es cela, c'est-à-dire le *brahman*). Cette identité n'est pas facile à percevoir, car la plupart du temps l'homme se contente de ce que les sens lui transmettent. Il ne fait pas l'effort d'aller au-delà des apparences pour rejoindre les êtres et les choses dans leur réalité profonde, dans leur « âtman ». Prisonnier de ses sens, il se montre incapable de se mettre en route pour aller chercher le *Brahman* au plus profond de lui-même, là où vit l'« âtman ».

En vérité, cet âtman est le souverain de tous les êtres, le roi de tous les êtres. Comme tous les rais d'une roue sont emboîtés à la fois dans le moyeu et dans la jante, de même sont emboîtés dans l'âtman tous les êtres, tous les dieux, tous les mondes, tous les souffles, tous les individus. C'est le brahman sans rien avant, sans rien après, sans rien au-dedans, sans rien au-dehors : c'est l'âtman, le brahman, source de toute perception³. (*Bṛhad Aranyaka Upanishad*, II, 5 : 15 et 19)

Autre comparaison : l'*âtman-brahman* est comme le sel dissous dans l'eau. Il est invisible, mais il manifeste sa présence si on boit cette eau.

En conséquence, ces ascètes affirmèrent que le seul moyen de parvenir à l'« âtman » était le silence et la méditation. Une méditation qui devait passer par plusieurs stades. Le méditant devait d'abord se fermer à tout le monde visible, puis stopper tout vagabondage de son esprit et, enfin, faire le vide total en soi.

C'est par la maîtrise de soi que maîtrisé,
on jette à bas le joug du péché ;
c'est par la maîtrise de soi
que les étudiants brahmaniques sont allés à la lumière ;
se maîtriser est pour les êtres chose bien difficile,
mais c'est sur la Maîtrise de soi
que l'Univers entier se fonde⁴! (*Maha Narayana Upanishad*, 10 : 79)

Cette maîtrise de soi est obtenue par l'extinction de tous les désirs, par une indifférence totale aux biens matériels, par un désintéret total du statut social, par la renonciation aux rites et aux fruits qu'ils sont censés procurer, par un lâcher-prise de sa volonté propre... Bref, le chemin de ces ascètes est un chemin de dépouillement, d'effort pour se vider totalement de soi-même pour faire toute la place au divin. C'est au moment où ce renoncement est total, où ce vide est complet

² Degrâces-Fahd Alyette, *Upanishad du renoncement*, Paris, 1989, pp. 85-87 et 202-203.

³ Texte traduit par Emile Senart, *Bṛhad Aranyaka Upanishad*, Paris, Éd. Les Belles lettres, 1967, p. 37-38.

⁴ Traduction de Jean Varenne, *Le Veda*, Paris, Éd. Denoël-Planète, 1967, p. 34.

que l'« âtman » se révèle. Et c'est l'extase, l'éblouissement, car en découvrant son « âtman », le méditant découvre le *Brahman*.

On considère comme quatrième état ce qui n'a ni connaissance intérieure ni connaissance extérieure, ni connaissance de l'un et de l'autre, ni connaissance globale, ni connaissance et non-connaissance à la fois, qui est invisible, inapprochable, insaisissable, indéfinissable, impensable, innommable, qui n'a pour essence que l'expérience de son propre soi, qui annule la diversité, qui est apaisé, bienveillant, sans dualité. C'est le Soi. C'est lui qui est l'objet de connaissance. (Māndūkya Upanishad, 7)

Ce texte montre bien la difficulté que ces acètes éprouvèrent pour exprimer l'Inexprimable, pour décrire ce Tout, cet Absolu qu'ils rencontraient au terme de leur démarche mystique. Les mots leur faisaient défaut pour décrire la plénitude, la paix infinie, l'absence de tout conflit, de toute dualité, de tout désir, de tout manque qu'ils éprouvaient à ce moment-là. Plénitude d'un moment durant cette vie, Plénitude éternelle après la mort. Pour parvenir plus sûrement à cette Plénitude, ils conseillèrent aux aspirants de se mettre sous la direction d'un maître, d'un guru qui avait connu l'Illumination et qui les faisait naître une deuxième fois. La première naissance avait été charnelle, la seconde était totalement spirituelle. Une fois initié, le disciple devenait un « deux fois né ».

Les Upanishad constituent un enseignement donné dans l'intimité. Il s'agit d'un enseignement qui détruit l'ignorance, le grand mal de l'homme. Les rishis, ces voyants, ces maîtres qui ont pensé les Upanishad ont essayé de comprendre le sens profond de la vie et du cosmos. En quête de connaissance ils ont cherché la voie de la libération. En quête de salut, ils ont dégagé le principe divin qui fait de l'homme un être immortel : l'âtman. Cet âtman, essence de toute réalité, doit rejoindre le divin total, le Brahman. L'identité âtman-Brahman est le thème central des Upanishad. La découverte de cette identité se fait grâce à la méditation. La connaissance est la voie du salut. Dans notre langage, nous dirions que dans les Upanishad, l'immanence et la transcendance sont juxtaposées. C'est grâce à la connaissance que le sage hindou atteint un sommet mystique, à savoir l'expérience de la transcendance⁵.

Mais pour les Indiens qui venaient se ressourcer spirituellement auprès de ces ascètes, ce *Brahman* était une réalité qui ne leur parlait guère au cœur. Ceux-ci transformèrent donc ce *Brahman* en *Brahmâ*. Ils en firent le Créateur, la Cause première, la Source et la Raison de tous les êtres, le Souverain des dieux et des hommes, Dieu Infini, Omniprésent. Tout en étant l'Un, ils le présentèrent sous la forme de *Vishnou*, symbole de sa bienveillance qui intervient chaque fois que l'Ordre est menacé, et sous la forme de *Shiva*, symbole de la fantastique énergie vitale du divin, de la Vie dans tous ses excès, mais aussi de la Mort. Ils en firent donc un dieu triforme : *Brahmâ*, *Vishnou*, *Shiva*. Parce qu'ils pouvaient le prier en toute confiance, les Indiens l'adoptèrent rapidement. Les historiens appelèrent donc cette évolution de la religion védique, brahmanisme.

Le « karma » : chacun responsable de ses actes

À l'exception d'une minorité de privilégiés, les Indiens n'attendaient pas grand-chose de la vie. Leurs vallées de l'Indus et du Gange ressemblaient le plus souvent à une « vallée de larmes ». Face à un désespoir toujours possible, ces ascètes brahmanes se mirent encore à enseigner à ceux qui venaient les consulter :

- que tout homme vivant était le concentré, le résultat de tous les hommes qu'il avait été dans le passé,
- qu'aucune fatalité, qu'aucun déterminisme ne pesait sur lui. Il était totalement responsable de sa vie,

⁵ Ries Julien, *Les Religions de l'Inde : Védisme, Hindouisme ancien, Hindouisme récent*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, p. 81, 1985, 3^e éd.

- que sa vie présente n'était que le résultat de ses actes (*karma*) accomplis dans le passé de sa vie présente et lors de vies antérieures,
- que les actes qu'il accomplissait dans le présent déterminaient sa vie future ou celle qu'il allait vivre dans une autre vie.

En conséquence, toute souffrance était méritée. Elle n'était pas une punition de Dieu. Elle n'était que le résultat d'un acte mauvais perpétré dans le passé ou dans des vies antérieures. C'est ainsi qu'ils solutionnèrent le problème du Mal, de la souffrance. Mais ils enseignèrent aussi que toute bonne action, tout respect du *dharma* permettaient de faire un pas de plus sur le chemin de la délivrance. Ils rendirent attentifs leurs fidèles que tout acte n'était pas seulement une action extérieure, visible, il incluait aussi les désirs, les pensées, les paroles. Mais le malheur de l'homme est que, la plupart du temps, il ignore qu'il est seul responsable de ce qu'il est. Les brahmanes ritualistes enseignaient, eux, que c'était le rite accompli scrupuleusement qui permettait de faire ce pas vers le chemin de la délivrance.

Le « samsâra » ou la Roue des existences

Or, continuèrent ces ascètes, tant qu'une parcelle de mal subsiste en l'homme au moment de sa mort, la porte du paradis reste close. Il doit recommencer une nouvelle vie, et autant de fois qu'il le faut, jusqu'à ce qu'il soit totalement purifié. Les hindous appellent cette transmigration de vie en vie, la « roue des existences », le « samsâra », dont l'arrêt est dans les mains de l'homme et non dans celles des dieux. La réincarnation n'est donc pas une punition des dieux, elle est une punition que l'homme s'inflige à lui-même.

Les historiens se demandent si ces ascètes ont élaboré eux-mêmes ces nouvelles notions ou s'ils les ont empruntées. Ont-ils été influencés par des chamanes scythes ou parthes, des voisins avec lesquels ils seraient entrés en contact et qui croyaient en la réincarnation ? L'hypothèse la plus vraisemblable est à chercher du côté des mouvements sramaniques, des mouvements ascétiques non védiques, tel le jaïnisme⁶, qui faisaient aussi partie du paysage religieux indien⁷ et dont les origines pourraient remonter à la civilisation de l'Indus-Sarasvatî, voire avant⁸.

De la religion brahmanique à l'hindouisme

Mais le brahmanisme ne fut qu'une étape dans l'évolution de la religion védique. À partir du IV^e siècle, une nouvelle évolution se produisit qui donna naissance à l'hindouisme. Face au succès grandissant que rencontraient le jaïnisme qui se développa à partir du VI^e siècle et le bouddhisme qui apparut au début du IV^e siècle⁹, une nouvelle mouvance émergea chez les brahmanes.

Tout en continuant de prêcher les doctrines du « karma » et du « samsâra », ils enseignèrent que les dieux étaient proches des hommes, tout particulièrement *Vishnu* et *Shiva* qui ne demandaient qu'à les sauver. Dans leur immense bonté, ces deux divinités acceptaient de partager la vie des hommes et invitaient ceux-ci à partager la leur, après leur mort.

Jusqu'aux V^e-IV^e siècles, les cérémonies religieuses se déroulaient en plein air et les dieux n'étaient pas représentés. À partir de ce moment-là, pour concrétiser cette proximité des dieux, les brahmanes firent construire de véritables temples et firent représenter plastiquement dieux

⁶ De nombreux érudits attribuent à la tradition jaïne un certain nombre de vestiges archéologiques (statuettes, sceaux, motifs...) datés du début de la civilisation de l'Indus-Sarasvatî (3500 – 3000).

⁷ Mayor Sébastien, *Engagement et Détachement. L'éthique du brahmanisme et du bouddhisme Mahâyâna*. Mémoire de licence présenté à l'Université de Lausanne, Lausanne, 2005, p. 40.

⁸ Cf. ch. 2.1.

⁹ La tradition bouddhiste retient la date de - 543 pour la naissance du Bouddha. Les érudits modernes penchent plutôt pour - 483, voire - 474 / 475, et même des études récentes la situent entre - 400 et - 380. Cf. Religions et Histoire, n°8, mai-juin 2006, p. 14.

et déesses assurant que la divinité représentée était réellement présente dans sa représentation. Cette évolution, ou mieux, cette révolution de la religion brahmanique connut un immense succès, car elle parlait au cœur et aux sens des fidèles.

La « bhakti »

Le brahmanisme se transforma donc en une religion de dévotion (bhakti) à tous les dieux du panthéon hindou, mais plus particulièrement aux dieux *Vishnou* et *Shiva*, au choix du dévot (le bhakta). Deux courants se formèrent, le vichnouisme et le shivaïsme. Ils formèrent l'hindouisme orthodoxe. Partageant les mêmes croyances, les mêmes dogmes, ils se distinguent l'un de l'autre par l'esprit qui les anime. Les vishnouites qui appartiennent pour la plupart aux « jâti » bourgeoises, fortunées, marchandes..., sont davantage respectueux de l'ordre dont *Vishnou* est le garant. Chez les shivaïtes se retrouvent plutôt les ascètes, les yogis aux pratiques les plus extrêmes, à l'image de leur dieu pétri d'énergie de vie et de mort.

En réalité, la « bhakti » est plus qu'une simple dévotion, elle est un véritable élan amoureux du fidèle vers son dieu, lequel accepte de répondre à cet amour. Étymologiquement « bhakti » signifie partager avec quelqu'un. Cette dévotion toujours actuelle prit toutes les formes : culte des images, chant sacré, danse, poésie dévotionnelle, offrandes de fleurs, de parfums. Croyant fermement que les divinités habitent réellement leurs images, leurs statues, celles-ci se retrouvent non seulement dans les temples, mais aussi dans chaque foyer. Et c'est devant elles, ou plutôt c'est en présence de la divinité choisie que le dévot lui rend un culte privé fait de prières, d'offrandes d'encens, d'herbes, de lait. Tout au long de la journée, il entretient une relation intime avec elle dans le secret de son cœur ou par quelques rites qu'il juge bon d'accomplir lors des repas, par exemple, pour les partager avec elle ou avant une relation conjugale afin de se rendre digne de transmettre la vie.

À ce culte privé très libre s'ajouta un culte public non obligatoire au sein des temples, lors de multiples fêtes religieuses toujours dirigées par des brahmanes. Mais ceux-ci ne constituèrent plus un passage obligé pour entrer en contact avec un dieu. Cette liberté donna une formidable impulsion à cette religion. Croyant qu'il existe des lieux qui sont plus que d'autres chargés de divin, le dévot n'hésite pas à marcher vers son dieu en entreprenant des pèlerinages. Ce n'est donc plus le sacrifice ou le « karma » qui constitua désormais le cœur, le centre de cette religion mais la dévotion amoureuse. Quelle que soit sa situation personnelle, le dévot trouve dans la « bhakti » force et réconfort, sachant qu'il vit à chaque instant du jour et de la nuit, en compagnie de son dieu qui l'écoute, le rassure, le protège...

La « bhakti » est aussi une voie de libération.

La sortie du cycle des réincarnations passe désormais pour le dévot par une intense dévotion envers son dieu, une dévotion tellement passionnelle que celui-ci, par grâce, ne manque pas de le libérer, tant il brûle d'amour. Il le fait accéder à la « moksha », c'est-à-dire à la fusion avec lui.

Sauvé par grâce, voilà une croyance nouvelle qui fit son entrée dans le paysage religieux de l'humanité et qui sera bientôt reprise par le christianisme.

Vishnouisme et Shivaïsme sont donc de véritables religions de salut personnel qui comblent à ce point leurs fidèles qu'une partie d'entre eux n'optèrent pour l'islam que sous la contrainte, et que les autres, dans leur très grande majorité, s'y montrèrent imperméables, ainsi qu'au bouddhisme et au christianisme et continuent de l'être.

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- *L'Inde traditionnelle*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999.
- *Religions d'Asie*, in *Le Monde des religions*, hors-série n° 1, sept. 2003.
- Renou Louis, *L'Hindouisme*, Paris, PUF, 1970.
- Renou Louis et Filliozat Jean, *L'Inde classique. Manuel des études indiennes*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1985.
- Ries Julien, *Les Religions de l'Inde : Védisme, Hindouisme ancien, Hindouisme récent*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1985, 3^e éd.
- Tardan-Masquelier Ysé, *L'Hindouisme*, Paris, Éd. Bayard, 1999.

7.1.2

Entre 600 et 400 avant notre ère

Inde

Deux voies de salut sans recourir à des divinités salvatrices : le jaïnisme et le bouddhisme

Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, de profonds bouleversements politiques, économiques et sociaux affectèrent le nord de l'Inde entre le VI^e et le IV^e siècles avant notre ère : développement d'une agriculture intensive, du commerce international, de l'urbanisation, création de royaumes... Ces changements furent conduits avant tout par une nouvelle génération d'hommes issus du « varna » (classe) des ksatriya (guerriers) : chefs de tribus devenus des rois capables de lever d'immenses armées et de se montrer habiles politiciens, hommes d'affaires redoutables, marchands audacieux, constructeurs infatigables... Ces potentats ne prenaient pas seulement plaisir à lancer leurs armées les unes contre les autres, ils aimaient encore lancer leurs cours dans une concurrence acharnée pour être les plus brillantes. Ils attirèrent donc auprès d'eux tout ce que l'Inde comptait de philosophes, de poètes, d'artistes, de sages pour les divertir certes, mais aussi pour parfaire leurs connaissances. Souvent ils les mettaient en confrontation avec les brahmanes. Faut-il le dire ? Ces derniers ne sortaient pas toujours vainqueurs de ces joutes pacifiques.

La vieille religion védique ritualiste avait jusqu'alors fort bien réussi à répondre aux interrogations et aux attentes des Indiens dont l'immense majorité vivait dans des villages. Pour ses prêtres, les brahmanes, il n'avait pas été trop difficile de convaincre leurs ouailles que la meilleure manière d'obtenir des dieux tous les bienfaits qu'ils pouvaient souhaiter (enfants, troupeaux, récoltes...) était de leur offrir des sacrifices sous leur direction, car eux seuls connaissaient les formules et les rites magiques capables de rendre ces offrandes agréables aux dieux.

À ces hommes nouveaux, bâtisseurs d'empires, dévorés d'un immense appétit non seulement de richesses mais encore et surtout de gloire et d'immortalité, cette vieille religion védique tint le même langage. Elle chercha à les persuader que leurs désirs seraient exaucés dans la mesure où ils offriraient des sacrifices extraordinaires et fort coûteux. Mais ces seigneurs avaient les pieds sur terre. Ils ne tenaient pas à dilapider leurs biens de cette manière d'autant plus que de nouvelles croyances se répandaient à cette époque dans toute l'Inde : celles du « karma » (résultat des actes), du « samsâra » (succession des existences) et de la « moksha » (délivrance des renaissances).

Ces nouvelles croyances leur rappelaient que, tout roi qu'ils étaient, ils demeuraient des hommes soumis à l'humble condition humaine. Tôt ou tard, la souffrance, la maladie, la mort les frapperait inmanquablement. Alors ils perdraient tout, leur pouvoir, leurs richesses... Plus encore, soumis à la loi du « karma », ils étaient les seuls responsables de tous leurs actes passés et présents. Et tant qu'ils ne se seraient pas purifiés de tous leurs actes mauvais, ils connaîtraient la souffrance et seraient contraints de renaître autant de fois qu'il le faudrait. La seule façon d'y échapper et de connaître une immortalité bienheureuse était de sortir de ce cycle des renaissances.

La préoccupation de son salut personnel devint donc à cette époque la grande affaire de tout un chacun, riche ou pauvre, puissant ou exploité.

Nous l'avons vu, au sein de la religion védique, deux mouvances spiritualistes avaient tracé leur propre Voie pour sortir du cycle des renaissances :

- Le brahmanisme ascétique affirmait que cette sortie définitive n'avait lieu que lorsque l'homme fusionnait avec le *Brahman* qui vivait au plus profond de lui. Et cette fusion ne s'opérait qu'au terme d'un long chemin de méditation et d'ascèse.
- L'hindouisme proposait la « bhakti », la dévotion ardente à un des dieux du panthéon qui, en réponse, accordait, par grâce, à son dévot, la sortie du cycle des renaissances et une vie éternelle heureuse auprès de Lui.

Or, fait extraordinaire qui témoigne de l'intense bouillonnement intellectuel qui agitait l'Inde à cette époque, au sein même du varna des ksatriya, deux princes proposèrent, coup sur coup, leur propre voie : le prince Mahâvîra qui redonna vie au jainisme et le prince Siddhârta Gautama, fondateur du bouddhisme.

Leur éducation et leur formation leur permirent de contester le pouvoir spirituel absolu que les brahmanes exerçaient sur les consciences et les esprits. Elles leur permirent aussi de critiquer la principale activité de leur « varna » qui consistait essentiellement à mener des guerres d'extension en dénonçant toutes les souffrances et les horreurs qu'elles engendraient nécessairement.

Enfin leur vive intelligence et leur sensibilité exacerbée leur permirent de rappeler à leurs pairs qui vivaient dans des palais où ne régnaient que luxe, plaisir et volupté, quelle était l'exacte Condition humaine.

I. Le jainisme

Selon la tradition jaïne attestée par des vestiges archéologiques, la préhistoire de cette religion remonterait au VI^e millénaire déjà. Son premier Maître aurait été Rishabha. Vingt-quatre ères universelles se seraient déroulées depuis. Et lors de chacune de ces ères, un Maître avait découvert, par lui-même, la voie de la libération, voie que ses contemporains n'avaient pu découvrir à cause de leur ignorance et de leur égarement. Ces maîtres furent appelés **Jina**, les Vainqueurs, parce qu'ils étaient parvenus à vaincre, par leurs seules forces, le cycle des renaissances. Ils furent les premiers parmi les humains à proposer une voie de salut pour l'homme sans avoir recours à des divinités salvatrices. On les appelle aussi **Tirthankara**, Passeurs du gué menant de l'existence terrestre à la délivrance et au bonheur éternel. Ils montrèrent en effet aux hommes le chemin pour briser ce cycle. Mahâvîra, le vingt-quatrième maître, fut celui qui fit entrer dans l'Histoire cette religion sans dieux, mais porteuse de salut, car c'est avec lui que les historiens commencent de posséder des informations fiables.

Mahâvîra

Fils de Siddhârta, roi de Vidheya (nord-est de l'Inde), il vécut entre 600 et 400. Les dates divergent selon la tradition jaïne et les chercheurs occidentaux. Très jeune il fut attiré par l'idéal ascétique. Mais pour ne pas peiner ses parents, il épousa une princesse dont il eut une fille. À leur mort, il demanda à son frère aîné la permission de quitter sa famille pour mener une existence de moine errant. Soucieux d'éprouver la solidité de cette vocation pour le moins étrange pour un prince, son frère lui demanda de vivre en ascète, deux ans durant, au palais. Ce qu'il fit. Mais sitôt les deux années écoulées, il quitta les siens et commença sa vie d'ascète errant. Il avait 30 ans. Il poussa si loin son détachement des biens du monde et son refus de

donner à son corps le moindre confort qu'il abandonna même ses vêtements et vécut dans la nudité totale. Il serait mort à l'âge de 72 ans. Malgré les souffrances que lui infligeait sa nudité par temps de froid, de chaleur et de pluie, malgré la méchanceté des gens qui lâchaient leurs chiens contre lui, lui refusaient l'hospitalité, le frappaient, le rudoyaient, se moquaient de lui, sa personnalité dégageait un tel rayonnement que très vite des disciples, hommes et femmes, le suivirent et se regroupèrent en communautés de moines, de nonnes et de laïcs. La nudité fut bien entendu interdite aux femmes et aux laïcs.

Les communautés jaïnes

Dans ces communautés les nonnes furent plus nombreuses que les moines. Était-ce parce que cette religion proclamait l'égalité de traitement entre les humains ? Était-ce parce qu'elle prônait la non-violence absolue ? Peut-être. Pendant la mousson, moines et nonnes vivaient en communautés séparées et s'adonnaient à l'étude et à la méditation. Le reste de l'année, ils se transformaient en moines et nonnes itinérants. Les laïcs les soutenaient de leurs dons. En retour, ceux-ci leur accordaient une assistance spirituelle. Toutes et tous, nonnes, moines, laïcs, s'engageaient par des vœux à observer strictement les règles de purification, la morale, les pratiques ascétiques, les interdits définis par le « canon » jaïne, afin de gravir les quatorze marches de l'élévation spirituelle qui mènent à l'infinie béatitude de la Délivrance (moksha), de la Perfection (siddhi).

La vie du laïc était subdivisée en quatre étapes :

- durant sa jeunesse, il s'adonnait à l'étude ;
- ensuite il se mariait, fondait une famille, travaillait pour assurer les besoins des siens ;
- l'âge venant, il se retirait, léguait ses biens à ses enfants et se consacrait à la méditation et à l'ascèse ;
- s'il suivait le Voie jusqu'au bout, il parvenait comme les moines et les nonnes à la libération de son âme.

Au premier siècle de notre ère, un schisme déchira la communauté en deux groupes, entre les digambara (les vêtus de ciel), qui firent de la nudité une condition indispensable de la Délivrance, et les svetambara (les vêtus de blanc) qui conservèrent leur vêtement blanc. La nudité pour les femmes n'étant pas admise, les digambara leur refusèrent donc la possibilité d'atteindre la perfection, ce qui allait à l'encontre de leur principe d'égalité entre les humains. Elles devaient d'abord se réincarner en hommes. Elles se retrouvèrent donc toutes chez les svetambara.

La doctrine jaïne

Elle se distingue des autres doctrines religieuses prêchant le cycle des renaissances sous plusieurs aspects.

- Cette religion n'adresse aucun culte à une divinité quelconque. Dans ses temples, elle honore uniquement les vingt-quatre Maîtres qui sont des modèles à suivre, à imiter, parce qu'ils ont réussi à briser le cycle des renaissances.

- Les dieux existent cependant. Ils habitent le monde supérieur. Mais aucun d'eux n'occupe la place de Créateur, de Père, de Sauveur, de Maître suprême, omniscient, tout-puissant... Ils ne sont que des êtres vivants au même titre que les humains, les animaux et les plantes qui habitent le monde médian, et les démons qui habitent le monde inférieur. Ils ne s'occupent pas des hommes. Ils mènent leur vie propre.

- De cette vision du divin absent de l'horizon humain découlent trois conséquences :
- Il n'y a aucun sacrifice, aucune offrande à faire aux dieux.
 - Cette religion n'est dirigée par aucun clergé qui fonctionnerait comme médiateur entre les dieux et les hommes. Les seuls « prêtres » que compte cette religion sont des hommes mariés qui vivent dans les temples et qui ont pour toute charge leur entretien. Cependant chaque communauté de moines et de nonnes est dirigée par un ou une responsable auquel ou à laquelle chaque moine ou chaque nonne se confesse à la moindre faute commise. La plupart du temps la pénitence consiste en un jeûne supplémentaire.
 - Il n'y a pas de Révélation divine, de Veda, transmise aux hommes. La « Voie de la libération » est inscrite au cœur même du monde vivant. Mais les hommes ne la voient pas, car toutes sortes de circonstances les en empêchent. À eux de surmonter ces obstacles pour la découvrir.

À l'homme de se sauver lui-même

Le premier pas que tout jaïn doit faire sur la Voie de la Délivrance est de parvenir à posséder une vue et une connaissance correctes de sa place dans le monde et des rapports qu'il entretient avec lui : rapports avec ses semblables et rapports avec ceux qui sont différents de lui : les animaux, les végétaux, l'eau, le feu, dotés eux aussi d'une âme comme les humains...

Le jour où il réalise qu'il a partie liée avec eux tous, qu'il dépend d'eux et qu'eux dépendent de lui, qu'il n'est qu'un petit maillon dans la chaîne de la Vie, sa conduite ne peut que changer radicalement.

Il s'abstiendra dès lors de toute violence à leur égard. La violence est le péché mortel par excellence des jaïns. Tuer un homme, mais aussi user de violence à son égard en actes, en paroles, en pensées, lui mentir, le voler, le dénigrer, avoir une pratique sexuelle impure (adultère, homosexualité, pédophilie, sexualité conjugale débridée...), maltraiter un animal, l'abattre, manger de la viande, du poisson, des crustacés, du miel, des œufs, porter du cuir, de la fourrure, de la soie ou toute autre matière nécessitant de tuer un animal, écraser une fourmi, avaler une mouche, même par mégarde, allumer, le soir, une bougie qui attirerait les insectes et les brûlerait, laisser de l'eau dans un seau dans lequel les insectes pourraient s'y noyer ..., tous ces actes sont des violences à éviter. C'est la raison qui fait que les seuls biens qu'un moine possède sont un bol en bois pour la nourriture qu'il mendie, un balai de plumes qu'il agite devant lui pour écarter la moindre des bestioles et un masque de tulle blanc devant sa bouche pour éviter d'en avaler une. De même, il évitera de pratiquer certains métiers tels que celui de soldat, de boucher, de tanneur, voire d'agriculteur.

Non seulement le jaïn évitera toute violence, mais il cultivera encore l'amitié avec tous les vivants, il éprouvera de la joie en voyant des êtres plus avancés, plus intelligents, plus doués que lui ; il montrera de la compassion pour tous les malheureux et de l'indifférence envers ceux qui lui manquent de courtoisie.

Enfin, il évitera de s'attacher aux biens matériels. Il renoncera à tout, jusqu'à vivre nu. Il multipliera, tout au long de sa vie, les jeûnes, car l'acte même de manger est une violence faite aux plantes que l'on ingère. De plus, le jeûne constitue aussi un bon entraînement au contrôle de ses passions, de ses désirs, de sa cupidité. Qui parvient à contrôler ce besoin essentiel de l'homme parvient aussi à contrôler tous les actes de sa vie.

Au niveau social, le jaïnisme refuse le système des castes, générateur d'inégalités, donc de violence. Il s'oppose à la pratique de l'esclavage. Il s'oppose au pouvoir des brahmanes qui profitent de la crédulité de leurs fidèles pour s'enrichir... Bref, le jaïnisme est une religion de la non-violence absolue et exige de ses fidèles un ascétisme extrême.

Pour le jaïn, un « karma » mauvais (action mauvaise) est une sorte de matière, de pellicule qui obscurcit l'âme, qui paralyse ses pouvoirs, qui l'entraîne dans la pesanteur, donc dans le cycle infernal des renaissances. Il lui faut donc se débarrasser de toutes ces pellicules jusqu'à devenir translucide. Ce n'est qu'à ce moment-là que la délivrance intervient. L'âme, enfin pure, connaît un bonheur infini, une connaissance infinie, une perception infinie. Le jaïn devient un Jina, un Vainqueur.

L'ascète jaïn peut pousser son renoncement au monde jusqu'à renoncer à la vie même en demandant l'autorisation de se suicider. Cette ultime démarche pour atteindre la Délivrance est exceptionnelle. Elle ne peut être accomplie que par celles et ceux qui ont atteint un rare degré de perfection. Cet acte est public. Il se déroule en présence de la communauté. La diminution des quantités de nourriture solide et de liquide est contrôlée. Cet acte n'est pas réservé qu'aux moines, les laïcs peuvent le demander.

Aujourd'hui, la communauté jaïne compte environ dix millions de membres vivant essentiellement dans l'ouest de l'Inde. Quelques dizaines de milliers sont installés en Grande-Bretagne.

II. Le bouddhisme

Les adeptes du bouddhisme, moines ou laïcs, affirment posséder trois joyaux : le Bouddha, le fondateur de leur religion, le Dharma, leur loi, et le Sangha, leur communauté. Tous trois sont en effet considérés comme leurs biens les plus précieux, car tous trois leur permettent d'accéder au Salut.

Le Bouddha, le premier joyau

Si aujourd'hui l'existence historique du Bouddha (l'Éveillé) n'est plus mise en cause et si son hagiographie remplit des bibliothèques, sa biographie, en revanche, présente toujours d'immenses lacunes. Si toutes les sources s'accordent à dire qu'il vécut quelque quatre-vingts ans, on ne sait toujours pas exactement quand il les vécut. Selon la chronologie tibétaine, il aurait vécu de 961 à 881 avant notre ère, selon l'historiographie traditionnelle, de 566 à 486, et selon des recherches récentes japonaises, de 463 à 383.

Ce dont on est certain, c'est qu'il appartenait à la famille des Gautama, à la caste des ksatriya et à la tribu des Sakya qui avait pour capitale Kapilavastu et dont son père était le roi. Mais historiens et archéologues se disputent encore aujourd'hui sur l'endroit exact de cette capitale. Pour les uns, elle se situerait dans la province de Teraï dans l'actuel Népal, pour d'autres, en Inde, dans l'Utar Pradesh.

Aujourd'hui encore on ignore le prénom véritable du Bouddha. Cette lacune fut bien entendu comblée par la Tradition qui l'appela Siddhârta (Celui qui a réalisé son but).

Il reçut l'éducation que recevait tout jeune ksatriya. En plus d'une solide formation intellectuelle, il acquit une grande maîtrise dans les arts martiaux (lutte et tir à l'arc) et la gestion des domaines agricoles. Grand, robuste, de belle apparence, il ne ressemblait en rien aux représentations de « gros Bouddha gai » qu'on fera de lui.

Vers la trentaine, il vécut une crise existentielle qui le poussa à quitter sa femme, son enfant, sa famille. Il réalisa que le bonheur qu'il vivait dans le palais de son père n'était qu'une illusion.

Ses rencontres avec les sujets de son père lui avaient fait découvrir que la souffrance était inhérente à la condition humaine. Il prit alors conscience que, si, jusqu'alors, il ne l'avait pas éprouvée dans les ors de son palais, un jour, lui aussi, la connaîtrait, inéluctablement. Comme tout homme, il connaîtrait l'angoisse, l'inquiétude, la perte de ce qu'il aimait, l'obligation d'affronter ce qu'il n'aimait pas. Il connaîtrait la maladie, la décrépitude de la vieillesse, la mort, une nouvelle renaissance avec son nouveau lot de souffrances... Cette perspective le révolta à ce point et le jeta dans une telle angoisse qu'il se promit de découvrir le remède qui guérirait tout homme de ces souffrances et casserait définitivement le cycle infernal des renaissances. Le bonheur qu'il lut un jour dans les yeux d'un ascète lui indiqua de quel côté il devait chercher cette Voie de la guérison et de la Délivrance. Il quitta alors son foyer et entreprit sa quête.

En quête du remède

Il s'adressa d'abord à des ascètes qui pratiquaient le yoga. Très vite, il les surpassa dans leur art. Mais il constata que si ces techniques lui permettaient d'atteindre des états de concentration extrême, elles n'étaient pas la Voie de la Délivrance qu'il recherchait. Alors pendant six années, il s'adonna avec cinq autres compagnons aux pratiques ascétiques les plus extrêmes au point de frôler la mort. Mais, une fois encore, il dut constater qu'elles non plus n'étaient la Voie de Salut qu'il pressentait. La Tradition rapporte qu'il la trouva finalement, une nuit, alors qu'il méditait sous un figuier. Mâra¹⁰ et ses démons vinrent le tenter, exciter ses désirs, des plus charnels aux plus spirituels. Il sortit vainqueur de cette terrible confrontation. Il ne céda pas à ses désirs. La paix qu'il ressentit alors lui fit comprendre qu'il avait découvert le remède, la Voie qui permettait de vaincre la souffrance et le cycle des renaissances. Il devint alors un Bouddha, c'est-à-dire celui « qui s'est éveillé du profond sommeil de l'illusion ».

Se posa alors pour lui la question suivante : qu'allait-il faire de cette découverte ? Allait-il garder pour lui seul ce remède et vivre en solitaire ou le faire connaître au monde en parcourant les routes de son pays ?

Après quelque temps d'hésitation, il choisit la seconde alternative. Il ne pouvait garder pour lui seul ce remède. Il devait l'offrir à tout un chacun. Pendant près de quarante ans, il parcourut donc la plaine du Gange, révélant la Voie à suivre pour parvenir au Salut à qui voulait bien l'écouter, faisant des disciples qui adoptèrent la vie monastique ou se regroupèrent au sein d'une confrérie laïque.

À sa mort, l'Inde n'était de loin pas acquise à son enseignement. Ce n'est que plus tard, sous le règne de l'empereur Açoka (~304 - 232) que le bouddhisme entreprit sa phase d'expansion.

Sa vie exemplaire durant laquelle il parcourut la Voie qu'il avait découverte et qui le mena à l'Éveil et au « nirvâna », conféra à son enseignement la marque authentique d'un grand maître spirituel et à sa personne toute l'autorité nécessaire pour éveiller chez ses disciples une foi absolue dans le chemin qu'il leur traçait. C'est pour cette raison que ceux-ci le considérèrent comme leur premier joyau.

¹⁰ *Mâra* est la divinité qui règne sur l'univers sensible et sensuel.

Le Dharma, le second joyau

Selon la Tradition, c'est à ses cinq compagnons qui avaient partagé avec lui ses exercices ascétiques qu'il délivra d'abord son message. Ce premier enseignement est appelé le « sermon de Bénarès ». Au cours de cette nuit mémorable, quatre Vérités s'agencèrent dans son esprit selon une logique implacable.

La **Première Vérité** était partagée par tous les hindous.

- Tous croyaient au « samsâra » (roue des existences). Tout homme naît et meurt dans une succession indéfinie d'existences.
- Il peut renaître en endossant la vie d'un dieu, d'un homme, d'un animal, d'une ombre famélique, d'un démon.
- Cette nouvelle vie dépend des actions (karma) qu'il a posées dans sa vie précédente.
- Le désir de tout homme est de briser cette roue infernale des existences et d'atteindre la Délivrance (moska), car chacune d'elles est marquée par la souffrance (dukkha). Elle leur est inhérente.

Voici, ô moines, la Vérité Noble dite dukkha : la naissance est dukkha, la vieillesse est aussi dukkha, la maladie est aussi dukkha, la mort est aussi dukkha, être uni à ce que l'on n'aime pas est dukkha, être séparé de ce que l'on aime est dukkha, ne pas obtenir ce que l'on désire est aussi dukkha.

La **Deuxième Vérité** est l'ignorance du *dharma*, c'est-à-dire la méconnaissance de la véritable nature des choses.

Tout est illusion, tout passe, tout est impermanent, comme les vagues de la mer. Et les hommes ne le savent pas. L'univers et la vie suivent inéluctablement des cycles de naissance, de développement et de mort. Plus encore, tout le monde phénoménal n'a pas d'existence réelle. Il est « insubstantiel ». Pour prendre une comparaison moderne, le monde phénoménal est analogue à l'image que nous voyons sur un écran de télévision. Elle n'a pas d'existence réelle, elle est formée d'une multitude de « points lumineux » minuscules et fugaces qui abusent notre vue.

Il y a cinq choses que ne peut arriver à faire aucun samâna (ascète), ni aucun brahmane, ni un dieu, ni *Mâra*, ni *Brahmâ*, ni aucun être dans le monde. Quelles sont ces cinq choses ? Que ce qui est sujet à la vieillesse ne vieillisse pas, que ce qui est sujet à la maladie ne soit pas malade, que ce qui est sujet à la mort ne meure pas, que ce qui est sujet à la ruine ne tombe pas en ruine, que ce qui est sujet à passer ne passe pas¹¹.

Alors désirer une illusion qui est vouée à disparaître tôt ou tard ne peut que déboucher sur de la souffrance. Le désir, telle est la cause ultime de toute souffrance.

La **Troisième Vérité** est que pour faire cesser toute souffrance, il faut éliminer tout désir engendré par l'ignorance.

Celui-ci pousse à l'acte mauvais qui est rétribué automatiquement, immédiatement ou plus tard, ou dans une autre vie. Si donc l'homme ne veut plus connaître une nouvelle vie de souffrance, il lui faut supprimer tout acte mauvais. S'il veut supprimer tout acte mauvais, il lui faut se détacher complètement de sa propre personnalité psychophysique, c'est-à-dire ne plus rien désirer pour lui-même.

¹¹ Cité par Thomas-Lucien Mainage, *Le Bouddhisme*, Paris, Librairie Bloud & Gay, 1930, p. 39.

La **Quatrième Vérité** est que pour parvenir à ne plus rien désirer pour lui-même, l'homme doit s'engager sur le Noble Chemin Octuple, appelé aussi Voie du Milieu, parce qu'elle se situe entre les deux voies que le Bouddha expérimenta sans succès et qu'il présenta dans son sermon de Bénarès.

Il est deux extrêmes, ô moines, qui doivent être évités. Quels sont-ils ? S'attacher aux plaisirs des sens, ce qui est bas, vulgaire, terrestre, ignoble et engendre de mauvaises conséquences, et s'adonner aux mortifications, ce qui est pénible, ignoble et engendre de mauvaises conséquences. Évitant ces deux extrêmes, ô moines, le *Tathâgata* (synonyme de Bouddha) a découvert le Chemin du Milieu qui donne la vision, la connaissance, qui conduit à la paix, à la sagesse, à l'éveil et au nirvâna.

Ce Chemin du Milieu consiste à

1. acquérir une vue ou compréhension juste du dharma
2. acquérir une pensée ou intention juste
3. dire une parole juste (ne pas mentir, médire, injurier, bavarder...)
4. accomplir une action juste (ne pas tuer, voler, s'adonner aux plaisirs des sens...)
5. avoir des moyens d'existence justes (ne pas les acquérir par la tromperie, l'avidité, s'adonner au commerce des armes, d'êtres vivants, de viande, d'alcool et de poison)
6. faire des efforts justes
7. avoir une attention juste
8. avoir une concentration juste

Tant que l'homme n'a pas intégré ces quatre Vérités, il connaîtra souffrances, morts et renaissances.

Les voies 1 et 2 visent à acquérir la sagesse.

Les voies 3, 4, 5 visent à acquérir une conduite morale.

Les voies 6, 7 et 8 visent à acquérir la discipline mentale.

Ce Chemin ne doit pas être suivi dans n'importe quel ordre. Le Bouddha prônait une voie graduelle qui commençait par mettre l'accent sur l'observation des principes moraux, sans oublier cependant les autres voies. L'observation des principes moraux permet de combattre l'égoïsme et les désirs. Elle commence d'apaiser l'esprit. Puis, le chemin se poursuit par la maîtrise des techniques de méditation qui continuent d'apaiser l'esprit et conduisent finalement à l'Éveil, c'est-à-dire à la sagesse, c'est-à-dire à la véritable connaissance et compréhension des choses. À son disciple Ananda le Bouddha présenta ainsi cette quatrième Vérité.

Écoute bien cette Quatrième Vérité qu'est la Voie de Salut aux huit chemins. Veille d'abord au karma (les œuvres) qui fait ta destinée future. Puis, n'aie que des sentiments dénués de malveillance, d'avidité et de colère. Ensuite, surveille tes lèvres comme si elles étaient les portes d'un palais habité par un roi : il ne doit en sortir rien d'impur. Et enfin, que chacune de tes actions attaque une faute, aide un mérite à croître. Ne penses-tu pas que n'importe quel homme peut suivre ces quatre routes ?

Alors une fois que tu auras aboli égoïsme, fausse foi, doute, haine, avidité, et que tu renaîtras, alors tu pourras dans une nouvelle existence suivre les quatre dernières routes qui portent les noms de Pureté droite, Pensée droite, Solitude droite, Extase droite. Tout naturellement tu seras, à ce moment, en mesure de vaincre ton désir de vivre sur terre, ton désir de gagner le Ciel, tes erreurs et surtout ton orgueil d'avoir avancé sur le chemin de la sainteté. Tu seras bien près du nirvâna¹².

¹² Texte cité par M. Hertsens, *Trésors mystiques de l'Inde*, Paris, Éd. Le Centurion, 1968, p. 266-267.

Près du « nirvâna » ! Ces quatre routes ne conduisent pas automatiquement au « nirvâna ». Elles mènent à sa porte. Elles ne font que déblayer le terrain. Elles écartent les empêchements à son irruption. Mais l'Éveillé ne sait pas quand il fondra sur lui.

Le « nirvâna » peut être défini comme un état mental durant lequel tous les états conditionnés (émotions, sensations, conscience...) sont suspendus, tout désir absent, tout attachement, toute haine, toute illusion (ignorance spirituelle) détruits, toute angoisse devant la mort apaisée. Bref, il est un état durant lequel toute souffrance est abolie. Il est un état de béatitude imperturbable. De façon temporaire, car tant qu'il demeure en vie l'Eveillé continuera à éprouver nécessairement, à un moment ou un autre, des besoins, tels que se nourrir même chichement !

Après sa mort, le « nirvâna » n'est pas une rencontre avec *Brahma*. Il ne doit pas être confondu non plus avec le paradis céleste des chrétiens ou des musulmans. Le divin est absent du « nirvâna ». Il est simplement le Salut parce qu'il délivre de la nécessité de renaître une nouvelle fois.

Le Bouddha veut ouvrir à tous les êtres la porte du nirvâna. D'où l'importance de la morale bouddhique qui apprend à parcourir la route qui mène au nirvâna. Puisque c'est le désir qui produit l'acte, puisque l'acte engendre l'existence, il faut éliminer le désir et neutraliser l'acte. L'acte neutralisé ne mûrira plus en de nouvelles existences. Voilà l'essence de la morale bouddhique¹³.

Que devient alors, à sa mort, l'Éveillé qui est parvenu à casser le cycle des renaissances ?

Pour le bouddhisme, l'homme n'est pas composé d'un corps et d'une âme immortelle. Il est un composé de cinq agrégats mouvants, changeant de sa naissance à la mort. Il est composé d'un corps matériel, de sensations, de perceptions, de compositions psychiques (désirs, inclinations, vœux, entendement, raisonnement, réflexion, mémoire, joie, bonheur...) et de conscience sensorielle et mentale. Ces cinq agrégats sont inséparables mais transitoires et éphémères. À la mort d'un individu, ils disparaissent.

Pour celui qui doit renaître, seuls demeurent les états de conscience qui vont s'agréger à quatre nouveaux éléments et donner naissance à un nouvel individu qui sera ce qu'auront été ses actes durant la vie qu'il vient de quitter.

Quant à l'Éveillé qui a atteint le « nirvâna » durant sa vie terrestre, le Bouddha s'est interdit de le définir. La Tradition theravâda affirme que le Bouddha, depuis sa mort, est au-delà du contact avec les hommes, et qu'en conséquence, il ne peut répondre aux prières qu'on pourrait lui adresser. Si sa conscience ne s'est pas dissoute, elle aussi, au moment de sa mort, elle a rejoint un Au-delà hors de toute représentation, hors du Temps et de l'Espace. Un Au-delà qui est un mystère insaisissable par l'homme. Par conséquent il n'est pas une question pertinente, comme l'est d'ailleurs l'origine de l'univers. Le bouddhiste s'interdit de poser des questions auxquelles il sait qu'elles n'ont pas de réponse.

Le Bouddha s'est considéré d'abord et avant tout comme un médecin, un urgentiste qui veut sauver les hommes malades de leur ignorance, tout en les laissant avec leurs croyances religieuses. Seul lui importait d'indiquer le chemin de la Délivrance.

¹³ Ries Julien, *Le Bouddhisme*, Louvain-La-Neuve, Centre d'histoire des religions, 1985, p. 35.

Le Sangha, le troisième joyau

Pour le Bouddha la communauté monastique était le lieu de vie le plus apte pour atteindre la Délivrance. Dans un monastère, le moine est encadré et accompagné dans sa vie spirituelle par des maîtres, il est aidé et soutenu par des confrères dans les moments difficiles. Une règle lui balise le chemin de son ascension spirituelle et la confession publique et régulière de ses manquements le remet sur le droit chemin.

Avec beaucoup de réticences, il ouvrit aussi des monastères pour les femmes. Alors que les moines avaient 250 points de règlement à observer, il en imposa 500 aux nonnes !!!

Et parce qu'il voulait que sa Voie puisse être parcourue par tout un chacun, il organisa les laïcs qui désiraient la suivre en une confrérie.

Tout laïc bouddhiste devait adhérer aux « trois joyaux ». Son adhésion l'engageait à renoncer au commerce des armes, des alcools, à ne pas tuer des êtres vivants et à ne pas s'appropriier le bien d'autrui. De plus, il s'engageait à respecter un certain nombre de règles qui ne sont autres que celles de la morale traditionnelle sociale et familiale : éviter l'adultère, le vol, le mensonge... Il s'engageait aussi à renoncer au luxe, à la danse, aux spectacles qui ne sont que plaisirs illusoire... Il devait veiller aux intérêts de sa famille, respecter ses parents, sa femme, ses enfants, ses domestiques..., fréquenter les moines pour apprendre d'eux la sagesse, se montrer généreux envers eux en les nourrissant, en leur faisant des dons, en soignant les malades... S'il pratiquait cette morale somme toute très traditionnelle, le laïc pouvait espérer renaître dans une nouvelle vie meilleure. Il était sur la Voie de l'Éveil.

Le bouddha passa le reste de sa vie à parcourir, avec ses disciples, le bassin moyen du Gange prêchant avant tout aux foules cette morale, réservant à ceux qui s'engageaient dans la vie monastique l'enseignement des Quatre Vérités. Il ne toucha pas aux croyances des populations qu'il visitait. Tout laïc qui entrait dans la confrérie pouvait continuer à adorer ses propres dieux. Mais comme ils étaient, eux aussi, soumis au dharma, qu'ils devaient, eux aussi, se libérer de la roue des existences et chercher à atteindre la libération, leur rôle était des plus limités. Ils n'étaient guère d'un grand secours.

Le bouddhisme est-il une religion ?

C'est à Julien Ries, historien des religions, que nous demanderons la réponse.

La constatation qui s'impose au plan de l'histoire, c'est que, dès le début du bouddhisme et tout au long de son développement, le comportement concret des bouddhistes a été un comportement religieux : car ce comportement manifeste un besoin de salut. La doctrine bouddhique favorise la prise de conscience de « l'insuffisance radicale de ce monde changeant » par rapport à la béatitude à laquelle l'homme aspire ; mais cette conscience ne peut s'éveiller qu'en fonction d'une exigence d'absolu inscrite au cœur de l'homme, et de la conviction que seul le fait de rejoindre l'absolu peut sauver l'homme, c'est-à-dire le délivrer de toute souffrance : nous sommes ici au cœur du bouddhisme. Et le Bouddha n'a pas seulement révélé le sens de la vie : il a enseigné la voie qui mène à la délivrance totale et définitive : c'est le « Noble Octuple Chemin » qu'il avait découvert lors de son Éveil, et « qui conduit à la paix, à la sagesse, à l'Éveil et au nirvâna¹⁴ ».

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Harvey Peter, *Le Bouddhisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.
- Masson Joseph, *Le Bouddhisme. Chemin de libération*, Paris, Éd. Desclée de Brouwer, 1975.

¹⁴ Ries Julien, *Crises, ruptures, mutations dans les traditions religieuses*, Turnhout, Brepols Publishers, 2005, p. 45.

- *Religions d'Asie*, in *Le Monde des religions*, hors-série n° 1, sept. 2003.
- Renou Louis, *L'Hindouisme*, Paris, PUF, 1970.
- Ries Julien, *Le Bouddhisme, ses doctrines, son expansion, son évolution*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1985.
- Ries Julien, *Les Religions de l'Inde : Védisme, Hindouisme ancien, Hindouisme récent*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1985, 3^e éd.
- *L'Inde traditionnelle*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999.
- Tardan-Masquelier Ysé, *L'Hindouisme. Des origines védiques aux courants contemporains*, Paris, Éd. Bayard, 1999.

7.1.3

Dès ~600 avant notre ère

Monde grec

Les âmes ont pour patrie le Ciel étoilé

C'est aux VI^e - V^e siècles avant notre ère que pénétra en Grèce, depuis ses confins balkaniques, la croyance que tout homme était composé d'un corps matériel et d'une âme spirituelle et immortelle. Jusqu'alors, pour les Grecs, un homme n'était qu'un corps aux membres multiples ayant chacun un rôle précis à jouer, rôle physique pour tous, rôle physico-psychique pour un certain nombre. Ils croyaient ainsi que le cœur, les entrailles, la poitrine étaient le siège des pensées, des sentiments, des passions, des émotions... Tout cet ensemble physico-psychique contribuait à façonner la personnalité de chaque individu. Lorsque le sang, à la suite d'une blessure, se vidait de son corps ou que celui-ci rendait son dernier souffle et que la vie l'abandonnait, sa personnalité s'évanouissait avec elle, définitivement. Son corps devenait « soma », cadavre (premier sens de ce mot grec) et son dernier souffle, lorsqu'il sortait de sa bouche, devenait « psyché », c'est-à-dire une sorte de double fantomatique (premier sens de ce mot grec) qui s'en allait rejoindre le monde souterrain de l'Hadès pour y mener une vie larvaire, végétative, impersonnelle.

À partir des VI^e - V^e siècles, cette conception de l'homme se mit à évoluer à la suite de la découverte du chamanisme thrace et scythe et d'une nouvelle lecture du Cosmos initiée par Pythagore (~580 - ~500).

La découverte du chamanisme thrace et scythe

Cette rencontre avec le monde chamanique de la steppe eurasiatique fut l'une des conséquences inattendues de la mutation qui avait commencé à affecter la société grecque à partir de la première moitié du VIII^e siècle. Dès ~775, Grecs d'Asie Mineure et Grecs européens s'étaient lancés dans une vaste colonisation d'une grande partie de la Méditerranée, puis, dès le début du VII^e siècle, de celle du nord de la mer Egée et de la mer Noire pour s'approvisionner auprès de ses populations thraces et scythes en bois, peaux, or, fer, plomb, cuivre, blé... Cette dernière colonisation fut avant tout réalisée par les Grecs de la ville asiatique de Milet. C'est ainsi que, dès 625, les rives de la mer Noire se couvrirent de tout un chapelet de comptoirs et villes grecques.

Lors de leurs contacts avec ces populations du Pont-Euxin, comme on appelait alors la mer Noire, ces colons grecs s'intéressèrent à leur religion, le chamanisme. Ils furent particulièrement attirés par deux de leurs croyances, celle que tout homme possédait une âme immortelle, d'origine divine, appelée à vivre une vie bienheureuse dans l'Au-delà après sa mort et celle en la métempsychose, c'est-à-dire celle en l'obligation pour l'âme de se réincarner autant de fois qu'il lui était nécessaire pour se purifier de ses fautes et mériter cette vie bienheureuse.

On peut reconstituer la ligne d'une tradition spirituelle de chamanisme grec qui part de la Scythie et de la Thrace (Abaris, Aristée, Orphée), traverse l'Hellespont, arrive en Asie Mineure (Hermodote de Clazomènes), se combine peut-être avec quelques traditions minoennes survivantes en Crète (Epiménide), émigre dans le

« Far West » avec Pythagore, et achève son mouvement avec le Sicilien Empédocle. Tous ces hommes sont les prophètes d'une nouvelle croyance : ils enseignent, et ils montrent par leurs activités chamanistiques, qu'il y a en l'homme une âme ou un « moi » d'origine divine, qui peut par des techniques appropriées quitter le corps, que ce « moi » existait avant le corps et durera après lui¹⁵.

Platon (~428 - ~348) se fit l'écho de ces nouvelles croyances :

J'ai entendu parler des hommes (...) savants dans les choses divines. Ce qu'ils disent c'est que l'âme de l'homme est immortelle et que tantôt elle aboutit à un terme (c'est précisément ce que l'on appelle mourir) et tantôt elle recommence à naître, mais que jamais elle n'est anéantie. (Ménon, 81 a)

Il existe une vieille tradition, (...) c'est que d'ici, les âmes s'en sont allées là-bas, et qu'à nouveau elles s'en viennent ici, et qu'elles naissent à partir de ceux qui sont morts¹⁶. (Phédon 70 c)

Ces croyances, nous l'avons vu, étaient aussi partagées par les ascètes brahmanes et les moines jaïns et bouddhistes. Tous étaient de grands voyageurs qui ont très bien pu séjourner sur les rives de la mer Noire et les enseigner tant aux chamanes thraces et scythes qu'aux Grecs¹⁷. Pour l'heure, nous ignorons qui assume leur paternité.

Concernant les Grecs, ce qui est certain, c'est que ce sont d'abord ceux d'Asie Mineure qui adoptèrent ces croyances, puis ceux de la Grèce continentale et enfin ceux de l'Italie du Sud et de la Sicile et ce sont des sectes, telles que celles des orphiques et des pythagoriciens, qui les propagèrent.

Les philosophes grecs de cette époque s'emparèrent bien entendu de cette nouvelle conception de l'âme humaine, les uns pour la combattre, les autres pour la propager.

La nature de l'âme selon les philosophes grecs

Les premiers d'entre eux avaient cherché à expliquer l'Univers de façon rationnelle, sans recourir à la mythologie. Ils avaient récusé l'existence de deux mondes : un monde divin, invisible et un monde matériel, visible. Il n'y avait qu'un seul et unique monde, le monde visible, né d'une substance originelle et dans lequel tout n'était que changement, naissance, vie, mort, décomposition, recombinaison... Pour ces philosophes, l'âme humaine n'était donc nullement spirituelle et immortelle.

Pour Démocrite (~460 - ~370), par exemple, pour qui tout ce qui existait était composé d'atomes, minuscules éléments de construction immuables, indivisibles et éternels, l'âme ne pouvait être qu'un composé de ces atomes qu'il imaginait ronds, lisses et liés au cerveau. Quand l'homme meurt, ces atomes de l'âme se dispersent et peuvent se rassembler avec d'autres atomes errants pour former une nouvelle âme, et ainsi de suite, éternellement. Cette présentation fut reprise par Épicure (341 - 270) pour qui les atomes de l'âme ne se distinguaient de ceux du corps que par leur « subtilité ». Au moment de la mort, tous ces atomes se défont mettant un terme définitif au destin de l'homme qu'ils composaient.

D'autres philosophes, au contraire, affirmèrent la nature spirituelle et immortelle de l'âme.

Pour Platon (~427 - 348), par exemple, l'âme, avant de s'incarner dans un corps humain, vit dans le monde divin. À la naissance d'un être humain, cette âme chute dans son corps qui se transforme en quelque sorte en une prison. Indissociablement unis, ils forment désormais une personne. Cette âme devient le siège des pensées qui seules permettent à l'homme d'entrer en

¹⁵ Saffrey Henri Dominique et Pierre Clair, site Internet Encyclopédie Universalis, art. *Âme*.

¹⁶ Citées par Saffrey Henri Dominique et Pierre Clair, op. cit.

¹⁷ Cf. ch. 6. 9.

relation avec le monde divin. Mais en s'incarnant dans un corps, cette âme doit encore assumer la gouvernance des instincts, des appétits (faim, soif...) et des passions qui l'attirent vers le bas, alors qu'elle n'aspire qu'à monter vers le haut, vers le monde divin. Platon développa ce combat incessant dans un mythe, celui du cocher qui doit diriger deux chevaux, l'un bon, l'autre mauvais.

Pour Aristote (~385 - 322), l'âme et le corps ne sont plus deux réalités distinctes, l'âme devient la forme du corps et assume diverses fonctions en étant triforme. Âme végétative, elle assume les fonctions de la nutrition, de la croissance et la reproduction. À ce niveau-là, l'âme de l'homme n'est pas différente de celle des plantes et des animaux. Âme sensitive, elle assume encore les fonctions de la locomotion et de la sensation. À ce niveau-là, elle n'est pas différente de celle des animaux. Âme intellectuelle, elle assume enfin la fonction de la connaissance. À ce niveau-là, elle partage cette fonction avec les astres divins. Et c'est ce qui distingue l'homme de tous les autres vivants. Pour Aristote, comme pour Platon d'ailleurs, le but suprême de la vie, c'est de donner la primauté à cette âme intellectuelle qu'il appelle « nous » et qui lui permet de connaître le divin. À sa mort, la partie végétative et sensitive de l'âme disparaît définitivement, seule survit son âme intellectuelle (nous), car elle est immortelle et divine (Métaphysique, XII, 3, 1070a, 24-26).

Pythagore de Samos (~580 - ~490) et ses disciples élaborèrent la preuve rationnelle de la nature spirituelle et immortelle de l'âme, dans le cadre de la nouvelle religion qu'ils inventèrent, la religion astrale. Celle-ci est à replacer dans le cadre plus large des religions de salut qui se développèrent au Proche-Orient à partir du VI^e siècle avant notre ère.

La religion astrale

L'astronomie qui avait cours jusqu'alors distinguait deux sortes d'astres : les astres fixes (les étoiles) et les astres errants (les planètes). Pythagore contesta cette distinction. Il démontra que l'errance du Soleil n'était qu'une illusion, qu'il suivait une double orbite circulaire, l'une autour de ses propres pôles, d'Orient en Occident, l'autre, dans la sphère céleste, d'Occident en Orient. Ses disciples démontrèrent qu'il en allait de même pour les autres planètes. Donc dans le Ciel tout n'était qu'ordre et mouvement régulier. Celui-ci ne s'expliquait ni par le hasard ni par une quelconque nécessité mécanique ni par un agent externe, mais parce que les astres étaient dotés chacun d'une âme intelligente qui avait fait, délibérément, volontairement, le choix de se mouvoir avec la plus grande régularité sur la même orbite, parce que ce choix était la meilleure solution pour que l'Univers fonctionnât parfaitement. Cicéron, adepte de cette religion astrale, l'explique ainsi dans son *De Natura deorum*¹⁸.

L'ordre régnant parmi les astres et leur régularité, semblable à une vérité éternelle, n'éveillent pas en nous l'idée d'une aveugle nécessité naturelle, car rien n'est plus conforme à la raison. Elles n'éveillent pas non plus en nous l'idée du hasard, favorable au changement, hostile à la régularité. Il faut donc que les astres se meuvent de leur propre gré, conformément à leur sentiment propre et en vertu de leur divinité.

Aristote a dit, et ce n'est point là une parole négligeable, que les corps se meuvent ou bien en vertu d'une disposition naturelle ou bien parce qu'une force agit sur eux ou enfin de leur volonté propre.

Or le soleil, la lune et tous les astres se meuvent : dans le cas d'un mouvement dû à une disposition de nature, un corps se meut ou bien vers le bas à cause de sa pesanteur, ou bien il se porte vers le haut à cause de sa légèreté ; aucun de ces deux mouvements ne s'observe dans le cas des astres qui décrivent une orbite circulaire. On ne peut dire non plus que leur mouvement est dû à l'action d'une force supérieure : quelle pourrait l'être ? Il reste donc que ce mouvement soit volontaire. Qui se rend compte de ce fait ne se conduit pas seulement en ignorant, mais en impie s'il dénie ensuite aux astres la qualité d'êtres divins.

¹⁸ Cicéron, *De Natura deorum*, II,16, 43-44. Trad. française de Charles Appuhn, Paris, Garnier, 1935.

Ainsi donc les astres sont les corps visibles des dieux qui les habitent. L'astronomie des Pythagoriciens divisait à nouveau l'Univers en deux parties : celle d'un monde céleste où se mouvaient les astres divins, immuables, incorruptibles, suivant volontairement et éternellement la même orbite circulaire et celle d'un monde sublunaire où tout n'était que devenir, accident, hasard, changement, transformation, génération, destruction... Cette nouvelle astronomie réconciliait science et religion.

Mais elle ne remplaçait pas seulement les dieux dans leur demeure originelle. Du Ciel, elle en fit aussi la demeure originelle et finale des âmes humaines.

L'origine céleste des âmes

Les pythagoriciens enseignèrent en effet que les âmes des astres et celles des humains étaient de même nature, car elles avaient en commun la capacité de faire se mouvoir et d'animer raisonnablement, intelligemment et volontairement les corps qu'elles habitaient. Les âmes humaines étaient « *une étincelle de la substance des astres* » ou, comme le disait l'astronome Hipparque (~180 - ~125), elles étaient « *une partie du Ciel* » et partageaient donc avec lui l'immortalité.

La chute des âmes

Se posa alors la question : si les âmes humaines ont pour patrie le Ciel, pourquoi chutent-elles dans un corps humain, dans le monde sublunaire ? Les pythagoriciens répondirent que les âmes qui s'incarnent dans un corps humain ont toutes commis une faute originelle. La nature de ce péché originel varie selon les adeptes de cette religion : attirance de l'âme pour la matière changeante et bigarrée, attrait de l'amour sensuel, désir de procréer, rébellion contre Dieu, contre ses lois.

Hiéroclès, un philosophe grec du V^e siècle de notre ère, décrit en ces termes, dans son poème *Les Vers d'or*, cette rébellion :

C'est faire un usage immodéré et excessif de notre libre-arbitre que d'oser nous retirer de Dieu, d'engager contre lui une contestation funeste qui nous pousse à discuter et à rivaliser avec lui, de telle sorte que, quand il nous dit : « Tu ne feras point cela », nous voulions surtout faire ce qu'il nous défend ; et que, quand il ajoute : « Tu feras cela. », nous voulions alors ne point faire ce qu'il ordonne.

A-t-il été influencé par la doctrine chrétienne du péché originel élaboré, un siècle plutôt, par saint Augustin (354 - 430) ? Cela est possible.

La chute des âmes rebelles dans le monde sublunaire est leur châtement. Enfermées dans un crâne humain comme dans une prison, elles doivent, dans le même mouvement :

- expier leur faute en assumant la gouvernance des instincts, des appétits (faim, soif...) et des passions qui travaillent l'être qu'elles habitent et qui l'attirent vers le bas ;
- et retrouver le chemin du Ciel.

En contemplant le mouvement régulier adopté volontairement par les astres, elles apprendront que le meilleur choix à faire en toutes circonstances est de donner la primauté à la raison. Platon développa, nous venons de le voir, ce combat incessant dans le mythe du cocher qui doit diriger deux chevaux, l'un bon, l'autre mauvais.

Après la mort du corps, une double voie s'ouvre à l'âme. Si elle a bien dirigé son attelage, elle regagne le monde divin. Dans le cas contraire, elle doit se réincarner dans un autre corps.

L'Enfer, le Purgatoire, les Champs-Élysées de cette religion

L'enfer

Pour les adeptes de cette religion astrale, l'enfer ne se situe pas sous terre. Pour eux, le véritable enfer réside dans les réincarnations successives que toute âme doit subir tant qu'elle ne parvient pas à conduire son attelage sur la route du Ciel.

Le Purgatoire

Si elle y parvient, ses épreuves ne sont cependant pas terminées. Elle n'entre pas immédiatement dans le Paradis. Sa montée vers le monde divin se fait par paliers où elle doit se purifier de son long commerce avec le corps qu'elle habitait en passant par un Purgatoire. Virgile, dans son sixième Livre de l'*Enéide*, le décrit ainsi :

Lorsque les âmes ont vu le jour pour la dernière fois et que la vie les abandonne, tout mal ne se retire pas des âmes malheureuses, ni la souillure que leur a valu le corps, car nécessairement, par suite du prolongement de leur long commerce avec le corps, ces maux se sont en elles prodigieusement développés. C'est pour cela qu'elles expient dans les supplices leurs fautes passées.

Les unes, suspendues à travers les airs, sont exposées aux vents ; les autres plongées dans un vaste marais s'y lavent des crimes qui les ont corrompues, et quelques autres sont purifiées par le feu, jusqu'à ce que le temps marqué soit révolu et ait effacé leurs souillures, leur ait fait recouvrer la pureté de leur céleste origine et le feu de la pure lumière.

Nous sommes envoyés après cela dans le vaste Élysée et nous ne gagnons qu'en petit nombre ces heureuses campagnes¹⁹.

Les Champs-Élysées

Les adeptes de cette religion astrale imaginaient donc qu'ils seraient les heureux élus qui « monteraient au Ciel », qu'ils deviendraient des astres célestes brillant au firmament des cieux. Les pythagoriciens considéraient la Voie Lactée comme le lieu le plus apte à recevoir les âmes délivrées du cycle des réincarnations.

Pour cette religion, le Ciel, ou si l'on préfère, le paradis, n'était pas un lieu invisible. Il était au contraire visible à l'œil nu. Il était là parmi les astres et il était la demeure promise à tous ceux qui s'étaient conduits de la même manière que ces luminaires divins pour lesquels la liberté ne consistait pas à errer dans le Ciel comme ils l'entendaient, mais à toujours faire le choix de la raison, de l'intelligence...

Cette croyance que les âmes des défunts devenaient des astres célestes se lit sur un certain nombre d'inscriptions funéraires du I^{er} siècle avant notre ère :

Sur la tombe d'une jeune défunte, on peut y lire la foi qui animait ses proches.

Dans cette tombe gît le corps d'une jeune fille, anthophore de Cérès, rappelée par les inexorables Parques. Mais son âme, par la bienveillance des Immortels, habite parmi les étoiles et a pris place parmi le chœur des Bienheureux²⁰.

¹⁹ Texte cité par Rougier Louis, in *La Religion astrale des Pythagoriciens*, Paris, PUF, 1959, p. 79.

²⁰ *Ibid.*, p. 95.

Quel fut l'impact de cette religion astrale qui n'avait ni prêtres, ni temples, ni cérémonies et qui s'adressait à tout homme ?

Louis Rougier, dans la préface de son livre « La Religion astrale des Pythagoriciens », le décrit ainsi :

Formulée par les Pythagoriciens, développée dans les mythes ailés de Platon, systématisée dans la philosophie première d'Aristote, proclamée comme évangile dans l'Épinomis, exposée par Cicéron sous la forme d'une apocalypse néo-pythagoricienne dans le Songe de Scipion, enseignée par Anchise dans les vers du VI^e Livre de l'Énéide, célébrée dans le Discours à l'Astre-Roi par l'Empereur Julien comme le testament religieux de l'Hellénisme, chantée, à la fin du paganisme, dans les Vers d'or de Hiéroclès ; infusée, tour à tour, dans les économies de salut orientales, l'Essénisme, le Gnosticisme, le Mithriacisme, le Christianisme, le Manichéisme, l'Islamisme, cette religion fut, pendant plus de dix siècles, la véritable foi des élites riveraines de la Méditerranée. Elle survécut au triomphe du Christianisme. Elle traversa le moyen âge et inspira sa Divine comédie, pour ne recevoir son coup de grâce que de l'Astronomie nouvelle de Kepler et de la Mécanique moderne de Galilée et de Newton²¹.

Nos guides

- Dastur Françoise, *La Place du corps dans la philosophie occidentale*, www.theleme.net/artefilosofia/documents/corps.pdf
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Gernet Louis, *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, Éd. Flammarion, 1982.
- *Résurrection. L'Après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Ouv. coll. présenté par Mainville Odette et Daniel Marguerat, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Rougier Louis, *Astronomie et religion en Occident*, Paris, PUF, 1980.
- Rougier Louis, *La Religion astrale des Pythagoriciens*, Paris, PUF, 1959.
- Saffrey Henri Dominique et Pierre Clair, site Internet Encyclopédie Universalis, art. *Âme*.

²¹ *Ibid.*, pp. 2-3.

7.1.4

~600 – 432

Monde grec

Les dieux ne sont plus nécessaires pour expliquer l'origine de l'Univers ou le début de la philosophie et de la science moderne

Entre la fin du VII^e et le milieu du V^e siècles, la Grèce vécut un grave conflit idéologique entre science et religion. La contestation partit de la Grèce asiatique pour s'étendre à la Grèce continentale et à la Grande Grèce. Elle fut le fait d'intellectuels que l'Histoire considère comme les premiers philosophes et les premiers scientifiques de l'Occident²². Leur enseignement marque un tournant majeur dans l'histoire des croyances de cette partie du monde. Ils furent, en effet, les premiers penseurs à avoir tenté de donner une explication rationnelle, scientifique, dirions-nous aujourd'hui, de l'origine de l'Univers sans recourir à l'explication qui avait cours jusqu'alors, l'explication mythologique. Pour l'histoire des religions, ce conflit constitue la première manifestation en Occident d'une désacralisation du monde, d'un certain « désenchantement ». Cependant si certains de ces intellectuels professèrent un athéisme militant, la plupart continuèrent à croire en l'existence d'un monde divin.

Le premier à ouvrir les hostilités fut **Thalès de Milet** (~625 - ~545).

Comme pour la plupart des célébrités de ces époques lointaines, nous ignorons à peu près tout de sa vie. Mais la légende se chargea rapidement de combler les lacunes. Il aurait été un marchand avisé, un philosophe, un géomètre, un homme politique. Lors d'un voyage en Égypte, il aurait calculé la hauteur d'une pyramide en mesurant l'ombre de celle-ci au moment précis où celle de son corps coïncidait avec sa taille réelle. Et toujours, lors de ce voyage, en étudiant l'eau du Nil, il attribua la fertilité des champs bordant ses rives non pas à une quelconque action des dieux, comme les Égyptiens le croyaient, mais au seul pouvoir fertilisant du limon qu'il charriait.

Partageant la croyance commune qui imaginait la Terre comme un disque plat reposant sur l'eau, il en déduisit que les tremblements de terre étaient causés non pas par de subites colères de dieux souterrains, mais par des éruptions d'eau chaude.

Il émit l'hypothèse que l'eau était à l'origine de tout le créé. S'il fut influencé par la mythologie égyptienne qui faisait sortir toutes choses du *Noun*, cet océan primordial, il élimina cependant toute intervention d'un démiurge créateur dans leur surgissement. Dans sa recherche de l'élément primordial, ce qui est important à retenir de ce philosophe, ce n'est pas tant la conclusion erronée à laquelle il parvint : l'eau. Faute de matériel expérimental adéquat et d'instruments précis d'observation et de mesures, la vérification scientifique de ses idées lui était difficile sinon impossible. Non, l'important à retenir est sa volonté de trouver une explication rationnelle à tout phénomène naturel. La légende raconte que le malheureux serait mort de soif !!!

²² Les historiens n'ayant pas réussi à ce jour à fixer de manière sûre et certaine les dates de naissance et de mort de chacun de ces philosophes, nous donnons celles qu'indique Lucien Jerphagnon dans son *Histoire de la pensée*, Paris, Éd. Tallandier, 1989, t. 1.

Ses successeurs et disciples, **Anaximandre** (~610 - ~545) et **Anaximène** (~586 - ~526), tous deux de Milet, élaborèrent, à leur tour, leurs propres hypothèses concernant l'élément premier qui aurait dû donner, selon eux, naissance à la multiplicité infinie des êtres et des choses. Comme pour Thalès, les renseignements que nous possédons sur leurs théories ne nous sont parvenus que de façon très lacunaire. Anaximandre postula que c'était « le-pas-encore-déterminé » (apeiron), sorte de matrice où le multiple prend forme. Pour Anaximène, c'était l'air, substance universelle que l'on trouve dans tout le multiple à des degrés divers de concentration. D'eux aussi, l'important à retenir est leur volonté de trouver une explication rationnelle à tous les phénomènes naturels. De ce dernier philosophe saint Augustin dira :

Anaximène ramena toutes les causes des êtres à un seul principe, l'air. Il ne contestait ni ne dissimulait l'existence des dieux, mais loin de croire qu'ils ont créé l'air, c'est de l'air qu'il les faisait naître²³.

On peut se demander pourquoi cette science qui « désenchantait le monde » naquit à cette époque-là en terre grecque d'Asie mineure. L'Ionie était couverte de villes marchandes qui faisaient sa richesse. Situées au carrefour des routes qui menaient en Mésopotamie, en Perse, en Inde, en Mer Noire, en Grèce continentale et en Égypte, elles se distinguaient par leur cosmopolitisme. Non seulement elles entassaient toutes les richesses du monde dans leurs entrepôts, mais elles accueillait encore toutes les idées, toutes les religions des peuples avec lesquels elles commerçaient. Ces villes marchandes devinrent de brillants foyers intellectuels qui ne manquèrent pas de rayonner dans tout le monde grec.

Pierre Lévêque, un des grands spécialistes de la civilisation grecque, décrit ainsi ces villes grecques d'Asie Mineure de cette époque :

L'Asie grecque, grâce à l'avantage de son organisation économique et de sa prospérité, y garde encore la primauté. L'impression dominante est celle d'une intense puissance créatrice, un peu exubérante et désordonnée : un peuple jeune élabore ses modes de pensée et de sentir, invente son vocabulaire littéraire et artistique, précise ses relations avec le monde des dieux. L'émotion directe et puissante qu'on ne laisse pas d'éprouver devant un poème ou une statue archaïques vient de cette fraîcheur d'une civilisation qui, sans atteindre encore à la sérénité épurée du classicisme, se cherche et, peu à peu, se découvre²⁴.

Pour ces marchands, la liberté de pensée allait de pair avec la liberté de commerce. Leur goût pour l'aventure bien préparée, pour le risque calculé, pour les voyages d'information et pour les expéditions maritimes au loin se doubla d'un goût pour l'observation de la Nature qu'ils découvriraient dans toute sa variété dans les diverses régions où leurs activités les conduisaient.

Sur leurs pas, Hécatee de Milet (550 - 476), historien et géographe, parcourut le monde entier que les Grecs connaissaient alors pour le décrire et en dresser la carte. Et ce goût finit par « contaminer » les intellectuels de leurs villes qui s'adonnèrent à la spéculation non pas comme les prêtres des religions qui foisonnaient chez eux et qui ne cherchaient qu'à perpétuer leurs croyances pour mieux conserver leur pouvoir et leurs privilèges, mais comme leurs marchands qui ne cessaient de peser soigneusement le pour et le contre avant de se lancer dans une entreprise quelconque. Spéculer pour eux consista d'abord à démêler le vrai du faux avec pour seul outil : la raison. Et à leurs yeux cette réflexion était d'autant plus urgente à mener que leur religion traditionnelle vivait une crise profonde²⁵.

D'autres savants les rejoignirent dans leur contestation, élaborant, eux aussi, leurs propres visions du monde :

²³ Saint Augustin, *Théologie naturelle*, Livre 8.

²⁴ Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964, dans sa réédition de 2000 pour le compte du Grand Livre du Mois, p. 287.

²⁵ Cf. ch. 6. 10.

Pythagore de Samos²⁶ (~580 - ~490), mathématicien de génie, philosophe, astronome, et fondateur de la religion astrale, tenta de réconcilier science et religion. Il élaborait une explication naturelle du mouvement des astres et décrivait la Terre non pas comme un disque plat, comme on le croyait jusqu'alors, mais comme une planète sphérique qui suivait sa propre orbite comme les autres planètes.

Héraclite qui vécut durant la seconde moitié du VI^e siècle, en vint à la conclusion suivante :

Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant, s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure.

Au V^e siècle, **Empédocle le Sicilien** (~490 - ~435), était, lui aussi, convaincu que le monde n'avait pas été créé. Il était éternel parce qu'en lui rien ne se perdait, rien ne se créait, tout ne faisait que se transformer. À ses yeux, les divinités n'étaient que des personnifications mythiques des éléments naturels.

Démocrite d'Abdère (Thrace), né vers 460, affirma que la réalité ultime était formée d'atomes, particules extrêmement petites, matérielles, indivisibles, qui, en se combinant, au gré de leurs mouvements, donnaient naissance à toutes les formes de l'Univers. En dehors des atomes, il n'y avait rien. Aucun dieu. Que du vide ! Aussi les phénomènes naturels que les religions attribuaient à une intervention des dieux trouveraient, un jour ou l'autre, leur explication rationnelle.

Ces premières explications « scientifiques » débouchèrent donc chez certains sur un athéisme militant.

D'autres intellectuels se mirent, eux aussi, à critiquer la religion traditionnelle. Citons **Xénophane de Colophon** (~570 - ~480). Grand voyageur, il constata que partout où il avait séjourné, les hommes avaient imaginé les dieux à leur image. Aussi concluait-il :

Si les bœufs, les chevaux et les lions avaient aussi des mains, et si avec ces mains ils savaient dessiner et savaient modeler les œuvres qu'avec art seuls les hommes façonnent, les chevaux forgeraient des dieux chevalins, et les bœufs donneraient aux dieux forme bovine : chacun dessinerait pour son dieu l'apparence imitant la démarche et le corps de chacun²⁷.

Citons encore **Diagoras de Mélos** (~465 - ~415), surnommé l'athée. Il aurait affirmé que les croyances religieuses n'avaient d'autre source que les frayeurs que les phénomènes naturels inspiraient aux humains. Et le fait que des justes et des innocents puissent souffrir sans qu'ils se fussent rendus coupables de quoi que ce soit et le fait que ceux qui se conduisaient mal pouvaient très bien connaître une existence heureuse prouvaient qu'il n'y avait ni providence, ni justice divine et finalement ni dieux. Il faisait partie de ces intellectuels que leurs contradicteurs appelèrent sophistes. Maniant avec une redoutable efficacité la rhétorique, ils étaient capables de soutenir avec brio n'importe quelle thèse et présenter ensuite son contraire.

(Avec eux) plus rien n'était accepté a priori. Dès lors qu'il n'y avait, à les entendre, de vérité qu'au niveau des impressions variables de tout un chacun, on ne savait plus au juste s'il y avait ou non des dieux ; la justice, règle d'or de la morale grecque, n'apparaissait plus guère que comme une convention, et entre les plus forts, ce qui n'en rendait pas la pratique avantageuse. Bref, les sophistes faisaient table rase de tout ce qui, jusque-là, faisait office d'absolu : mythes, traditions vénérables, secrets de l'univers censément révélés par les philosophes d'avant²⁸.

²⁶ Cf. ch. 7.1.4.

²⁷ Cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, 5 : 110.

²⁸ Jerphagnon Lucien, op. cit., t. 1, pp. 85-86.

La réaction ne se fit pas attendre.

Elle se produisit en 432 et elle vint de la corporation des devins qui reçurent l'appui des politiques.

Un de leurs représentants, Diopéithès, parvint à faire voter un décret prévoyant des poursuites contre les philosophes et les sophistes qui doutaient de l'existence des dieux reconnus par l'État, voire qui n'y croyaient pas et qui le clamaient haut et fort.

À cette époque, Athènes était devenue la capitale intellectuelle de la Grèce. Toute l'élite pensante s'y donnait rendez-vous et s'y affrontait dans des joutes oratoires suivies par un public passionné par le maniement des idées. Or, ces philosophes, ces « scientifiques » qui se piquaient de trouver des causes naturelles à tous les phénomènes attribués jusqu'alors à des divinités, menaçaient gravement le pouvoir et les intérêts de cette corporation des devins dont le métier était d'interpréter leurs messages. Ces contestataires leur enlevaient le pain de la bouche.

Leur souci rencontra celui des politiques. Athènes se trouvait à la veille d'une confrontation majeure avec sa rivale Sparte pour le contrôle de la Grèce. Cette guerre dura de 431 à 401, guerre que perdit Athènes. Il était donc plus que nécessaire pour ces politiques d'avoir tout le peuple uni derrière eux. Et ils pensèrent que seule la vieille religion civique pouvait servir de ciment à une union sacrée de tous les citoyens.

La première victime de ce décret fut l'Ionien **Anaxagore de Clazomènes** (~500 - ~428). Bien que diffusant les résultats de ses études météorologiques, astronomiques et géologiques dans un cercle restreint, résultats qui n'étaient autres que des explications naturelles des phénomènes qu'il étudiait, il fut condamné pour impiété au moment où débutait la guerre du Péloponnèse. On ne sait s'il fut condamné à la peine capitale ou si elle fut commuée en une peine d'exil.

Autre victime de ce décret : **Protagoras** (~499 - ~422). Son scepticisme religieux lui valut de se voir lui aussi condamné à mort selon les uns ou à l'exil selon les autres et de voir ses livres brûlés sur la place publique. C'est le premier autodafé connu de l'histoire occidentale.

Diagoras de Mélos subit lui aussi le même sort. Il aurait été chassé d'Athènes, vers 415, pour avoir tourné en ridicule les mystères d'Eleusis.

Mais la victime la plus célèbre et la plus innocente de cette chasse aux athées fut sans aucun doute **Socrate** (~470 - 399) qui fut condamné à mort. Motifs de sa condamnation : il ne reconnaissait pas les dieux reconnus par l'État, il introduisait de nouvelles divinités, il corrompait la jeunesse...

La corporation des devins trouva en **Platon** (428 - ~348), autre grand philosophe, un allié de poids. Il s'en prit en effet très violemment à ses collègues qui mettaient en doute ou niaient carrément le divin. Il méprisait la science expérimentale. Pour lui, si le divin n'existait pas, alors tout était permis. L'athéisme était le ferment de dissolution de la société, et les intellectuels athées des corrupteurs de la jeunesse²⁹. Pour ces raisons, il proposa d'établir une nouvelle législation répressive faisant de l'impiété et de l'athéisme un délit punissable d'une peine de prison ferme de plusieurs années durant lesquelles tout serait entrepris pour ramener à la foi religieuse le coupable. Pour les récidivistes, il prévoyait la peine de mort et pour les débauchés, un enfermement à vie dans un pénitencier³⁰. Le divin Platon fut ainsi un des pères de l'Intolérance.

²⁹ Cf. Platon, *Les Lois*, 10 : 890.

³⁰ *Ibid.* 10 : 908-909.

Mais la science grecque survécut à ces attaques.

De nouveaux savants prirent la relève : les deux **Hippocrate**, le mathématicien de Chio, né vers 450, qui essaya, en vain de résoudre le problème de la quadrature du cercle, et le célèbre médecin de Cos, né vers 430, dont tout médecin prononce le serment, **Eudoxe de Cnide**, né en 408, **Aristote**, né vers 385, **Théophraste**, né vers 371...

L'indépendance de la Grèce prit fin en 388, avec sa conquête par la Macédoine. La science grecque essaima alors dans l'empire d'Alexandre. Alexandrie prit le relais d'Athènes. Son Musée et sa Bibliothèque attirèrent tout ce que ce monde devenu hellénistique comptait de savants : **Euclide**, né entre 320 et 260, **Apollonius**, né entre 246 et 221, **Archimède**, né à Syracuse vers 387, **Ptolomée**, né vers 100 de notre ère...

Sa bibliothèque contenait quelques centaines de milliers de rouleaux de papyrus. Malheureusement elle brûla en 48 avant notre ère. Huit ans plus tard, elle fut en partie reconstituée grâce aux 200 000 rouleaux de la bibliothèque de Pergame que le Romain Marc-Antoine offrit en cadeau à Cléopâtre. Mais en 269 de notre ère, elle brûla une seconde fois, puis une troisième fois en 415 avant d'être détruite en 640, lors de l'invasion des troupes arabes.

Durant les premiers siècles de notre ère, des érudits eurent le temps de sauver de la destruction une partie de ses précieux manuscrits en allant se réfugier dans la nouvelle capitale de l'empire romain d'Orient, à Constantinople - Byzance. Lors de sa conquête par les Ottomans en 1453, d'autres érudits sauvèrent de la destruction et de l'oubli la science grecque en allant la faire connaître dans les universités de la Chrétienté occidentale. Celle-ci en avait déjà recueilli divers éléments au Moyen Âge, essentiellement grâce à son réseau international de monastères et par le canal de savants musulmans, chrétiens et juifs d'Espagne.

Et lorsqu'à partir de la Renaissance, les scientifiques européens commencèrent d'élaborer une nouvelle vision de l'Univers et un nouveau scénario de la Création qui ne correspondaient pas à la vision et au scénario qu'en donnait la Bible, le conflit entre foi et science qui avait débuté en Grèce un millénaire plus tôt avec le décret de Diopeithès, en 432, se ralluma une nouvelle fois. Le procès de Galilée en 1633 en fut la parfaite illustration.

Nos guides

- Dumont Jean-Paul, *Les Présocratiques*, Paris, Éd. Gallimard, La Pléiade, 1988.
- Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964, réédité en 2000 pour le compte du Grand Livre du Mois.
- Jerphagnon Lucien, *Histoire de la pensée. Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Éd. Tallandier, 1989.
- Jerphagnon Lucien, *Les Dieux & les Mots*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.
- Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 1998.
- Ronan Colin, *Histoire mondiale des sciences*, Paris, Éd. du Seuil, 1988.
- Rougier Louis, *La Religion astrale des Pythagoriciens*, Paris, PUF, 1959.

7.1.5

Du VI^e siècle avant notre ère aux premiers siècles de notre ère

Israël

Homo *religiosus* adopte le monothéisme

***Yahvé*, Dieu national du peuple israélite**

Lorsqu'il se forma vers 1200, sur les hautes terres de Canaan, l'ancien peuple d'Israël était polythéiste comme tous les autres peuples du Proche-Orient. Puis il évolua très rapidement vers la monolâtrie en choisissant *Yahvé* comme dieu national, son dieu protecteur et son chef des Armées.

Tous les peuples marchent chacun au nom de son dieu ;
Nous, nous marchons au nom de *Yahvé* notre Dieu,
Pour toujours et à jamais. (Mi 4 : 5)

Autour de l'an 1000, un mouvement religieux que l'on qualifierait aujourd'hui de fondamentaliste et que l'historien Morton Smith (1915 - 1991) appelle « mouvement-du-*Yahvé*-unique », entreprit d'imposer à cet ancien peuple d'Israël *Yahvé* comme seul et unique dieu, à l'exclusion de toutes les autres divinités de la région, les *Baal* et les *Ashéra* cananéens notamment. Animé par des prophètes et des prêtres du Temple de Jérusalem, ce mouvement ne niait pas leur existence mais il exigeait que leurs représentations, leurs lieux de culte et leur adoration fussent bannis des deux royaumes qui regroupaient alors ce peuple, les royaumes de d'Israël et de Juda. En vain ! Malgré tous ses efforts, leurs rois, dans leur grande majorité, suivis de leur peuple, continuèrent d'adorer d'autres divinités.

Sur le plan politique, à l'instar des petits États de la région, ces deux royaumes étaient continuellement sur le pied de guerre. Jusqu'au milieu du VIII^e siècle, ils avaient conduit la même politique : agressive quand ils se sentaient assez forts pour soumettre un de leurs voisins et défensive quand ceux-ci leur rendaient la pareille.

Durant ces quelques siècles, ce mouvement d'inconditionnels de *Yahvé* avait tenu au peuple et à ses rois le langage suivant pour les convaincre de n'adresser de culte qu'à *Yahvé* : « Si vous lui êtes fidèles, et à lui seul, il vous donnera la victoire, si vous adorez d'autres dieux, il vous punira en vous infligeant la défaite ». La prédication de ce mouvement avait donc consisté à célébrer chaque victoire comme une victoire de *Yahvé* et à attribuer chaque défaite à l'impiété du peuple et de ses rois.

Ce langage put être tenu tant que les Israélites n'eurent à affronter que des peuples de même puissance que la leur. Ce fut de moins en moins possible à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle, lorsque leurs deux royaumes et leurs voisins du couloir syro-palestinien durent se soumettre et payer un lourd tribut à un empire autrement puissant, l'Assyrie.

Yahvé tenu en échec par Assour

En 727, certains de ces petits États refusèrent d'acquitter leur tribut. Au nombre des rebelles se trouvait le royaume d'Israël. Les Assyriens lui firent payer cher sa révolte. En 722, ils vinrent détruire Samarie, sa capitale. Pire encore, ils rayèrent de la carte le royaume en l'annexant purement et simplement à leur empire et déportèrent une partie de sa population. Pour les inconditionnels de *Yahvé*, le coup fut rude. Cette catastrophe n'apportait-elle pas la preuve que *Yahvé*, leur dieu national, n'était pas de taille à se mesurer à un grand dieu tel qu'*Assour* ? Le doute s'installa chez certains d'entre eux. Le prophète Isaïe qui vécut cette terrible désillusion se souvint de leur désespoir qu'ils noyèrent dans l'alcool.

Eux aussi divaguent sous l'effet du vin,
ils titubent sous l'effet de la boisson enivrante :
prêtres et prophètes divaguent sous l'effet de la boisson enivrante,
ils s'embrouillent à cause du vin,
ils titubent à cause de la boisson enivrante,
ils divaguent dans leurs visions,
ils chancellent en rendant leurs sentences. (Is 28 : 7)

Mais les inconditionnels de *Yahvé* persistent dans leur prédication à tenir le même langage qu'ils tenaient avant cette catastrophe. C'était à cause des péchés du peuple et de ses rois que les Assyriens l'avaient emporté. *Yahvé* s'était servi de ce peuple puissant pour punir le royaume d'Israël. Mais il était fidèle. Il allait pardonner. Il allait relever son peuple et le reprendre sous sa protection. Un jour, il renverserait les Assyriens.

Quand, dans les années 630, la puissance assyrienne se mit à vaciller sous les coups de boutoir des Scythes, des Élamites et des Babyloniens, ils crurent que ce jour-là était enfin arrivé. L'heure de la revanche avait sonné. *Yahvé* se servait de ces peuples lointains pour humilier *Assour*. En 612, Ninive, la capitale, fut prise. En 606, c'en était fini de la puissance assyrienne.

Yahvé tenu en échec par Amon-Rê

Cet effondrement se déroula sous le règne de Josias, roi de Juda, (639 - 609). Fervent parmi les fervents des adeptes du « mouvement-du-*Yahvé*-unique », ce souverain profita de la liberté retrouvée pour proclamer que le culte de *Yahvé* était désormais le seul autorisé. Aucune autre divinité n'avait plus droit de cité ni à Jérusalem ni dans n'importe quel lieu du royaume. Mais l'euphorie des adeptes de ce mouvement dura peu. En 609, certain que *Yahvé* allait lui donner la victoire malgré la faiblesse de son armée, Josias dut affronter la puissante machine de guerre égyptienne qui venait imposer son protectorat sur les États palestiniens après le retrait des Assyriens. Le malheureux fut vaincu et tué à Meggido.

La défaite de Josias parut aux Israélites d'autant plus inexplicable que de tous les rois qui les avaient gouvernés jusqu'alors, il s'était montré le plus fidèle adorateur de *Yahvé*. Pourquoi celui-ci avait-il accordé la victoire à l'Égyptien ? Pourquoi Josias avait-il péri, alors que son prédécesseur Manassé qui avait adoré d'autres dieux, était mort en paix dans son lit ? Ou alors, cette nouvelle défaite montrait-elle, une fois de plus, que *Yahvé* n'était pas de taille à se mesurer à un grand dieu tel qu'*Amon-Rê*, le dieu souverain des Égyptiens. Ou alors se servait-il une nouvelle fois de l'Égypte pour punir son roi et son peuple. Mais de quel péché ?

Le prophète Habacuc qui vécut cette nouvelle tragédie où la foi des adorateurs de *Yahvé* fut soumise à l'épreuve du désespoir, se fit l'écho de cette interrogation.

J'appelle vers toi, Yahvé,
tu n'entends pas.
Je crie, Yahvé, violence,
tu ne sauves pas.
Jusqu'à quand ? (Ha 1 : 2)

Yahvé* tenu en échec par un troisième dieu, *Marduk

La crise de confiance envers *Yahvé* s'amplifia encore lorsque, en 597, les armées babyloniennes attaquèrent le royaume de Juda après avoir écrasé, en 605, à Karkemish (Syrie), l'armée égyptienne. Cette fois, c'était un troisième dieu, *Marduk*, qui se montrait plus fort que *Yahvé*. Devant la puissance terrifiante de l'armée de Nabuchodonosor, le roi Joiakîn se rendit. Le royaume et sa capitale furent consciencieusement pillés. Le roi, sa famille, une partie de l'aristocratie et du clergé furent déportés en Babylonie.

Avant de quitter Jérusalem, Nabuchodonosor plaça sur le trône de Juda, Sédécias, l'oncle de Joiakîn. Huit ans plus tard, en 589, celui-ci se révolta, avec d'autres vassaux. En 587, Nabuchodonosor vint mater cette rébellion. Il assiégea une nouvelle fois Jérusalem, la prit, la détruisit, brûla son Temple, fit prisonnier Sédécias, égorgea ses fils en sa présence, avant de lui crever les yeux et de l'emmener en captivité à Babylone avec une nouvelle charretée de ses sujets³¹. Cette fois-ci, les Israélites touchèrent les tréfonds de l'abîme du désespoir. Leur second royaume était rayé de la carte. La crise de confiance envers *Yahvé* atteignit alors son paroxysme.

Ceux qui n'avaient pas été déportés refusèrent violemment d'écouter plus longtemps le prophète Jérémie, un des inconditionnels de *Yahvé* qui avait échappé à la déportation et qui adjurait ses concitoyens de lui rester fidèles, malgré tout.

La parole que tu prononces au nom de Yahvé, nous ne l'écouterons pas ! Ce que nous ferons, c'est selon la parole qui sort de notre bouche : brûler l'encens à la reine des Ciel, lui offrir des libations comme nous l'avons déjà fait, nous et nos pères, et nos rois et nos chefs dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem. Alors nous étions rassasiés de pain, nous étions bien, nous ne voyions pas le malheur. Mais, depuis que nous avons cessé de brûler l'encens à la reine des Ciel et de lui offrir des libations, nous manquons de tout, nous périssons par l'épée et par la famine. Oui, nous allons brûler l'encens à la reine des Ciel et lui offrir des libations.
(Jr 44 : 17-19)

587-536 À l'origine de la Bible, la recherche de raisons pour continuer à croire en la puissance de *Yahvé*

En Babylonie, les déportés durent travailler dans des domaines agricoles³² où ils jouissaient d'un peu de liberté. Refusant l'impensable, à savoir que cette nouvelle catastrophe nationale consacrait définitivement la défaite et l'impuissance de *Yahvé* face aux dieux des grandes nations, ceux qui continuèrent à lui accorder leur foi profitèrent de ce petit espace de liberté pour se livrer à un intense travail de réflexion sur les causes de cette catastrophe nationale. Refusant d'admettre que *Yahvé* s'était montré inférieur à *Assour*, à *Amon-Rê*, à *Marduk*, ils cherchèrent dans leur histoire des raisons de continuer à croire en leur dieu et d'espérer qu'il

³¹ D'après les calculs d'Israël Finkelstein, dans son ouvrage *La Bible dévoilée*, Paris, Éd. Bayard, 2002, seul un quart de la population au maximum aurait été déporté.

³² Cf. Joannès Francis, « La vie des déportés de Juda en Babylonie », in *Les Hauts Lieux de l'Irak antique*, Le Monde de la Bible, Hors-série Printemps 2011, pp. 47-51.

ferait, un jour, l'éclatante démonstration de sa force, qu'il rassemblerait un jour son peuple et le ramènerait dans son pays, comme il l'avait sorti d'Égypte au temps de Moïse et conduit dans la Terre promise.

Ils se mirent à rassembler toutes les anciennes traditions orales et écrites, les Israélites ayant commencé d'utiliser le support de l'écriture à partir du VIII^e siècle, voire avant. Au nombre de ces documents, les exégètes pensent que se trouvaient la première version du Deutéronome élaborée au temps du roi Josias, le livre de Josué, un « livre des sauveurs » qui servit de canevas au livre des Juges, ainsi qu'une « ascension de David » qui fut insérée dans le premier livre de Samuel (1S 16 - 2 S 5). Ils recueillirent aussi les paroles des prophètes Élie, Amos, Osée, Isaïe...

À Jérusalem en ruines, un même travail de réflexion fut entrepris parmi ceux qui n'avaient pas été déportés. D'après les exégètes, ils auraient recueilli les traditions concernant l'histoire des patriarches³³. Ce double et intense travail constitua une étape majeure de la rédaction de la Bible. Mais la réflexion des uns et des autres n'aboutit, dans un premier temps, qu'à répéter ce que le « mouvement-du-Yahvé-unique » ne cessait de marteler depuis le VIII^e siècle : *Yahvé* se servait de puissances étrangères pour punir son peuple de ses péchés.

C'est pourquoi ainsi parle Yahvé, dieu des Armées : Parce qu'à ma parole vous n'avez pas obéi, alors moi je requiers toutes les tribus du Nord – sentence de Yahvé -, et Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je les fais venir contre ce pays et ceux qui l'habitent, et contre tous ces peuples autour, et je les extermine, j'en fais dévastation et moquerie, et des ruines pour toujours. (Jr 25 : 8-9)

Nabuchodonosor, serviteur de *Yahvé* ! Certes ! Mais il ne pouvait être qu'un serviteur occasionnel, car, un jour ou l'autre, *Yahvé* allait détruire la puissance de Babylone comme il avait détruit la puissance assyrienne. Il humilierait *Marduk* comme il avait humilié *Assour*. Ce qui ne tarda guère.

Ainsi parle Yahvé : Voici que je suscite contre Babylone et contre le « Cœur de mes adversaires³⁴ », le vent qui détruit. J'envoie vers Babylone des étrangers pour qu'ils la dispersent et dévastent sa terre. (Jr 51 : 1-2)

En 539, Babylone fut prise par les Perses qui établirent à leur tour leur hégémonie sur tout le Proche-Orient.

Yahvé et son peuple sous la domination des Perses et de leur dieu Ahura Mazda

En 538, Cyrus II autorisa les déportés à regagner leur terre natale, à reconstruire Jérusalem et son Temple (538 - 515) pour rendre de nouveau un culte à leur dieu *Yahvé*.

Celui-ci avait-il pardonné ? Était-ce le commencement de la fin des tragédies successives que son peuple venait de vivre ? Malheureusement pour ces Israélites leur royaume ne fut pas rétabli. Leur terre ne recouvra pas son indépendance. Elle fut réduite au rang de district d'une des grandes satrapies de l'empire perse. Elle reçut le nom de Judée et ses habitants furent appelés désormais Juifs ou Judéens.

Réalisé en plusieurs vagues successives, le retour des exilés regroupant pour la plupart des descendants des déportés ne s'opéra pas dans de bonnes conditions. Ils ne furent pas bien accueillis par les descendants de ceux qui avaient échappé à la déportation. Par deux fois, un Juif, Néhémie, échanson à la cour impériale de Babylone, dut intervenir pour aider les uns et les autres à vivre en bonne intelligence. Il se rendit à Jérusalem probablement en 458, puis une seconde fois en 445 ou en 432.

³³ Römer Thomas, *Naissance de la Bible*, Le Monde de la Bible, n° 137, septembre-octobre 2001, p. 18-19.

³⁴ Répétition désignant Babylone.

En 398, Esdras, prêtre, scribe, et lui aussi fonctionnaire impérial, reçut l'ordre de l'empereur de se rendre à Jérusalem pour y proclamer la Torah, loi officielle de la province de Judée. Sa rédaction finale devait être achevée. Elle comprenait les cinq premiers livres de la Bible. Le roi perse espérait obtenir la fidélité de ses sujets juifs dans cette zone frontière avec l'Égypte en leur accordant de vivre selon la loi que leur dieu leur avait donnée.

Par ailleurs, cette autorisation permettait aux autorités religieuses fortement influencées par le « mouvement-du-*Yahvé*-unique » de préserver l'identité ethnique et religieuse de leur peuple. Celui-ci jura d'observer la Torah, ainsi que quelques autres mesures dont l'observation scrupuleuse devait enlever à *Yahvé* tout motif de continuer à le punir. Les juifs n'ayant plus de frontières physiques avec leurs voisins, adorateurs d'autres dieux, les autorités religieuses dressèrent des frontières ethniques et religieuses pour écarter toute contamination.

Ne furent désormais considérés comme juifs que ceux qui adoraient *Yahvé* et lui seul en son Temple de Jérusalem, qui étaient circoncis et qui observaient le sabbat ainsi que certains interdits alimentaires. Et pour qu'aucun d'eux ne rendît un culte à une autre divinité, tout juif qui avait épousé une étrangère, donc adoratrice potentielle d'autres dieux, dut se séparer d'elle et la renvoyer, ainsi que ses enfants. Tout nouveau mariage mixte fut désormais interdit. La préservation de l'identité du peuple de *Yahvé* et sa sauvegarde étaient à ce prix. Ces mesures ayant été exécutées, ces juifs se demandèrent alors pourquoi *Yahvé* ne les délivrait pas de la domination des Perses, comme l'avaient sans cesse promis les prophètes. Maintenant qu'ils lui avaient juré fidélité, qu'ils n'adoraient plus que lui et lui seul dans son seul Temple à Jérusalem, maintenant qu'ils s'étaient séparés de leurs épouses étrangères, il n'avait plus aucune raison de les maintenir sous la domination des Perses.

Le psaume 44 dont la rédaction finale date de cette époque, est un écho désespéré de cette question sans réponse.

Nous n'avons pas trahi ton alliance
Nous ne sommes pas revenus en arrière.
Nos pas ne se sont pas écartés de ta direction.
Et tu nous détruis parmi les chacals.
Tu nous recouvres de l'ombre de la mort.
(...)
Réveille-toi. Pourquoi dors-tu, Adonai ?
Debout !
N'abandonne pas pour toujours.
Pourquoi cacher ta présence
Pourquoi ne pas oublier humiliation et oppression ?
Nous entièrement effondrés dans la poussière
Ventre collé à terre
Allez. Que se lève le secours pour nous
Rachète-nous à cause de ton amour. (Ps 44 : 18-20, 24-27)

L'explication par la culpabilité du peuple n'était plus tenable. Il en fallait une autre.

Du dieu national au Dieu Universel

C'est alors que l'on perçoit dans les livres de la Bible écrits ou retravaillés au retour de l'Exil la transformation de *Yahvé*, dieu national en un Dieu universel, Dieu Unique, transcendant, Créateur de l'Univers. C'est à partir de ce moment-là, dès le retour de l'exil, que le monothéisme émergea au sein du peuple juif.

Ses plus anciennes affirmations se trouvent dans les chapitres 40 à 55 du livre d'Isaïe. Ils ont été rédigés par un prophète anonyme après l'Exil et qui s'était mis sous le patronage du grand prophète Isaïe. Les exégètes appellent ces chapitres le Deutéro-Isaïe.

Nul dieu ne fut façonné avant moi,
après moi, il n'y en aura plus. (Is 43 : 10)

Moi, le premier, moi le dernier,
hors de moi, pas un dieu. (Is 44 : 6)

N'est-ce pas moi, Yahvé,
Nul autre dieu hors de moi ?
Nul dieu juste et sauveur, sauf moi !
Tournez-vous vers moi et soyez sauvés, confins de la Terre.
Dieu, c'est moi, aucun autre. (Is 45 : 21-22)

Souvenez-vous des débuts, des origines
Oui, Dieu c'est moi, nul autre dieu
Rien ne m'égale. (Is 46 : 9)

Ecoutez-moi, Jacob, Israël, mon appelé :
C'est moi le premier et le dernier aussi.
Ma main a établi la terre, ma droite a déployé les ciels.
Quand je les ai appelés, ils se sont dressés d'un seul coup. (Is 46 : 12-13)

Le monothéisme fut donc la nouvelle réponse que fit le « Mouvement-du-Yahvé-Unique » à l'oubli apparent de Dieu envers son peuple.

Avant d'explicitier cette réponse, tentons d'abord de répondre à la question : de quel monothéisme s'agit-il ?

Les textes que nous venons de citer donneraient à penser qu'ils affirment un monothéisme radical, que tous les dieux ont disparu de la sphère divine à l'exception de *Yahvé*. Or, d'autres textes viennent infirmer une telle appréciation. Dans les psaumes notamment qui, d'après les exégètes, furent composés ou retravaillés après l'Exil, et ce jusqu'au III^e siècle de notre ère³⁵, ainsi que dans d'autres livres de la Bible, les dieux continuent d'exister. Ils sont tantôt appelés « dieux », tantôt « fils de Dieu », ou « fils du très-Haut ». Ils forment la cour de *Yahvé*, l'assemblée de *Yahvé*. Ils sont chargés de plusieurs fonctions : servir de protecteurs aux peuples de la terre et aux individus, célébrer la liturgie céleste d'adoration de *Yahvé*, servir de messagers entre *Yahvé* et les hommes.

Quelques exemples.

Dieu dirige l'assemblée de Dieu.
Au centre des dieux il juge
(...)
Je vous l'ai dit : vous êtes tous fils d'Elyôn
Mais vous allez mourir comme tout le monde
Vous tomberez comme les princes tombent. (Ps 82 : 1, 5-7)

Dans le ciel vraiment, qui est l'égal de Yahvé ?
Quel fils de dieu ressemble à Yahvé ? (Ps 89 : 7)

Yahvé est grand. Oh tellement digne de louange !
Il est craint au-dessus de tous les dieux. (Ps 96, 4)

³⁵ Cf. Potin Jean, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Éd. Bayard, 2000, p. 474.

C'est toi Yahvé, Elyôn sur toute la terre.
Tu es très au-dessus de tous les dieux. (Ps 97 : 9)

Comment comprendre cette cohabitation monothéisme – polythéisme dans les écrits post-exiliques de la Bible ?

Les juifs sous la domination perse, à l'instar des autres peuples, pensèrent le divin en faisant appel à ce qu'ils avaient sous les yeux, ou plutôt à ce qu'ils n'avaient pas sous leurs yeux mais dont ils connaissaient l'existence : la cour royale.

Pour eux le monde se divisait en deux sphères : la leur, celle du commun des mortels et celle de la cour royale qui vivait au loin dans la capitale, enfermée dans ses palais, dans un autre monde, sur une autre planète, tant elle était inabordable, mystérieuse, redoutable. La sphère de la cour royale était à son tour divisée en deux parties : celle réservée exclusivement au Grand Roi, au Roi des rois, et dans laquelle on ne pouvait entrer qu'avec crainte et tremblement et celle attribuée au reste de la cour.

Tous les familiers du roi et le peuple des provinces sont informés de ceci : à quiconque, homme ou femme, qui s'avance vers le roi, dans le parvis intérieur, sans convocation, une seule sentence sera appliquée : la mort ! (Esther 4 : 11)

Il en allait de même pour l'Univers. Il existait deux sphères, celle du monde visible qu'habitaient les hommes et la sphère divine, transcendante, située au-dessus des cieux. Cette sphère divine était à son tour divisée en deux parties, celle réservée à *Yahvé*, et à lui seul, et qui se situait au-dessus de celle de ses serviteurs, les autres dieux.

Autrement dit, de leur dieu national, rival des dieux des autres peuples et qui avait connu défaites sur défaites à l'époque royale, les adeptes du « Mouvement-du-*Yahvé*-Unique » en firent un Dieu habitant seul la sphère supérieure divine depuis laquelle il régnait souverainement sur les dieux habitant la sphère divine inférieure et sur les hommes habitant la sphère terrestre. Ils en firent un Dieu doublement transcendant :

- une première fois par rapport aux hommes pour lesquels il devint l'Inconnaissable.

Non, vos desseins ne sont pas mes desseins
ni vos chemins mes chemins – déclaration de Yahvé –
Les ciels sont aussi distants de la terre que vos chemins de mes chemins et vos desseins de mes desseins.
(Deutéro-Isaïe 55 : 8-9)

- une seconde fois par rapport aux dieux

- en les réduisant au rôle de subalternes, de serviteurs,
- sur lesquels il a droit de vie et de mort,
- en leur déniaient tout droit à un culte, à une adoration,
- en les dépossédant de leur puissance. Ils ne participent plus ni à la création de l'homme ni au déclenchement du déluge, comme dans les autres religions,
- en les dépossédant de leur fonction de juge suprême,
- en les dépossédant de leur nom propre. Anonymes, ils ne sont plus que des « fils de Dieu »³⁶.

³⁶ Pour toute cette question cf. la thèse de doctorat de Célestin Simbanduku, *Yhwh, les dieux et les anges. Permanence du Polythéisme dans la Religion de la Bible*, Rome, Urbaniana University Press, 2004.

Si ces dieux partageaient la nature divine avec *Yahvé*, leur infériorité hiérarchique créait entre eux et Lui un abîme transcendantal, infranchissable.

Vers le monothéisme absolu

Il faut attendre les II^e-I^{er} siècles avant notre ère pour voir les dieux être une nouvelle fois rabaissés et réduits au statut d'anges, et pour assister à l'effacement progressif de *Yahvé*, nom du dieu national, au profit d'*Elohim*, nom du Dieu universel. C'est ainsi que la Bible grecque des Septante va traduire systématiquement *Yahvé* par *Kurios* (Seigneur) et *Elohim* par *Theos* (Dieu). Et il faut attendre les premiers siècles de notre ère pour que s'affirme dans la religion juive un monothéisme absolu.

Affirmer que *Yahvé* était le seul et unique Dieu était une chose, encore fallait-il le prouver. Et la tâche n'était pas mince. Ces adeptes du « Mouvement-du-*Yahvé*-Unique » durent affronter le scepticisme de leurs contemporains dont nous trouvons un écho dans le livre de Malachie, un prophète qui vécut vers 450 :

- Je vous aime, dit *Yahvé*.
- Et tu le prouves comment ? dites-vous. (MI 1 : 2)

- Vos dires sont durs contre moi, dit *Yahvé*.
- Quels dires contre toi ?
- Vous dites : On sert Dieu pour rien, à quoi bon se régler sur ses règles et marcher, lugubres, face à *Yahvé* des Milliers ? Appelons désormais bienheureux les insolents ; les cyniques sont bien lotis, même ceux qui défient Dieu s'en tirent. (MI 3 : 3-14)

Ils entreprirent alors de les convaincre en leur rappelant les merveilles que *Yahvé* avait réalisées par le passé pour son peuple et qui prouvaient sa Toute Puissance et son Unicité. Ils rédigeèrent la Bible qu'ils firent lire et commenter, chaque semaine, le jour du sabbat, dans toutes les synagogues que les autorités religieuses firent construire dans chaque localité du pays.

- Merveille que la Création en six jours qu'ils décrivent dans la première page de la Bible. Lui seul a créé l'Univers. Aucun autre Dieu ne participe de près ou de loin à cette création.
- Merveille douloureuse cette fois-ci que le Déluge. Les auteurs de ce récit n'hésitèrent pas à dépouiller les dieux mésopotamiens et babyloniens de la paternité du Déluge pour l'attribuer à *Yahvé*. Lui seul dirige l'Histoire. Lui seul punit ou sauve les hommes.
- Merveille que la saga d'Abraham et des patriarches qui prouve que *Yahvé* est fidèle à ses promesses. Il a donné un fils à Abraham et une terre à ses descendants.
- Merveille que la délivrance du peuple Hébreu retenu en esclavage en Égypte. Merveille sa traversée de la Mer des roseaux et du désert durant quarante ans sous la conduite de Moïse. Cet épisode leur permit d'affirmer la grandeur de leur Dieu et sa toute-puissance sur les dieux égyptiens.
- Merveille que la conquête du pays de Canaan. *Yahvé*, à la tête de l'armée, vainc tous les peuples de la région et leurs dieux.
- Merveille que les règnes de David et de Salomon. *Yahvé* récompense au centuple ceux qui lui sont fidèles et qui lui demandent pardon quand ils ont péché.
- Merveille la toute-puissance de *Yahvé* qui se fit obéir des Assyriens, des Babyloniens, des Égyptiens et de leurs dieux, lorsque son peuple se détourna de lui. Merveille enfin lorsqu'il se fit obéir des Perses quand il décida le retour de son peuple d'exil.

Message donc essentiellement religieux que délivrent les auteurs de la Bible en s'appuyant sur les connaissances « historiques » qui étaient les leurs.

Présentée ainsi cette histoire éclairait d'un nouveau jour l'immobilité, la faiblesse de *Yahvé*. Elles n'étaient qu'apparentes. Dieu agissait en se servant d'intermédiaires divins et humains. Donc il n'y avait plus de doute à avoir. *Yahvé* était le Tout-Puissant, le plus Fort. Il était non seulement au-dessus de tous les dieux, il était le seul et unique Dieu. Cette histoire qui court de la Création du monde au retour de l'exil en était la preuve.

Un jour viendra...

Message politique aussi.

Ce passé était le garant de l'avenir. Un jour viendrait la délivrance. Bientôt *Ahura Mazda* et les Perses allaient disparaître à leur tour. Dieu était fidèle à sa parole. Il allait envoyer un Messie qui rétablirait non seulement le royaume mais placerait encore son peuple, le peuple qu'il s'était choisi à la tête des nations.

On voit, en effet, dans les années qui suivirent l'exil, se lever une nouvelle race de prophètes, des visionnaires annonçant cette libération. Ils ont nom Isaïe (le troisième, Is. ch. 56-66), Joël, Aggée, Zacharie, Malachie... et dont les écrits appartiennent au genre apocalyptique.

En ces jours-là, en ce temps-là,
quand je rétablirai Juda et Jérusalem,
je rassemblerai toutes les nations,
je les ferai descendre à la vallée de Josaphat ;
là j'entrerai en jugement avec elles au sujet d'Israël,
mon peuple et mon héritage.
Car ils l'ont dispersé parmi les nations
Et ils ont partagé mon pays. (Joël 4 :1-2).

Telle fut l'invention géniale de ces inconditionnels de *Yahvé*. Leur monothéisme faisait coup double. Il sauvait la toute-puissance de leur dieu national qui, pendant deux siècles, avait été fort malmenée et il sauvait le peuple du désespoir et de la déliquescence en lui martelant qu'en dépit des apparences son dieu était le plus fort, qu'un jour il interviendrait avec puissance et que le peuple juif demeurerait son peuple élu.

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- *Enquête sur le Dieu unique*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2010.
- Finkelstein Israël – Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Éd. Bayard, 2002.
- Lartigolle Jean, *Préhistoire de la foi chrétienne*, Paris, Éd. du Cerf, 2004.
- Lebeau Richard, *Une Histoire des Hébreux*, Paris, Éd. Tallandier, 1998.
- *Naissance de la Bible* in *Le Monde de la Bible*, hors-série, printemps 2006.
- *Qui a écrit la Bible ?*, in *Le Monde de la Bible*, n° 137, sept.-oct. 2001, p. 12-49.
- *Oracles et Prophéties dans l'Antiquité*. Actes du Colloque de Strasbourg 15 – 17 juin 1995, édités par Jean-Georges Heintz, Paris, Éd. de Boccard, 1997.
- Potin Jean, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Éd. Bayard, 2000.
- Soler Jean, *Aux origines du Dieu unique, L'invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.
- Simbanduku Célestin, *Yhwh, les dieux et les anges. Permanence du Polythéisme dans la Religion de la Bible*, Rome, Urbaniana University Press, 2004.

7.1.6

587 – 398³⁷

Israël

La Création de l'Univers et de l'Homme, selon la Bible

Dans le chapitre précédent, nous avons relevé les raisons qui poussèrent les responsables religieux juifs à proclamer leur dieu Yahvé seul et unique Dieu de l'Univers et quelles preuves ils apportèrent à leur peuple qui en doutait fort en leur déclinant les merveilles qu'il avait accomplies. Ils consignèrent leur démonstration dans la Torah, livres de la Bible, leur Livre sacré. Dans le livre de la *Genèse*, premier livre de la Torah, ils racontèrent sa première merveille : la Création de l'Univers et de l'homme et ses premières interventions dans son Histoire.

I. La Création de l'Univers³⁸

Ils la racontèrent dans deux récits provenant de deux sources différentes. Le premier (Gn 1-2 : 3) est le plus récent. Les exégètes l'appellent « élohiste » car Dieu y est nommé Elohim. Il fut composé, croit-on, par des prêtres du Temple de Jérusalem, après l'Exil. Le second, plus ancien (Gn 2 : 4 à 3 : 24), continue d'appeler Dieu Yahvé. Les exégètes appellent donc sa source « yahviste ». Son origine serait à chercher dans des traditions remontant avant l'Exil.

Le premier récit est la description d'une création réussie du Cosmos et du plan que Dieu avait conçu pour l'humanité.

En premier³⁹
Dieu créé ciel et terre
Et la terre était tohu wa-bohu
Noir au-dessus des fonds
Souffle de dieu
Mouvements au-dessus des eaux
Dieu dit Lumière
Et lumière il y a
Dieu voit la lumière
Comme c'est bon
Dieu sépare la lumière et le noir
Dieu appelle la lumière jour et nuit le noir
Soir et matin
Un jour. (Gn 1 : 1-5)

³⁷ 587 : début de l'exil à Babylone et début de la recherche de documents pour rédiger la Torah. 398 : proclamation de la Torah par Esdras. La Torah comprend les cinq premiers livres de la Bible : *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome*.

³⁸ Pour ce chapitre nous avons pris pour guide principal Raphaël Draï, un des meilleurs hébraïsants actuels.

³⁹ De même pour ce chapitre, nous citons les passages de la Bible d'après la magnifique traduction établie par *La Bible Nouvelle traduction*, Paris, Éd. Bayard, 2005.

Dieu est présenté comme préexistant à sa Création. Il n'en fait pas partie. Il ne naît pas en même temps que lui. Il ne sort pas du magma originel par ses seules et propres forces, comme Rê, le dieu Créateur égyptien ou comme Gaia chez le Grec Hésiode.

Une Création en six jours

Pour raconter la Création, les auteurs de ce premier récit la fait se dérouler dans le cadre d'une semaine. Dans quel but ?

C'est aux Babyloniens que l'on doit l'invention de la semaine de sept jours qui correspond grosso modo à un « quartier » de lune. Cinquante-deux semaines lunaires plus un jour constituaient une année solaire. Considérant le chiffre 7 comme un chiffre néfaste, ils évitaient tout travail ou toute démarche importante le 7^e jour de chaque semaine de peur que leur entreprise ne tournât mal.

Les Israélites adoptèrent, on ne sait quand, le calendrier de leur conquérant. Mais ils firent du chiffre 7 non pas un chiffre néfaste, mais un chiffre sacré, symbole de la force divine qui gouverne le monde⁴⁰. Ils firent donc de ce septième jour un jour consacré à Yahvé et qu'ils appelèrent sabbat (repos). Comme les Babyloniens, ils s'abstinrent de travailler et offrirent à leur Dieu la perte de gain que cet arrêt de travail leur causait espérant en retour un plus grand bienfait.

Lorsque la première mouture du *Deutéronome*⁴¹ fut proclamée sous le règne du roi de Juda Josias (639 - 609), l'interdiction de travailler le jour du sabbat avait reçu la justification suivante : ce jour de repos permettait au peuple israélite de remercier Yahvé d'avoir délivré ses ancêtres de l'esclavage, au temps où il avait vécu en Égypte. Or, lorsque vers 445, Néhémie, un juif, haut fonctionnaire à la cour impériale perse, vint à Jérusalem relever ses murailles, il constata avec effroi que non seulement les juifs ne respectaient plus le sabbat individuellement, mais qu'ils ne le respectaient pas non plus collectivement en faisant de ce jour-là un jour de marché (Ne 13 : 15-18). Cette justification n'avait donc pas été suffisamment puissante pour les inciter à respecter le sabbat.

Aussi, quand, quelques années plus tard, en 398, Esdras, autre fonctionnaire juif de la cour impériale, vint proclamer à Jérusalem la Torah, les premiers versets du livre de la *Genèse* donnèrent une nouvelle signification au sabbat et une nouvelle justification à l'interdit de tout travail.

Au septième jour
arrêt de tout son travail qu'il a fait.
Dieu bénit le septième jour
Et le consacre. (Gn 2 : 1-2)

Si Dieu s'était arrêté de travailler le septième jour après s'être, durant six jours, consacré à sa Création, s'il avait lui-même respecté le sabbat, à combien plus forte raison, les juifs devaient le respecter et consacrer ce jour à remercier non plus leur Dieu national *Yahvé*, mais *Elohim*, le seul et unique Dieu de l'Univers, pour sa Création.

⁴⁰ Le chiffre 7 est cité plus de 700 fois dans la Bible.

⁴¹ Cinquième livre de la Torah.

Dieu au travail

Le premier jour, Dieu, tel un maître d'œuvre rassembla son matériel pour sa construction. L'auteur de ce texte l'appelle « tohû wa-bohû », qui a donné l'expression française de tohu-bohu. Ce matériau est semblable à celui qu'avaient imaginé les Égyptiens dans leur mythe de la Création et qu'ils avaient appelé « noun » : une sorte de magma aqueux.

Puis, semblable à Rê qui avait fait « sortir de ses yeux et de sa bouche » tout ce qui existe, ou comme Ahura Mazda qui avait créé l'Univers et tout ce qu'il contient par la puissance de sa seule pensée, Dieu « dit » et la lumière et la nuit surgirent.

Puis le second jour, Dieu dit et apparurent le Ciel et la voûte céleste,
le troisième jour, les mers et la terre et le monde végétal,
le quatrième jour, les luminaires dans le ciel,
le cinquième jour, le monde animal aérien et aquatique,
et le sixième jour, le monde animal qui vit sur terre, et finalement l'humain.

Les auteurs de ce texte ne conçurent pas ces créations successives comme un processus violent tel que l'imaginaient les Mésopotamiens sous la forme du démembrement d'une divinité, Tiamat ou, comme le racontait Hésiode dans sa Théogonie, sous la forme d'une union incestueuse de Gaïa, la Terre, avec son fils Ouranos, le Ciel. Semblablement à Rê, le dieu créateur égyptien, qui avait trouvé que sa Création était bonne et en avait éprouvé un grand plaisir, le dieu des juifs, Elohim, créa dans la paix, la tranquillité, le bonheur.

Dieu voit tout ce qu'il a fait
c'est vraiment bon. (Gn 1 : 31)

Nulle part dans ce récit de la Bible, ses auteurs ne parlent donc de mort et de souffrance. Ils ne parlent que de vie, de fécondité.

La Création de l'humain

Dieu dit
Faisons un adam à notre image
Comme notre ressemblance
Pour commander au poisson de la mer, à l'oiseau du ciel, aux bêtes et à toute la terre, à toutes les petites bêtes ras du sol.
Dieu crée l'adam à son image, le crée à l'image de Dieu, les crée mâle et femelle. Dieu les bénit et leur dit : À vous d'être féconds et multiples. (Gn 1 : 26-27)

Certaines traductions françaises de la bible traduisent généralement le terme hébreu adam par un nom propre Adam. Or dans le texte hébreu, ce terme est accompagné de la lettre hei (haadam). Cette lettre possède plusieurs significations. Accolée à un mot, elle devient un article défini. Accolée au mot adam, elle signifie l'humain en général, l'humanité. Cet article désigne aussi le féminin. Il signifie donc que cette humanité est constituée de masculin et de féminin. « Sans sa dimension féminine, l'humain est carencé, stérile⁴². » Cette lettre désigne enfin la direction à suivre géographiquement, mais aussi mentalement. « Être une personne, c'est voir plus loin⁴³. »

⁴² Draï Raphaël, *La pensée juive et l'interrogation divine. Exégèse et épistémologie*, Paris, PUF, 1996, p. 32.

⁴³ *Ibid.*, p. 32.

Et cet humain masculin-féminin, Dieu le crée à son image.

Les dieux des panthéons proche-orientaux que nous avons rencontrés jusqu'à présent étaient à l'image et à la ressemblance des princes et princesses des cours royales. Ils étaient certes plus puissants que les hommes et immortels, mais terriblement humains, avec les mêmes qualités, mais aussi et surtout avec les mêmes défauts.

Dans ce récit, c'est le contraire. L'humain est « à l'image de Dieu ».

Dans les cosmogonies proches-orientales, les humains ne se distinguent des animaux que par l'étincelle de divin qui vit en eux symbolisée chez les Mésopotamiens par le sang d'un dieu sacrifié par ses collègues et qui a été mélangé à l'argile dont ils sont pétris. Mais cette étincelle de vie ne leur confère pas l'immortalité, elle leur permet simplement de penser, de raisonner. De plus, ces humains sont rabaissés à l'état de serviteurs des dieux chargés de les nourrir par d'abondantes offrandes.

L'expression « à l'image de Dieu » se retrouve dans les inscriptions royales assyriennes pour souligner le statut spécial et élevé du roi. Dans ce récit de la création, il en va de même. Cette expression souligne la dignité royale que confère Dieu à l'humain masculin-féminin. Il fait des hommes et des femmes les rois de la Création. Non pas des « rois fainéants » qui n'ont qu'à tendre la main, comme trop de peintres représentent encore Adam et Ève au paradis pour trouver leur nourriture, mais comme des collaborateurs qui doivent participer activement à son œuvre.

Dieu les bénit et leur dit : À vous d'être féconds et multiples,
de remplir la terre
de conquérir la terre
de commander au poisson de la mer, à l'oiseau du ciel, à toutes les petites bêtes ras du sol. (Gn 1 : 28)

Dieu leur donne donc pour mission de remplir la terre, de la conquérir et de commander aux animaux.

Tout devait donc se dérouler dans le meilleur des mondes.

Le deuxième récit de la Création

Malheureusement, c'est le contraire qui se produit. Aussitôt après leur description de la Création et leur explication du Plan de Dieu, les auteurs de la *Genèse* se mirent à expliquer pourquoi les hommes sont soumis à la maladie, la souffrance, la violence, la mort... Et cette nouvelle explication, ils la donnent en racontant leur histoire, génération après génération. Si les épisodes sont nombreux, l'explication est toujours la même : les hommes et eux seuls sont responsables de leurs malheurs.

Cette histoire débute avec la création du premier couple humain.

Yahvé Dieu fabrique un adam poussière qui vient du sol (**âphar**)
souffle de vie dans ses narines
l'adam se met à vivre.
(...)
Yahvé Dieu dit : l'adam tout seul, ce n'est pas bon.
Je vais lui faire une aide comme quelqu'un devant lui.
(...)
Yahvé Dieu endort l'adam et l'adam s'endort.
Il prend une des côtes de l'adam et referme les chairs.
Avec la côte prélevée sur l'adam,
Yahvé Dieu bâtit une femme et la pousse vers l'adam. (Gn 2 : 7, 18 et 21-22)

Nos traductions françaises parlent de poussière pour désigner le matériau premier avec lequel *Yahvé* fabriqua l'humain ou l'humanité. Or le texte hébreu « âphar » signifie exactement humus, qui est de la matière vivante⁴⁴. Le dieu juif créa donc de l'humain à partir de cette matière vivante qui comporte autant de germes de vie que de toxines. Toute la tragédie humaine trouve sa source dans ce mot. Dieu ne voulait pas d'un serviteur. Il voulait un collaborateur qui, **librement**, acceptait de collaborer. C'est la raison pour laquelle il le créa sous la forme d'un concentré de germes de vie et de toxines. Le choix lui était donné de collaborer en développant en lui les germes de vie ou de refuser en laissant les toxines le polluer.

Avant d'aller plus avant, trois précisions sont encore nécessaires :

- Le souffle de vie que Dieu insuffle dans les narines ne signifie pas que Dieu le dota d'une âme immortelle, notion inconnue des juifs de cette époque, mais tout simplement qu'il en fait un vivant.

- À l'encontre de la réalité biologique qui démontre à l'évidence que tous les êtres humains sont tirés du corps de la femme, les auteurs de ce récit enseignèrent que la première femme fut créée à partir de la chair du premier homme. Dans une société dominée par les mâles, *Yahvé*, un dieu mâle, ne pouvait effectivement que créer d'abord un humain mâle. En tirant la femme de son corps, ces auteurs attestaient cette fois-ci d'une réalité sociale, à savoir que la femme était inférieure à l'homme et qu'elle était sa servante.

- Enfin, l'adam, dans ce second récit, est personnalisé. Il forme avec Ève le premier couple humain.

Le plan initial de Dieu dans ce second récit

Yahvé Dieu plante un jardin (**gan**) vers l'orient en Eden, y place l'adam qu'il a fabriqué. Yahvé Dieu fait sortir du sol tous les arbres (**col-êts**), vision appétissante, nourriture délicieuse

(...)

Yahvé Dieu prend l'adam pour l'installer dans le jardin d'Eden qu'il travaille (**laâvod**) et qu'il veille dessus (**chomer**).

(Gn 2 : 8-9 et 15)

La particularité de ce jardin est qu'il est rempli de « col-êts ». Ce terme hébreu ne signifie pas seulement *tous les arbres* au sens botanique, il signifie encore une arborescence de tout le créé qui se rapporte aussi aux domaines de la pensée, du psychisme et de la vie spirituelle de l'Humain⁴⁵.

Le terme « laâvod » (travailler) ne s'applique pas seulement au travail manuel, mais encore au travail intellectuel et à la vie spirituelle.

Autrement dit, la mission de l'Humain n'est pas seulement de s'adonner à un travail de mise en valeur de la Terre, mais encore d'accomplir en lui et sur lui tout un travail intellectuel et spirituel en développant tous les germes de vie qui sont en lui et en éliminant les toxines qui pourraient lui causer du tort.

Quant au terme « chomer » (garder), il signifie une garde responsable. La domination de la terre que Dieu confie à l'Humain ne signifie donc pas une oppression, un asservissement, un pillage... L'homme, tout roi de la Création qu'il est, n'en est que le gérant, semblable en cela aux rois qui ne sont que les gérants de leur royaume.

⁴⁴ Draï Raphael, *Abraham ou la recréation du monde*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 2007, p. 45.

⁴⁵ Cf. *Ibid.*, p. 48.

L'Humain soumis à la Loi⁴⁶

Cette mission est assortie d'une Loi qui consiste en une permission générale et en un interdit spécifique, ainsi que d'une sanction en cas de transgression de cette loi.

Yahvé Dieu ordonne à l'adam :

« Mange librement de tous les arbres du jardin.

Ne mange (**okhla**) pas de l'arbre de l'expérience du bon et du mauvais (**tôb wara'**)

Le jour où tu en mangeras tu te condamneras à mort (**mavet**) ». (Gn 2 : 15-17)

Ce qui signifie une fois de plus que l'Humain a été créé libre et responsable. S'il abuse de sa liberté en transgressant l'interdit, il devra assumer les conséquences de son acte. Il se condamnera lui-même à la mort.

Doté d'une intelligence, il est capable de savoir par lui-même ce qui est bon et ce qui est mauvais. Aussi l'interdiction ne porte pas tellement sur le fait de connaître ce qui est bon et ce qui est mauvais, mais de s'arroger la compétence et le pouvoir de **décider souverainement** ce qui est bon et ce qui est mauvais aussi bien au niveau des perceptions sensorielles (bon et mauvais) qu'à celui des valeurs éthiques (bien et mal) et à celui du bonheur existentiel (bonheur et malheur) comme les termes hébreux « tôb wara' » le signifient.

De plus, le verbe hébreu « okhla » qui est traduit généralement par manger désigne plus précisément une manducation gloutonne, vorace, sensuelle.

Dieu met en garde l'Humain. S'il décide que ce qui est bon pour lui se situe au niveau inférieur du ventre, des sens, de la sensualité, les toxines qui le constituent prendront le dessus sur les germes de vie. La convoitise, l'avidité, le vol, le viol, le meurtre... deviendront alors la règle générale qui le conduira inéluctablement à la mort (mavet), ce terme hébreu signifiant cadavérisation, minéralisation, immobilisation, retour au tohu-bohu...

Dans notre langage moderne, nous dirions que Dieu avertit l'Humain que s'il ne fait appel qu'à ses sens, qu'à sa sensualité pour décider ce qui est bien et ce qui est mal, s'il se met à construire une civilisation uniquement matérialiste, une civilisation oublieuse de Dieu et des choses de l'esprit, une civilisation de l'Avoir, de la Possession au détriment d'une civilisation de l'Être, il court à la catastrophe.

Cela étant posé, l'histoire humaine va se dérouler, de génération en génération, chaque fois, selon le même schéma :

- L'homme oublie l'avertissement de Dieu.
- Il transgresse la loi.
- Le malheur et la mort s'abattent sur lui.
- Dieu intervient alors. Parce que la justice doit être rendue, les coupables sont punis.
- Mais Dieu sauve ce qui peut être sauvé et suscite des prophètes qui, en son Nom, indiquent le chemin à suivre.

⁴⁶ Cf. Draï Raphaël, *La pensée juive et l'interrogation divine*, pp. 27-55.

La première transgression

Le serpent, plus fin que tous les animaux sauvages que Yahvé Dieu a faits, dit à la femme : « Dieu vous a dit : Ne mangez pas de tous les arbres du jardin ». (Gn 3 : 1)

En hébreu, serpent se dit « nah'ach ». Mais il a encore une autre signification, celle d'un être pour lequel la sensualité est une finalité. La suite du récit nous le montre. Ève, la Femme, cède, la première, suivie d'Adam, l'Homme.

L'arbre est appétissant,
un régal pour les yeux
qu'on désire l'arbre pour devenir connaisseur.
Elle prend un fruit et le mange.
Elle en donne aussi à son homme avec elle.
Il mange. (Gn 3 : 6-7)

L'intervention de Dieu

Ils entendent le bruit de Yahvé Dieu
marchant dans le jardin
avec le vent du jour.
L'adam et sa femme se cachent au milieu des arbres du jardin pour éviter Yahvé Dieu. (Gn 3 : 8)

Yahvé intervient alors, non pas avec colère. Les termes hébreux de ces versets indiquent une arrivée tranquille, non traumatique. Mais le couple humain prend peur, il préfère se dissimuler devant le Juge qui arrive.

Yahvé Dieu appelle l'adam : « Où en es-tu ? ». (Gn 3 : 9)

Les différentes bibles traduisent ce verset par « Où es-tu ? ». Dieu qui est omniscient n'a pas besoin de poser une telle question. Mais en demandant à l'Humain : « Où en es-tu (dans ta réflexion) ? », comme l'indique le texte hébreu, il l'invite à se justifier, à se défendre. Il est libre, responsable. Il doit donc rendre compte de ses actes.

Mais Adam fuit sa responsabilité personnelle en accusant sa femme de l'avoir poussé à manger du fruit défendu. Celle-ci, à son tour, se décharge de sa responsabilité en accusant le serpent de l'avoir trompée.

Les sanctions⁴⁷

Les sanctions sont alors prononcées.
Deux lectures sont possibles.

- L'une doloriste qui a amené la théologie chrétienne à voir dans cette transgression un péché sanctionné par la mort pour le couple humain et pour tous ses descendants mais que Jésus-Christ a aboli en offrant en sacrifice sa vie pour l'humanité entière. Cette sanction fut aggravée pour la femme qui désormais allait connaître les douleurs et les souffrances de la grossesse et de l'enfantement et passer sa vie dans la soumission à son mari.... Quant à ce dernier, la terre qu'il allait devoir travailler produirait davantage de ronces et d'épines que de bonne nourriture. Aussi, sa vie durant, il allait devoir gagner son pain à la sueur de son front.

⁴⁷ Cf. *ibid.* pp. 55-66.

- Une autre lecture est possible et qui fait appel aux significations les plus profondes des termes hébreux mis dans la bouche du juge.

Le verset Gn 3 : 16 concernant la sanction infligée à la femme pourrait être ainsi traduite :

Je multiplierai tes occasions de prises de conscience (de tes responsabilités) et tu concevras tes enfants en connaissance de cause⁴⁸.

Dieu « condamne » la Femme à ne plus fuir ses responsabilités, mais à opérer une prise de conscience approfondie de son statut de mère qui doit élever ses enfants en développant en eux tous les germes de vie et en leur apprenant à éliminer en eux les toxines de mort. Quant à sa relation avec son mari, les termes employés signifient moins un rapport d'assujettissement que de consentement mutuel. Autrement dit, Dieu invite la femme à ne plus se laisser guider par ses sens, sa sensualité, mais par sa faculté de penser et de collaborer avec son mari afin de réaliser le plan initial de Dieu.

Quant à l'homme, Dieu l'avertit que s'il persiste dans son refus de Sa Loi et dans sa soumission à ses seuls sens, la terre se vengera.

À l'adam Yahvé Dieu dit :
« Parce que tu as écouté la voix de ta femme
Et que tu as mangé de l'arbre
Dont je t'ai donné l'ordre de ne pas manger
À cause de toi
La terre malédiction.
Tu en mangeras en t'échinant
Chaque jour de ta vie.
Elle te donnera épines et chardons
Tu mangeras les herbes sauvages
À la sueur de ton visage
Tu mangeras du pain
Jusqu'à ce que tu retournes à la terre
D'où tu viens... » (Gn 3 : 17-19)

Dans la version doloriste de ce drame, ces sanctions (mort, accouchement difficile, travail pénible...) qui frappent le couple ne suffisent pas. Yahvé l'expulse (vaychaleh'ehou) du jardin. La théologie chrétienne a vu dans cette expulsion la perte de l'amitié de Dieu.

Une fois encore, une autre lecture est possible.

En effet le premier sens du terme hébreu « vaychaleh'ehou » ne veut pas dire renvoyer, expulser, mais envoyer en mission. Yahvé convie l'Adam à se mettre en route, c'est-à-dire à accomplir un travail de prise de conscience de ce qu'il est : un composé de germes de vie qu'il doit développer et de toxines qu'il doit éliminer⁴⁹.

Si la mort fut le lot d'Adam et d'Ève, elle ne fut pas immédiate. Selon la Bible, Adam vécut 930 ans. Dieu lui laissa le temps non seulement d'accomplir sur lui ce travail d'anamnèse, mais encore d'enseigner à ses enfants quelle loi ils devaient suivre. Mais la leçon ne fut pas retenue.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 59.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 72-73.

Le premier meurtre (Gn 4 : 1-17)

En effet, dès la première génération, les choses tournèrent au vinaigre. Au lieu de développer les germes de vie qui le constituaient, Caïn, le fils d'Adam, laissa développer en lui les toxines. Il se laissa emporter par la jalousie, tua son frère Abel et inventa la Ville, forme de civilisation qui exclut, par son bruit, son vacarme, toute perception de la présence divine.

Caïn part loin du visage de Yahvé. Il séjourne au pays de Nod, à l'est d'Eden.
Caïn prend sa femme. Elle conçoit et accouche d'Hénok.
Caïn construit une ville et lui donne le nom de son fils Hénok. (Gn 4 : 16-17)

Adam et Ève conçurent alors Chet dont le nom signifie « réflexion, prise de conscience ». Ce nouveau venu attesta ainsi que l'humanité était encore capable de maîtriser ses instincts et de ne pas passer à l'acte.

Le Déluge (Gn 5 : 28 – 9 : 29)

Mais les générations suivantes suivirent le même chemin que Caïn, à un point tel que Dieu se repentit d'avoir créé l'humanité.

Yahvé voit sur la terre
le mal immense de l'adam
et au quotidien
tous ses mauvais projets.
Yahvé regrette d'avoir fait l'adam sur la terre
Et ça lui a fait très mal. (Gn 6 : 5-6)

Les hommes subirent donc le juste châtement de leurs crimes. Aux yeux des auteurs de la Torah, toute faute doit être expiée, toute souillure lavée. Yahvé déclencha le déluge. Cette catastrophe naturelle des temps premiers⁵⁰ était restée vive dans la mémoire de très nombreux peuples. Les juifs du V^e siècle ne réagirent pas autrement que tous les peuples de l'Antiquité qui voyaient dans les catastrophes naturelles la punition de leurs crimes. Autrement dit, la cause première des catastrophes naturelles est à mettre au compte des hommes qui, par leur comportement agressif et suicidaire, vont jusqu'à déréguler la création. Le déluge ne fut donc pas seulement une catastrophe météorologique, il fut encore une catastrophe écologique. Voilà un sérieux avertissement pour notre civilisation qui, sur plus d'un point, ne fait que copier cette humanité qu'emporta le Déluge.

Mais Dieu n'est pas seulement le Juge suprême, il est aussi celui qui ne cesse de donner sa chance à l'humanité. Parce qu'il avait trouvé Noé, le seul homme « *irréprochable et sans tache* » (Gn 6 : 9), Dieu remit l'humanité sur le droit chemin, après l'avoir lavée de ses souillures. Il donna à ce Juste une nouvelle loi que les exégètes juifs détailleront plus tard sous la forme de sept commandements⁵¹ que tout homme est appelé à respecter s'il veut être béni de *Yahvé* :

- reconnaître l'existence du Créateur,
- ne pas se confectionner d'idoles,
- ne pas tuer,
- ne pas voler,
- respecter l'interdit de l'inceste,

⁵⁰ Cf. ch. 1. 2.

⁵¹ La tradition juive les consacra sous le nom de lois noachiques.

- ne pas démembrer un animal vivant,
- ne pas se faire justice soi-même, mais instaurer des tribunaux.

La Tour de Babel (Gn 11 : 1-9)

Pendant un certain temps, l'harmonie sembla régner sur terre. Les fils de Noé donnèrent naissance à tous les peuples de la terre, chacun possédant son territoire et parlant sa langue.

Ce sont elles les familles des fils de Noé
par enfantements et par peuples
à l'origine de la dissémination des peuples sur la terre
après le déluge. (Gn 10 : 32)

Mais cette belle harmonie ne dura point. Au chapitre 11 de la *Genèse* elle a disparu. Tous les peuples de la terre n'en forment plus qu'un et ne parlent plus qu'une seule langue. L'humanité a versé dans un monde totalitaire. De plus, cette humanité avait quitté l'Orient, là où se situait le jardin d'Eden, symbolisant ainsi son nouvel éloignement de la Loi de *Yahvé*. En route, elle trouva une vallée, « bikâ » en hébreu, qui signifie aussi faille, crevasse abyssale. Et sur cette faille, elle décida de se lancer dans une entreprise insensée, la construction d'une tour dont le sommet pénétrerait le Ciel, la demeure de Dieu.

Que s'est-il passé ?

Les rédacteurs de cette séquence se réfèrent à une légende concernant Nemrod, un arrière-petit-fils de Noé, qui revendiqua rien moins que l'empire du monde et qui, de conquête en conquête, finit par l'obtenir. Il se crut alors Dieu. *Yahvé* fut exclu de cet empire universel. Mais cet empire totalitaire était construit sur une crevasse. C'était un colosse aux pieds d'argile qui ne pouvait que s'effondrer. Avant que ne se produise ce cataclysme, Dieu intervint :

Yahvé dit :
« Tous ensemble ils commencent à ne faire plus qu'une seule bouche et qu'une seule communauté
Rien ne leur sera impossible
Ah ! descendons tout brouiller dans leur bouche
Que chacun ne comprenne plus la bouche de l'autre ».
Yahvé les disperse sur toute la terre
Ils arrêtent de construire la ville (Gn 11 : 6-8)

Après les crimes commis par les individus, les rédacteurs de ce passage dénoncent les dérives totalitaires de civilisations qui visent à dominer le monde entier et les prétentions des rois assyriens, babyloniens, égyptiens et perses qui veulent prendre la place de Dieu. Celui-ci les combatta et les anéantira.

Abraham, le modèle du croyant en Yahvé

Après avoir décrit l'histoire des hommes qui ne fut qu'une suite de vilenies, les auteurs de la Torah se mirent à conter une histoire, cette fois-ci, réussie, l'histoire d'un homme qui développa en lui les germes de vie et réalisa le plan de Dieu, donnant ainsi à aux juifs revenus d'exil une sorte de mode d'emploi pour vivre selon la volonté de *Yahvé-Elohim*. C'est l'histoire d'Abraham, le fondateur du peuple hébreu. Nous l'avons relevé au chapitre 5.8, l'archéologie jusqu'à ce jour est muette au sujet de ce patriarche. Aucune source à l'exception de la Torah ne parle de lui. Appartient-il au monde mythologique ? Est-ce que Keret l'Ougarit⁵², le parfait croyant, a servi de modèle aux auteurs bibliques ? Est-il ce personnage historique tel que la

⁵² Cf. ch. 5. 3.

Torah le présente et qui aurait vécu vers 1600 avant notre ère ? Ou alors a-t-il une certaine épaisseur historique qui aurait été magnifiée au cours des siècles pour acquérir dans la Torah le statut de LA vie exemplaire à imiter ? Impossible de trancher.

Sa vie est en effet l'exemple type du parfait croyant dans le sens où à aucun moment de son existence il ne douta de Dieu. Au contraire, il ne cessa de lui obéir à la lettre.

Chef du clan après la mort de son père, il quitta, sur ordre de *Yahvé*, Harân où il nomadisait pour le pays de Canaan. Pour son plus grand bonheur, alors qu'il approchait la centaine d'années et que Sarah son épouse était, elle aussi, âgée et stérile, Dieu lui fit don d'un fils, Isaac. Or quand Dieu le mit à l'épreuve en lui demandant de lui sacrifier ce fils unique, il n'hésita pas une seconde. Dieu l'arrêta au moment où il allait accomplir le geste fatal. Cette foi absolue, totale, sans réserve, lui valut non seulement la bénédiction de Dieu sous la forme de richesses, d'une nouvelle terre, la terre de Canaan, mais encore de devenir le père fondateur charnel du peuple hébreu et le père spirituel de tous les hommes qui le suivraient dans cette démarche de foi.

Puis, après avoir raconté le développement progressif de ce peuple avec la saga des Patriarches, les auteurs de la Torah se mirent à raconter une autre histoire, réussie elle aussi, qui devait conforter ces juifs revenus d'Exil que Dieu était d'une fidélité totale à son peuple.

Poussé par la famine à quitter cette terre de Canaan, ce peuple qui ne cessait de s'agrandir, selon la promesse de Dieu, se réfugia en Égypte où Joseph, un des petits-fils d'Isaac, devenu échanson du pharaon, les accueillit. Les années passant, les Égyptiens réduisirent en esclavage ces étrangers. Alors Dieu intervint. Il suscita Moïse qui sortit le peuple hébreu d'Égypte et le reconduisit aux portes du pays de Canaan.

Ainsi donc pour les auteurs de la Torah, si leurs compatriotes développent en eux les germes de vie, Dieu les bénira comme il a béni leur père Abraham et, s'ils suivent fidèlement la Loi que Dieu a dictée à Moïse, Dieu ne manquera pas de les libérer s'ils venaient à être soumis à un autre peuple. Ce qui était le cas au moment où la Torah fut proclamée.

Livres d'histoire des origines, livres d'enseignement, les livres de la Torah devinrent aussi des livres porteurs d'espérance.

Nos guides

- Draï Raphaël, *Abraham ou la recréation du monde*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 2007.
- Draï Raphaël, *La pensée juive et l'interrogation divine. Exégèse et épistémologie*, Paris, PUF, 1996.
- *Le Péché originel. Heurs et malheurs d'un dogme*, ouv. coll. sous la direction de Christophe Boureux et Christoph Théobald, Paris, Éd. Bayard, 2005.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.

7.1.7

~ Fin du VI^e siècle – III^e siècle

Chine

Quand des sages réfléchissaient sur l'homme, la société, le divin...

Depuis 1600 environ, la Chine était dirigée par des nobles, grands propriétaires terriens et guerriers impétueux⁵³. Ils étaient organisés selon un système féodal, c'est-à-dire un système pyramidal dans lequel des rapports de supériorité, d'égalité et d'infériorité les liaient les uns aux autres. Au sommet de cette pyramide se trouvait un empereur.

De ~771 à 221, le trône impérial fut occupé par une même famille, les Tcheou de l'est. Si elle parvint à régner plus de cinq cents ans, elle ne réussit jamais à rassembler les forces militaires nécessaires pour se faire obéir des quelque cinq cents royaumes, principautés et seigneuries que comptait alors la Chine. Profitant donc de la faiblesse du pouvoir central, ces nobles ne cessèrent de vouloir le limiter, de se faire la guerre et de chercher à agrandir leurs possessions à la mesure de leurs ambitions.

Les trois siècles (~771 - ~453) que l'histoire chinoise appelle l'époque des « Printemps et des Automnes⁵⁴ » ne furent donc que guerres continues, massacres de populations, dévastations, déportations, annexions, oppression, anarchie... De cette confrontation générale il ressortit, vers 453, en tout et pour tout, sept grands royaumes dont celui des Tcheou. Mais ce dernier carré continua à s'affronter. L'histoire chinoise appelle cette nouvelle période troublée la « Période des Royaumes combattants ». Finalement en 221, il n'en demeura plus qu'un seul, celui des Quin. Ceux-ci unifièrent le pays et fondèrent un empire qui subsista jusqu'en 1912. L'histoire de la dynastie des Tchéou n'est donc qu'une longue et sanglante agonie du régime féodal.

L'émergence de la classe des scribes et des lettrés

Au fur et à mesure que les royaumes vainqueurs s'agrandissaient, leurs dirigeants éprouvèrent le besoin impérieux d'avoir à leur disposition un personnel administratif compétent pour gérer leurs terres. Ils ne pouvaient être ni partout ni s'occuper de tout. Aussi vit-on s'interposer entre le peuple et ses seigneurs une nouvelle classe, celle des scribes, première ébauche de la classe des Lettrés qui joua, par la suite, un rôle important dans l'histoire du pays.

C'est de cette classe que sortirent des philosophes tels que Confucius, Mencius, Xunzi, Mozi, Zhuangzi... En plus de la rédaction des papiers officiels et de la correspondance, ils assumèrent encore les charges d'archivistes, de conseillers, d'intendants, d'inspecteurs des domaines, d'informateurs, de notaires, d'astrologues, de devins, de magiciens, de pharmaciens, de tacticiens militaires, de légistes, d'économistes. Ils devinrent aussi des spécialistes de

⁵³ Cf. ch. 4. 7.

⁵⁴ En référence au titre d'une chronique décrivant les événements qui se déroulèrent entre 722 et 481 au pays de Lu (centre de la Chine).

l'Étiquette⁵⁵. Si ces féodaux cherchaient le plus souvent à s'imposer par la force, ils s'affrontaient aussi autour du « tapis vert ». Et sur ce terrain-là, ils savaient que, pour l'emporter, le rituel, le protocole, la manière de se conduire face à son interlocuteur étaient tout aussi importants que les arguments avancés, surtout dans cette Chine où le pire affront que pouvait subir un homme était celui de perdre la face. Détenteurs du Savoir, certains de ces scribes se mirent tout naturellement à réfléchir sur leur époque, sur la façon la meilleure de faire de la politique, de conduire les affaires. Et parce que la religion investissait tous les domaines de l'activité humaine, ils réfléchirent aussi sur les rapports que les hommes entretenaient avec le divin. Et leur réflexion les amena à faire une critique sévère de la religion telle qu'elle était vécue et pratiquée tant par le peuple que par ses maîtres.

Leur critique des cultes paysans et seigneuriaux

Au temps où la Chine était morcelée en une multitude de seigneuries, les grandes distances entre les villages et le chef-lieu où résidait le seigneur empêchaient bien des paysans de s'y rendre lors des fêtes pour participer aux cultes et aux sacrifices officiels. Avec la disparition progressive des seigneuries, ces centres de cultes locaux disparurent eux aussi. Et pour les paysans les distances devinrent encore plus grandes pour rejoindre les nouvelles capitales des nouveaux royaumes dans lesquels leurs seigneuries avaient été englobées. Et même là, dans ces nouvelles capitales, si les cultes rendus par les princes de ces royaumes gagnèrent en faste, en solennité, ils ne furent plus accessibles au commun des mortels. Les paysans furent donc livrés à eux-mêmes sur le plan religieux. Ils continuèrent certes à célébrer leur culte agraire et celui de leurs ancêtres, mais avec d'inévitables dérives. Magiciens et sorciers en devinrent les officiants. Aux yeux de ces scribes ces cultes n'apparurent plus que comme de grossières superstitions qu'il fallait éradiquer.

Ils se mirent aussi à critiquer la religion telle que la pratiquaient leurs maîtres. Ces derniers, en effet, avaient réduit la religion à une espèce de marché avec le monde des esprits. En échange d'animaux gras et purs, offerts en sacrifice, ils espéraient la satisfaction de leurs demandes. Aussi étaient-ils tout désemparés quand celles-ci n'étaient pas exaucées, à l'image de ce prince que fait parler Zuozhuan, un historien du IV^e siècle avant notre ère, dans sa *Chronique de la principauté de Lou*⁵⁶ :

Mes victimes sont parfaites, grasses et d'une seule couleur ; mon millet emplit les coupes, odorant et bien préparé ; en quoi est-ce que je manque de piété⁵⁷ ?

Dans une des odes du *Shijing*⁵⁸, un autre prince se plaint :

Le roi dit : Hélas ! Quel crime
Ont commis les hommes d'aujourd'hui,
Pour que le ciel envoie deuils et troubles,
Disette de grains et légumes !
Il n'y a pas de dieux que je n'aie honorés,
Je n'ai pas lésiné sur les victimes !
Anneaux et tablettes de jade sont épuisés (à force d'offrandes)
Pourquoi ne suis-je pas exaucé ?

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Cette chronique a été traduite par le jésuite Séraphin Couvreur (1835-1919) et publiée aux Éd. Les Belles Lettres, Paris, 1951. 3 t.

⁵⁷ *Ibid.* t. 1, p. 87.

⁵⁸ Le *Shijing* (Livre des Odes) est le plus révérend des Classiques. Il est un recueil de 305 pièces en vers dont le choix reviendrait à Confucius et dont la datation couvre la période du XI^e au VII^e siècle avant notre ère. Il a été traduit par Séraphin Couvreur.

Ces scribes réagirent violemment contre cet abâtardissement de la religion. Le monde des esprits ne s'achetait pas.

Pour certains, la perfection morale des officiants et des participants à une cérémonie était de nature à attirer plus efficacement les faveurs divines que l'observance stricte des rites. D'autres choisirent de ne pas parler des esprits. Leur silence, leur non-intervention devant la décadence générale pouvaient faire douter de leur intérêt pour les hommes. D'autres enfin se mirent même à nier leur existence. Au V^e siècle, le philosophe Mozi⁵⁹ dénonça cet athéisme.

Ceux qui soutiennent qu'il n'y a pas d'esprits disent : « Les esprits ? Bien sûr qu'ils n'existent pas ! » Et, du matin au soir, ils travaillent à en persuader tout le monde et font que les foules du monde doutent de l'existence des esprits⁶⁰.

Finalement deux courants de pensée émergèrent de cette réflexion.

L'un, le **confucianisme**, chercha à réformer la société en faisant appel non pas à la religion, mais au bon sens, à la raison, à l'humanisme des dirigeants politiques. Lorsque l'unification de l'Empire se réalisa, les idées de ce mouvement furent reprises par les Lettrés, successeurs des scribes, pour créer une religion nationale, impériale et administrative. Si les rites demeurèrent ceux de l'antique religion agraire, son culte fut avant tout adressé à l'empereur régnant ou à ses ancêtres et le monde divin devint de plus en plus une abstraction. Cette religion se préoccupa exclusivement de la bonne marche et de la prospérité de l'empire. Elle ignore totalement l'au-delà.

Dans la théorie, sinon toujours en fait, le culte impérial recherche le bonheur de l'Empire. Inversement, les divinités auxquelles il s'adresse gardent un caractère impersonnel et le principe est d'éviter l'idolâtrie⁶¹.

En parallèle à ce mouvement qui se préoccupait avant tout de la société, l'autre mouvement chercha à satisfaire les aspirations religieuses personnelles des Chinois. Il se concrétisa dans l'apparition d'une multitude de sectes. Le **taoïsme** appartient à ce mouvement de pensée. Il n'était à l'origine qu'un mouvement philosophique proposant à l'homme un chemin, une voie (tao) d'accomplissement personnel. Il évolua en un mouvement religieux structuré dès le II^e siècle de notre ère.

I. Le Confucianisme de Confucius

L'homme peut construire la paix sur Terre sans avoir besoin d'un Dieu

Confucius (~551 - ~479)

Une vie qui échappe à l'Histoire

Comme pour d'autres grands sages de l'Antiquité tels Zoroastre, Jésus ou Bouddha, il est pour ainsi dire impossible d'écrire la biographie de Confucius tant ses disciples ont brodé de légendes autour de sa personne. Il n'existe aucun vestige matériel lui appartenant, pas même sa tombe que l'on peut pourtant visiter à Qufu. Le seul document qui nous relie directement à lui est une compilation des *Entretiens* qu'il eut avec ses disciples et que ceux-ci collationnèrent

⁵⁹ Mozi vécut de 479 à 392 AEC.

⁶⁰ Cité par Henri Maspero, « *La religion chinoise dans son développement historique* » in *Le Taoïsme et les religions chinoises*, Paris, NRF, Éd. Gallimard, 1971, p. 23. Éd. numérisée par Pierre Palpant.

⁶¹ Granet Marcel, *La religion des Chinois*, Paris, Éd. Albin Michel, 1998, p. 163.

après sa mort dans une vingtaine de livres. Et encore, seuls les neuf premiers sont considérés comme reflétant le plus fidèlement sa pensée.

Ce que l'on peut affirmer d'à peu près certain, c'est qu'il naquit vers 551, en Chine centrale, dans la région du Shandong et qu'il y mourut vers 479. Appartenant à cette nouvelle classe des scribes, il chercha, sa vie durant, à convaincre les seigneurs de sa région de mettre en pratique son enseignement. Ce fut un échec. Le seul succès qu'il remporta, ce fut auprès de ses disciples qui le suivaient dans ses pérégrinations, et qui, après sa mort, recueillirent et diffusèrent ses pensées.

Ce que Confucius ne fut pas

Il ne fut pas le fondateur d'une religion. Il ne proclama aucun Credo religieux, aucune morale découlant de ce Credo.

Le Maître ne parlait jamais de l'étrange ni des esprits, de la force brute ni des actes contre nature.
(Ent. 7 : 20)

Il ne chercha pas à mettre les hommes en relation avec le divin. Et il abominait toute pratique religieuse qui n'était que ritualiste, dépourvue de sincérité.

Quand on a offensé le Ciel, à quoi bon prier encore ? (Ent. 3 : 13)

Il ne parla ni de la Création, ni de la Fin du monde ni d'une vie future après la mort. Il eut cette réplique cinglante lorsqu'un de ses disciples lui demanda ce qu'il pensait de la mort :

Celui qui ne sait pas ce qu'est la vie, comment saurait-il ce qu'est la mort ? (Ent. 11 : 11⁶²)

Certains de ses commentateurs affirment qu'il reconnaissait le Ciel pour divinité souveraine, d'autres en sont moins sûrs.

Que fut-il donc alors ?

Comme la majorité de ses contemporains, il croyait que les hommes étaient soumis à une loi universelle impersonnelle, celle du Destin que les Chinois appellent « Ciel ». Ce Destin lui avait confié une mission, celle de transmettre l'enseignement des Anciens et qu'il appela le Tao, la Voie.

Je transmets l'enseignement des Anciens, sans rien créer de nouveau, car il me semble digne de foi et d'adhésion. (Ent. 7 : 1)

Mais cette mission ne découle d'aucune révélation ou intervention divine. En étudiant les Anciens, il découvrit que leur enseignement était susceptible de résoudre la grave crise que traversait son pays. Il se donna donc pour mission de le faire connaître.

Je ne prétends pas être né avec le savoir. C'est dans ma passion pour les Anciens que je le puis avec ardeur.
(Ent. 7 : 19)

⁶² Nous suivons la numérotation et la traduction des pensées de Confucius telles qu'on les trouve dans l'ouvrage d'Anne Cheng, *Entretiens de Confucius*, Paris, Éd. du Seuil, 1981.

Quel est donc cet enseignement des Anciens ?

Féodale depuis son entrée dans l'Histoire vers 1600 avant notre ère, la Chine avait élaboré une religion que nous avons appelée « la religion de l'Étiquette⁶³ ». Cette « religion » consistait à observer scrupuleusement une série de règles de vie en société. Elle avait été le moyen le plus adéquat que la Tradition avait peu à peu imaginé pour faire vivre ensemble cette pyramide de turbulents et orgueilleux seigneurs, tous imbus de leur autorité.

Au temps de Confucius, cette Étiquette n'était plus guère respectée. Elle s'était sclérosée. Elle avait perdu sa force de régulation des rapports humains. Elle avait cédé devant la force armée, la violence, le mépris, l'orgueil, l'arrogance...

Jadis, on souffrait communément de trois travers, travers que nous n'avons même plus aujourd'hui : l'impétuosité n'était qu'intolérance de petites contraintes, elle est aujourd'hui licence débridée ; l'orgueil était un peu collet monté, il est maintenant irascible jusqu'à la violence ; la candeur était du moins garantie de droiture, elle n'est de nos jours que le masque de l'imposture. (Ent. 17 : 16)

Il se donna donc pour tâche d'insuffler une nouvelle vie à cette « religion de l'Étiquette », mais sans illusion aucune.

Si la Voie doit régner, c'est que tel est le Décret céleste ; si elle doit échouer, c'est que tel est le Décret céleste. (Ent. 14 : 38)

Cependant, il caressait le secret espoir de réussir. Cet humaniste qui ne cessa d'étudier les hommes, sa vie durant, était convaincu d'une chose : si l'exemple désastreux que donnaient les hommes de pouvoir du haut au bas de l'échelle de la hiérarchie poussait le peuple à avoir le même comportement violent, orgueilleux, méprisant..., le contraire pouvait être aussi vrai. Un souverain vertueux ne pouvait que pousser son peuple à la vertu.

Pourquoi vous appuyez-vous sur la peine de mort pour gouverner ? Si vous étiez bienveillant, votre peuple le serait aussi. La vertu du seigneur est comme le vent, et celle du peuple est comme l'herbe : les herbes se courbent toujours dans le sens où souffle le vent. (Ent. 12 : 19)

Quand le souverain respecte les rites, aucun de ses sujets n'ose les négliger ; quand le souverain respecte la justice, aucun de ses sujets n'ose lui refuser l'obéissance ; quand le souverain pratique la confiance, aucun de ses sujets n'ose agir avec mauvaise foi. (Ent. 13 : 4)

Confucius passa donc sa vie à faire passer ce message aux dirigeants politiques qu'il allait visiter ou qu'il rencontrait et à leur enseigner le Tao, la Voie.

Il la résumait d'un seul mot :

Elis domicile où demeure le *ren* : il y fait bon vivre. (Ent. 4 : 1)

Posséder le « ren », c'est posséder le sens de l'humain. L'ordre, la paix, la prospérité et l'harmonie règnent là où ceux qui détiennent la moindre parcelle d'autorité cultivent le sens de l'humain.

⁶³ Cf. ch. 4. 7.

Le maître exemplaire

Avoir le sens de l'humain pour tout homme, c'est développer neuf qualités :

L'homme de bien a souci de neuf choses : il s'applique à bien voir ce qu'il regarde, à bien entendre ce qu'il écoute. Il a souci de respirer la bienveillance dans son expression, la déférence dans ses manières, l'honnêteté dans ses paroles, le sérieux dans son travail. Dans le doute, il demande conseil ; dans un accès de colère, il pense aux conséquences ; dans la perspective d'un profit, il garde le souci du juste. (Ent. 16 : 10)

Avoir le sens de l'humain pour tout supérieur, c'est développer cinq qualités et éviter quatre défauts.

Zizhang : Qu'appellez-vous les Cinq Qualités ?

Le Maître : L'homme de bien est capable d'être généreux sans gaspillage, de faire travailler le peuple sans susciter rancune, d'avoir des aspirations sans convoitise, d'être grand seigneur sans prendre de grands airs, d'être imposant sans être intimidant.

Zizhang : Comment peut-il être généreux sans gaspillage ?

Le Maître : S'il favorise ce qui profite naturellement au peuple, ne sera-t-il pas généreux sans gaspillage ? S'il ne lui assigne que des tâches dont il est capable, aura-t-il des plaintes ? Si lui-même aspire et parvient au ren, que convoitera-t-il ? L'homme de bien ne se permet aucune négligence, qu'il ait affaire à une foule ou à un petit groupe, à des choses mineures ou importantes : n'est-il pas grand seigneur sans grands airs ? L'homme de bien, par la rigueur de sa coiffe et de ses vêtements, par la dignité de son regard, impressionne ceux qui le voient de loin : n'est-il pas imposant sans être intimidant ?

Zizhang : Qu'entendez-vous par les Quatre Défauts ?

Le Maître : Punir de mort au lieu d'instruire, c'est de la tyrannie ; attendre qu'un travail soit fait sans donner de préavis, c'est de l'oppression ; être lent à émettre des ordres et prompt à exiger leur exécution, c'est de l'arbitraire ; donner à quelqu'un son dû tout en le faisant avec parcimonie, c'est de la mesquinerie de petit employé. (Ent. 20 : 2)

Ce n'est qu'à ces conditions-là qu'un fils consentira à obéir, dans le respect, à son père, qu'un sujet consentira à obéir à son maître, qu'un vassal consentira à obéir à son roi.

Le duc Ai du pays de Lu demanda à Confucius :

- Que dois-je faire pour que le peuple me vénère et m'obéisse du fond du cœur ?

- Placez des hommes de droiture au-dessus des hommes à l'esprit retors, et le peuple vous obéira, répondit Confucius. Si vous agissez inversement, il ne vous obéira plus. (Ent. 2 : 19)

Confucius ne s'adressa pas seulement aux détenteurs de l'autorité, tout un chacun pouvait tirer profit de son enseignement.

Jamais je ne refuse mon enseignement à qui vient à moi de lui-même – dût-il ne m'apporter qu'un peu de viande séchée⁶⁴. (Ent. 7 : 7)

Ses disciples recueillirent toute une série de ses conseils dont certains sont tirés de la sagesse populaire.

Exige beaucoup de toi-même et peu des autres, c'est le moyen d'écartier toute animosité. (Ent. 15 : 14)

L'Homme de bien craint beaucoup plus de manquer de capacités que de les voir ignorées. (Ent. 15 : 19)

Zingong : Y a-t-il un mot qui puisse guider l'action toute une vie durant ?

Le Maître : « Mansuétude », n'est-ce pas le maître mot ? Ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse, ne l'inflige pas aux autres. (Ent. 15 : 23)

Commettre une faute et ne pas s'en corriger, c'est là la vraie faute ! (Ent. 15 : 29)

⁶⁴ Les disciples de Confucius le payaient en nature et selon leur fortune.

Deux seules catégories échappent à tout changement : les très sages et les très bêtes. (Ent. 17 : 3)

Tous ces honnêtes gens de village sont les pires ennemis de la vertu. (Ent. 17 : 13)

À quoi peut être bon un homme qui ne tient pas parole ? Il n'est guère plus viable qu'un char à bœufs sans joug, ou qu'une voiture sans attelage. (Ent. 2 : 22)

Si tu rencontres un homme de valeur, cherche à lui ressembler. Si tu rencontres un homme médiocre, cherche ses défauts en toi-même. (Ent. 4 : 17).

Qui se laisse guider par son seul profit s'attire haine et rancune. (Ent. 4 : 12)

Il y a trois sortes d'amitiés profitables, trois d'amitiés nuisibles. Les amitiés profitables sont celles des hommes droits, sincères et de grand savoir. Les nuisibles sont celles des hommes faux, obséquieux et beaux parleurs. (Ent. 16 : 4)

La force du rite

Dans cette société chinoise en crise où les liens familiaux et de vassalité ne cessaient de se dégrader, où l'ordre hiérarchique ne cessait d'être bouleversé, où l'usurpation du pouvoir était monnaie courante, aux yeux de Confucius, la paix n'était possible que si chacun acceptait la place qui était la sienne et agissait en conséquence. Si un fils agissait en fils respectueux de ses parents, un père en père respectueux de ses enfants, un sujet en sujet respectueux de son maître, un maître en maître respectueux de son sujet, un vassal en vassal respectueux de son roi, un roi en roi respectueux de ses vassaux, le bon ordre ne pouvait manquer de régner. Mais, constatait-il :

De nos jours la piété filiale ne consiste plus qu'à nourrir ses parents. Or, on en fait bien autant pour ses chiens ou ses chevaux. En l'absence de tout sentiment de respect, où est la différence ? (Ent. 2 : 7)

Agir chacun selon son rang signifiait pour Confucius respecter les rites anciens. Chacun devait connaître ce qu'il pouvait dire ou ne pas dire, faire ou ne pas faire en telle ou telle occasion, bref respecter le code établi, la « religion de l'Étiquette ». Quand quelqu'un pense et agit en respectant les rites, l'étiquette, il montre le plus grand respect envers les autres. Il fait montre de la plus grande bienveillance envers eux. Celle-ci constitue l'essence même des relations entre les hommes et les rites en sont l'expression.

Un exemple :

Quand vous êtes en présence d'un supérieur, vous avez trois défauts à éviter.

Si vous lui adressez la parole avant qu'il vous interroge, c'est faire montre de précipitation.

Si, interrogé par lui, vous ne lui répondez pas, c'est faire montre de dissimulation.

Si vous lui parlez avant d'avoir vu, à l'air de son visage, qu'il vous prête une oreille attentive, c'est faire montre d'aveuglement.

Sans le respect des rites, la politesse devient vite fatigante, la prudence fait place à la crainte, le courage à la rébellion, la franchise à l'offense. (Ent. 8 : 2)

Les oubliés dans l'enseignement de Confucius

Si Confucius se préoccupa essentiellement de faire l'éducation des dirigeants de son pays, de leur indiquer la Voie à suivre pour rendre leur peuple heureux et leur royaume prospère, deux acteurs importants de la vie chinoise ne trouvent pas de place dans ses Entretiens : le peuple et les femmes. À ses yeux, le peuple n'a pas droit à la parole. Son sort est d'obéir. Non pas servilement, avec crainte, mais volontairement et avec confiance en réponse à la bienveillance de ceux qui le gouvernent.

On peut demander au peuple d'agir selon l'ordre venu d'en haut, mais on n'a pas à lui expliquer pourquoi il doit agir de la sorte. (Ent. 8 : 9)

Confucius est un homme de son temps, un homme vivant dans une société féodale. La démocratie en était à ses premiers balbutiements en Grèce...

Quant aux femmes, il n'en dit mot. S'est-il exprimé à leur sujet ? Nous l'ignorons. Tout son enseignement ne nous est pas parvenu. Dans ses *Entretiens*, elles n'apparaissent que comme mères qui méritent la vénération de leurs enfants au même titre que leurs pères. S'il n'a pas jugé bon de s'exprimer davantage à leur sujet, son silence est alors éloquent sur le statut qui leur était réservée dans cette société féodale.

Né dans une époque de troubles et de confusion, Confucius a pris comme but de sa vie le redressement de cette situation afin de restaurer l'ordre et la normalité. C'est pourquoi, il a réfléchi aux problèmes les plus urgents et a délaissé les secondaires, surtout ceux qui n'avaient pas de liens avec la réalité. Il n'a pas parlé des revenants ni des dieux ; il a déconseillé à ses disciples de se pencher sur les esprits et les mânes, et sur ce qui se passe au-delà de la mort. En d'autres termes, son attention était centrée sur la réalité et la vie de l'époque. Cet esprit pratique se perpétuera au travers du caractère des Chinois et des caractéristiques de la culture chinoise. Le fait que la grande partie des Chinois ne sont pas croyants, et même étrangers à toute ferveur religieuse, en est une manifestation évidente⁶⁵.

« Un maître pour dix mille générations »

Si nous parlons de Confucius dans cet ouvrage, la raison est à chercher dans l'influence énorme que son enseignement a eu et continue d'avoir en Extrême-Orient et qui a servi et sert encore aujourd'hui de religion à des centaines de millions de personnes. Critiquée et contestée aux V^e et IV^e siècles avant notre ère, reconnue au III^e siècle, puis combattue au temps du Premier Empire (221 - 206)⁶⁶, à nouveau reconnue sous les Han dès 206, et finalement adoptée officiellement par le plus célèbre des empereurs Han, Han Wudi, dès 140 avant notre ère, la pensée de Confucius constitua jusqu'en 1919 de notre ère, c'est-à-dire durant 2000 ans, le principal courant idéologique de la Chine et marqua très profondément la mentalité chinoise. Réprouvée sous la jeune République chinoise et du temps de Mao Zedong, elle est redevenue un guide de conduite pour de très nombreux Chinois, dès les années 1980.

II. Le Taoïsme

Des fondateurs légendaires

Avant d'être une religion, le taoïsme fut d'abord une philosophie, ou mieux encore une mystique élaborée par plusieurs sages. Lesquels ? Difficile de le dire. La légende en mentionne trois :

- Laozi, un archiviste-devin qui aurait travaillé à la cour des Zhou, au VI^e siècle avant notre ère,
- Lie Yukou qui aurait vécu au siècle suivant,
- Zhuangzi qui aurait vécu entre ~365 et ~285 avant notre ère.

Aujourd'hui encore, sur le plan historique, nous ne savons pratiquement rien de ces trois personnages. En revanche nous possédons trois ouvrages qui exposent leur doctrine.

- Le *Dao de Jing* ou « Livre de la Voie et de sa vertu⁶⁷ » qui fut attribué à Laozi. Il s'agit en fait d'une compilation de traditions orales anciennes concernant l'origine du monde, le gouvernement, les bonnes manières à respecter... Il contient encore des critiques à l'égard du

⁶⁵ Ding Wangdao, *Comprendre Confucius*, Pékin, Éd. en Langues étrangères, 2004.

⁶⁶ En 213, l'empereur ordonna un autodafé de tous les livres confucianistes et fit exécuter, en 212, plusieurs centaines de lettrés confucianistes.

⁶⁷ Par « vertu », il faut comprendre « efficacité ».

confucianisme. Selon les historiens, cet ouvrage ne daterait que de la fin du IV^e ou du début du III^e siècle avant notre ère. Le plus ancien exemplaire que nous possédons date d'environ 300 avant notre ère.

- Le *Liezi* attribué à Lie Yukou qui aurait été rédigé entre le II^e siècle avant notre ère et le III^e siècle de notre ère.

- Le *Zhuangzi*, ouvrage attribué à Zhuangzi et qui fut édité au III^e siècle de notre ère.

Des sages mystiques

Ces fondateurs étaient des sages qui passèrent toute leur vie à chercher à la vivre d'aussi près que possible en osmose avec la Nature pour atteindre l'ultime Réalité, le Tao. Ils étaient des chercheurs de l'absolu, des mystiques qui voulaient percer le voile des apparences. Ils appelèrent leur quête « Tao » ou « Dao » qui signifie voie, chemin, mais aussi techniques, recettes, pratiques.

Pour ces sages, la seule réalité qui existait était la Vie, puissance extraordinaire qu'on ne peut appréhender, intarissable, inépuisable, que le *Dao de Jing* compare à un sexe féminin qui ne cesse de créer, de donner naissance aux êtres et aux choses. Ce vivant fonctionne selon le rythme éternel binaire du Yin et du Yang. Les êtres et les choses vont et viennent. Ils apparaissent pour disparaître et réapparaître, éternellement. À chaque printemps, la Nature, prise dans son ensemble, renaît, toujours aussi jeune, toujours aussi forte. Le vieillissement et l'usure ne semblent pas avoir de prise sur elle. À l'automne, elle ressemble aux forêts et aux prairies que les paysans brûlent. Celles-ci ne sont pas réduites à néant. Transformées en brûlis, elles sont un engrais, promesse d'une nouvelle vie. À l'homme de l'imiter en utilisant tous les moyens physiques, psychiques, thérapeutiques... pour allonger autant qu'il lui est possible le « mandat de vie » qu'il a reçu à sa naissance et la « boire jusqu'à la dernière goutte ».

« Laozi » (le fondateur légendaire du taoïsme) est un binôme tout à fait intraduisible, dans la mesure où rien ne permet de choisir entre « honorable maître » et « vieil enfant », deux appellations dont la première est d'une banalité affligeante et la seconde d'une absurdité déconcertante. En revanche, on peut le comprendre comme un programme de « longue vie », un plan de développement individuel : il s'agit d'apprendre à passer de *lao* à *zi*, c'est-à-dire, par des mouvements et des attitudes appropriés, de réussir à faire revenir le printemps, à transformer ce qui était devenu vieux, rigide, hiver, en un mot *lao*, en quelque chose redevenu jeune, souple, printemps, en un mot *zi*⁶⁸.

L'endroit le meilleur pour boire la vie jusqu'à la dernière goutte est celui d'une grotte située en pleine montagne, dans un site grandiose. C'est là que le taoïste peut le mieux capter les flux yin qui jaillissent des profondeurs de la terre et les flux yang qui se déversent du ciel. Ainsi fortifié, il devient aussi indifférent à l'agitation et aux passions du monde que les montagnes qui l'entourent le sont aux nuages qui les écorchent. Il devient « homme-montagne ». Parvenu à ce stade, il est près de découvrir l'ultime Réalité.

Immergés dans la solitude des massifs montagneux, en communion totale avec la beauté majestueuse des lieux, maîtrisant à la perfection les techniques corporelles et mentales, ces fondateurs du taoïsme parvinrent à provoquer des états extatiques au cours desquelles ils découvrirent le Tao, c'est-à-dire une « Réalité » que, faute de mots appropriés, ils qualifiaient d'insaisissable et d'indéfinissable par l'esprit humain, parce que sa nature était radicalement autre que le créé. Ils n'eurent d'autres mots que « Vide », « Non-être » pour la définir. Ce « Non-être » n'est pas un néant, mais un indéterminé, une potentialité, tel un brûlis.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 69.

Le Tao qui peut être exprimé par la parole n'est pas le Tao éternel ; le Tao qui peut être nommé n'est pas le Tao éternel. (Dao de Jing, ch. I)

Pour ces sages

- le Tao est incréé. Il se situe hors du temps et de l'espace.
- Il est le Créateur de tout ce qui est. Mais il n'est pas de même nature que sa création.
- Il se trouve en dehors du monde des êtres créés et des phénomènes.
- Il est éternel.
- Il est immuable, il n'est pas soumis à transformations.
- Il est Un en qui tous les contraires fusionnent.
- Il n'est pas l'âme des choses comme le croient les panthéistes.
- Il ne participe pas à l'évolution des cycles naturels.
- Il agit en n'agissant pas.

La présence seule suffit à mettre en branle tous les rouages du macrocosme comme du microcosme, sans qu'il ait besoin d'intervenir, un peu à l'image de l'empereur dont la présence au sommet de l'Empire suffit au fonctionnement des rouages de l'État, sans qu'il ait besoin d'intervenir personnellement. Mais sans sa présence, l'État verse dans l'anarchie.

- Il est le Tout Autre. Il est transcendant, c'est-à-dire qu'il se situe sur un autre plan que celui des réalités existantes.

Cette découverte transforme complètement la vie de celui qui l'expérimente. Plus rien ne l'atteint, plus rien n'a de prise sur lui, ni les contraintes physiques ou morales, ni la maladie, ni la mort. Aspiré, transformé par cette Réalité, il devient un Homme pleinement accompli, authentique, il devient immortel. À sa mort il ne disparaît pas dans l'indifférencié, il continue à vivre et à guider les adeptes.

Zhuangzi, en parlant de Laozi, raconte comment celui-ci était parvenu à la découverte de cette ultime Réalité.

Au bout de trois jours, il put se détacher du monde extérieur ; au bout de sept jours, il put se détacher des choses proches : au bout de neuf jours, il put se détacher de sa propre existence. Après qu'il se fut détaché de sa propre existence, il obtint la pénétration claire, il vit ce qui est Unique ; après avoir vu ce qui est Unique, il put arriver à l'état où il n'y a ni présent ni passé ; enfin il atteignit l'état où il n'y a ni vie ni mort⁶⁹.

Zhuangzi, selon ses dires, eut besoin de neuf années pour faire la même découverte.

La première année, je fus simple ; la seconde, je fus docile ; la troisième, je compris ; la quatrième, je considérai (mon moi) comme un objet extérieur ; la cinquième, je progressai ; la sixième, un esprit me pénétra (c'est la transe extatique) ; la septième, je fus divinisé ; la huitième, je ne sentis plus si j'étais mort ou vivant ; la neuvième, j'obtins le Grand Mystère (c'est l'Union mystique)⁷⁰.

Pour se fermer à toute influence extérieure, il conseille ceci :

Unifiez votre attention. N'écoutez pas par l'oreille, mais écoutez par le cœur ; n'écoutez pas par le cœur, mais écoutez par le Souffle. L'oreille s'en tient à entendre, le cœur s'en tient à s'appliquer aux choses ; c'est le Souffle qui, lorsqu'il est vide, saisit la réalité. L'Union avec le Tao ne s'obtient que par le Vide ; ce Vide, c'est le Jeûne du Cœur⁷¹.

⁶⁹ Maspero Henri, op. cit., p. 29.

⁷⁰ *Ibid.* p. 30.

⁷¹ *Ibid.* p. 30. Pour les Chinois, le cœur est l'organe de l'intelligence. Il faut le vider de tout ce qui vient de l'extérieur, ne plus rien lui donner sur quoi raisonner. Il faut faire littéralement le vide.

Des sages contestataires

Ayant connu l'illumination, le Tao, il n'est pas étonnant que ces sages en vinrent à considérer que tout le créé était relatif comme l'étaient les conventions sociales prônées par Confucius. À leurs yeux, il n'y avait pas de Bien absolu, ni de Mal absolu. Ce qui était bien pour l'un pouvait être mal pour l'autre. Tout n'était que vanité dans le monde. La gloire, les honneurs, la guerre, les richesses, tout n'était qu'illusion. Le seul chemin qui menait à la découverte du Tao était l'oubli du monde, le détachement, le non-désir, le non-agir... La passivité était aussi puissante, aussi agissante, aussi transformatrice que l'activité.

Marcel Granet, dans son étude sur la Religion des Chinois, a magnifiquement résumé le discours contestataire de ces sages taoïstes.

Les biens de ce monde sont instables : plus la fortune est grande, plus elle est près de l'infortune. Toutes les valeurs sont artificielles, il n'y a ni noble ni vulgaire, ni juste ni injuste, ni grand ni petit, un poil vaut une montagne, un mort-né n'est pas jeune, un centenaire n'est pas vieux, le ciel, la terre et n'importe quel être sont du même âge. Tous les contraires peuvent être ramenés à l'unité.

Les périodes du temps sont immenses, aucune n'a de grandeur véritable dès que l'on pense à une durée plus vaste. Le monde est immense. Après une contrée est une autre contrée et il y a toujours un au-delà. Il ne faut pas tenir à la vie : qu'est-ce que la vie ? Se distingue-t-elle de la mort ou d'un rêve ? J'ai, dans mon sommeil, rêvé que j'étais un papillon ; quand je me suis réveillé, j'étais Tchouang-tseu (Zhuangzi). Qui suis-je ? Tchouang-tseu qui rêve avoir été un papillon ? Un papillon qui s'imagine Tchouang-tseu ? Il ne faut pas tenir à son corps : tel eut les pieds coupés qui fut plus sage qu'un homme intact ; le cul-de-jatte est le plus heureux puisqu'il ne fait ni corvée ni service militaire. Il ne faut pas tenir aux honneurs : une tortue qui traîne sa queue dans la boue des marais, y trouve plus de bonheur qu'à prêter sa carapace à trois mille ans de divination. Il ne faut pas tenir à ses amis, à ses maîtres, à ses proches : ce sont des spécifications du Tout qui apparaissent et disparaissent ; à leur mort, une méditation sur la vanité des choses suffit amplement et, si l'on veut, trois petites lamentations, pour ne point trop choquer le vulgaire. Mieux vaut ne pratiquer aucun rite et s'abstenir de raisonner. La meilleure musique est silencieuse ; le véritable maître est muet. La pratique importe peu ; la sagesse ne s'apprend point. Il n'y a de pratique efficace et de sagesse vraie que celles qui consistent à vider son cœur et son esprit de toute idée et de sentiment particuliers. Il faut tout « oublier dans l'immobilité »⁷².

La religion taoïste

S'il attira un certain nombre d'adeptes, le mysticisme de ces premiers sages taoïstes ne pouvait parler au cœur et à l'intelligence du peuple. Il était trop au-dessus du commun des mortels. Le taoïsme commença d'intéresser les foules lorsque ses adeptes se mirent à expérimenter toute une série de recettes pour vivre le plus longtemps possible, voire atteindre l'immortalité : recettes diététiques, recettes alchimiques, procédés respiratoires, formules magiques, cultes de toutes espèces. Il attira encore le petit peuple lorsqu'il se mit à encadrer la religion populaire qui n'avait pas de clergé et à intégrer dans son propre panthéon un certain nombre de divinités locales.

Mais ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère qu'un certain Zhang Daoling⁷³ fit évoluer le taoïsme en une religion vraiment populaire avec ses dieux, ses temples, ses institutions, ses monastères, ses rites (confession des péchés...), ses cérémonies, son « Credo », sa hiérarchie au sommet de laquelle se sont succédé jusqu'à nos jours soixante-quatre Maîtres célestes.

⁷² Granet Marcel, op. cit., p. 183-184.

⁷³ Mais peut-être son existence est-elle tout aussi légendaire que celle des premiers philosophes taoïstes.

Trois majestueux vieillards règnent sur le panthéon taoïste. Cyrille J.-D. Javary, spécialiste des religions chinoises, les décrit ainsi dans son livre *Les Trois Sagesses chinoises*⁷⁴.

Le premier ciel, appelé « Purification de Jade » abrite le « Vénérable Céleste du Commencement Primordial » ; associé au yang (ciel), il symbolise la faculté créatrice du « dao » ; son attribut est une perle.

Le second ciel, « Purification du Joyau magique » ; associé au yin (terre), il symbolise la faculté efficace du « dao » ; son attribut est le dessin du Tai Ji.



Le troisième ciel, « Purification Suprême », est le domaine du « Vénérable Céleste de la Voie et de la Vertu » ; associé au monde humain, il symbolise les essences séminales masculine et féminine dont Laozi est l'incarnation ; son attribut est un éventail, insigne de rang social élevé à l'époque des Han.

Autre triade très populaire et fort priée aujourd'hui : les dieux de la longévité, de la richesse et de la prospérité.

Dans son ouvrage, C. J.-D. Javary se demande comment une telle religion a pu naître de la philosophie taoïste. À ses yeux, c'est grâce à l'écriture chinoise que ce passage fut rendu possible, car elle permet d'attribuer à un mot des significations très diverses.

À la suite de cette secte, d'autres naquirent, au cours des siècles, avec leurs dieux, leurs temples, leurs clergés, leurs monastères, leurs pratiques gymniques, respiratoires, sexuelles, leur alchimie, leurs arts martiaux...

Toujours vivant, toujours pratiqué, expression d'une culture et d'une religion authentiquement chinoise deux fois millénaires, le taoïsme continue aujourd'hui non seulement d'influencer les arts, la philosophie, la politique, la médecine, la vie en société..., il aide encore tous ceux qui fréquentent ses temples à espérer une vie meilleure sur Terre et l'immortalité dans l'Autre Monde.

Nos guides

- Confucius, *Entretiens*, Paris, Éd. du Seuil, 2004.
- Ding Wangdao, *Comprendre Confucius*, Pékin, Éd. en langues étrangères, 2004.
- Elisseeff Danielle, *Confucius. Des mots en action*, Paris, Éd. Gallimard, 2003.
- Granet Marcel, *La Pensée chinoise*, Paris, Éd. Albin Michel, 1999.
- Javary Cyrille J.-D., *Les Trois sagesses chinoises*, Paris, Éd. Albin Michel, 2010.
- Maspero Henri, *Le Taoïsme et les religions chinoises*, Paris, NRF, Éd. Gallimard, 1971.
- *La Chine traditionnelle*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, Coll. La grande histoire des civilisations, 1999.
- Lévi Jean, *Confucius*, Paris, Éd. Pygmalion, 2002.
- *Le Taoïsme* in Religions & Histoire, n° 4 sept.-oct. 2005.

⁷⁴ Javary Cyrille J.-D., *Les Trois sagesses chinoises*, Paris, Éd. Albin Michel, 2010, pp. 77-78.

7.1.8

Dès 522

Perse

Dans l'attente de la fin du monde et d'un Messie, vainqueur du Mal

La religion mazdéenne

S'il est vrai, comme nous l'avons relevé au chapitre 6.3, que Zoroastre ait vécu autour de l'an 1000 avant notre ère, sa religion ne prit cependant son réel essor que sous la dynastie perse des Achéménides, et plus précisément à partir de Darius I^{er} (522 - 486).

Sous les Achéménides (560 – 330 avant notre ère)

L'origine des Perses est encore aujourd'hui fort obscure. Originaires du Zagros septentrional ou du Plateau iranien, ils seraient venus, entre 1000 et 750, s'installer dans le sud actuel de l'Iran où ils auraient fondé un royaume. Son créateur aurait été Achéménès. On ne sait s'il est un personnage historique ou mythologique. D'où le nom d'Achéménides donnés aux rois perses. Vers 660 - 650, ils auraient subi la loi des Mèdes, des cousins, qui, eux aussi, s'étaient taillé un royaume dans le nord de l'Iran. Entre 612 et 610, Mèdes et Perses, alliés aux Babyloniens, détruisirent l'empire assyrien.

Entre 553 et 550, sous le règne de Cyrus II (560 – 529), les Perses parvinrent non seulement à se libérer de la tutelle des Mèdes mais encore à construire, en moins de vingt ans, un véritable empire sur le Plateau iranien et en Asie centrale. Un de ses successeurs, Darius I^{er}, étendit ses limites jusqu'à l'Indus, la vallée du Syr-Darya (Kazakhstan), la mer Egée, le golfe Persique et la première cataracte du Nil. Ce n'est qu'à partir de ces premiers souverains perses que l'historien possède aujourd'hui suffisamment de documents pour écrire l'histoire de l'Iran. Et ce n'est qu'à partir de Darius I^{er} que l'historien des religions voit réapparaître le dieu de Zoroastre, *Ahura Mazda*. Mais le nom même de Zoroastre n'apparaît jamais. Aussi parlerons-nous désormais plutôt de religion mazdéenne que de religion zoroastrienne.

La religion mazdéenne sous les Achéménides

Selon les sources internes et externes à l'empire, *Ahura Mazda* était considéré comme le dieu de la dynastie et le dieu national des Perses comme l'étaient *Assour* pour les Assyriens, *Marduk* pour les Babyloniens, *Yahvé* pour les Israélites... Un culte officiel lui était rendu. Il avait pour prêtres des experts en rites, les mages. À ses côtés régnaient encore d'autres divinités dont les plus importantes étaient le dieu *Mithra* et la déesse *Anâhita*. Mais les Perses ne proclamèrent jamais le mazdéisme religion unique de leur empire. Chacun des peuples qu'ils soumièrent put conserver ses croyances et son culte.

À l'exemple des souverains de cette époque, les Achéménides se considéraient comme les lieutenants d'*Ahura Mazda*, dieu de la Lumière, de la Vérité, du Bien. Ils croyaient qu'ils avaient été investis de la charge de participer à ses côtés à la lutte contre *Ahra Mainyu*, le dieu des Ténèbres, du Mensonge, du Mal, en remplissant trois charges :

combattre à l'extérieur les ennemis du royaume considérés comme les alliés d'*Ahra Mainyu* ;
- combattre à l'intérieur l'injustice. Ces rois se posaient en garants de la paix civile. Ils affirmaient qu'*Ahura Mazda* leur avait donné des capacités de compréhension et de jugement qui leur permettaient de rendre la justice en toute sérénité, car ils savaient maîtriser leurs mouvements de colère.

- travailler au bien-être des habitants du royaume et à sa prospérité.

À tous ceux qui les aidaient dans leur tâche, comme l'enseignait leur religion, une éternité bienheureuse les attendait après leur mort.

Une fin des Temps différée

Zoroastre avait enseigné que le Monde évoluait vers une fin cosmique qui verrait la déroute des forces du Mal et la victoire d'*Ahura Mazda*. Celui-ci opérerait alors une résurrection des morts qui retrouveraient un corps charnel et présiderait un Jugement dernier. Zoroastre avait cru que cette « transfiguration » se réaliserait de son vivant déjà.

Mais les Achéménides espéraient voir leur empire durer. Il était donc hautement souhaitable que cette « transfiguration » se déroulât le plus tard possible. C'est alors que des mages créèrent le mythe de *Zurvân*. Réfléchissant sur la doctrine enseignée par Zoroastre concernant le combat que se livraient *Ahura Mazda* et *Ahra Mainyu*, ces mages se posèrent la question à laquelle il n'avait pas répondu : Qui les avait créés ?

À l'instar des religions du Proche-Orient, ils imaginèrent alors une Divinité originelle, première qu'ils appelèrent *Zurvân*, « le Temps Illimité », semblable à *Rê*, en Égypte, ou à *Enlil* en Mésopotamie, créateur des Dieux, de l'Univers et des hommes.

Puis reprenant le mythe des deux jumeaux⁷⁵, ces théologiens affirmèrent que *Zurvân* avait donné naissance à *Ahriman* (qui remplaça *Ahra Mainyu*) et à *Ormazd* (qui prit la place d'*Ahura Mazda*). *Ahriman*, le dieu du Mal, étant né le premier, son père lui demanda qui il était. Celui-ci répondit qu'il était son fils. Mais *Zurvân* lui répliqua : « Mon fils ne peut être que d'une odeur suave et lumineux. Or toi, tu es puant et ténébreux ». Et il ne le reconnut point.

Puis se présenta *Ormazd* imprégné d'une odeur suave et tout lumineux. *Zurvân* le reconnut alors pour son fils. Mais *Ahriman* étant sorti le premier, la domination du monde lui fut accordée. Pendant combien de temps ? Selon les uns, durant 6000 ans, selon d'autres 9000, voire 12 000 ans. Les Achéménides estimèrent donc qu'ils avaient tout le temps nécessaire devant eux pour asseoir leur domination de la Terre, avec l'aide d'*Ormazd*. Malheureusement pour eux, *Zurvân* ne le leur donna point. Entre 336 et 330, Alexandre le Grand abattait leur empire et bâtissait à son tour le sien, un empire encore plus grand qui s'étendait de la Méditerranée orientale à l'Indus, mais qui se défît aussitôt après sa mort, en 323.

Sous les Séleucides (323 - 171 avant notre ère)

Sous les Séleucides, les successeurs d'Alexandre, la religion mazdéenne dut résister à l'hellénisation de la Perse. Traumatisés par la destruction de leur empire dans lequel ils avaient vu le début de la réalisation de l'empire spirituel promis par Zoroastre, les mazdéens développèrent des prophéties qui apparaissent de façon fragmentaire mais tout de même compréhensibles dans l'*Avesta*, leur Tradition sacrée. Elles annoncent la venue d'un Messie sauveur et libérateur.

⁷⁵ Cf. ch. 6. 3.

L'attente du Messie

Zoroastre allait revenir parachever son œuvre sous les traits de Saoshyant, le futur bienfaiteur⁷⁶ et vaincre Ahriman incarné par Alexandre et les Séleucides.

En ce temps-là (...) tous les hommes deviendront des menteurs, et les grandes alliances seront brisées. L'honneur, l'affection et l'amour de l'âme quitteront le monde (...) Et les hommes naîtront très diminués et auront peu de talent ou d'énergie. Il sera impossible au nuage propice et au juste vent d'apporter la pluie au bon moment. De sombres nuages obscurciront tout le ciel : un vent chaud et un vent froid emporteront le grain et ses bienfaits. La pluie ne tombera pas au bon moment, et il pleuvra des créatures malfaisantes, au lieu de l'eau. Et l'eau des fleuves et des rivières se tarira toujours plus (...) Le chameau, le bœuf et le mouton naîtront petits et malingres. Le bœuf de trait aura peu de force et l'étalon ne galopera plus que brièvement (...) Cet esprit du mal sera très tyrannique, alors le temps sera venu de le détruire⁷⁷.

Sous les Parthes (171 avant notre ère – 224 de notre ère)

Peuple de cavaliers originaire de la région située entre la Caspienne et la mer d'Aral, les Parthes vainquirent les Séleucides et construisirent, à leur tour, un empire sur l'espace iranien. La tolérance qu'ils manifestèrent envers les religions des peuples qu'ils avaient vaincus, permit à la religion mazdéenne de conserver sa prédominance dans le peuple. Ces cavaliers, quant à eux, s'intéressèrent davantage au culte de Mithra qu'ils firent connaître à leurs adversaires, les légions romaines, avec lesquelles ils se confrontèrent durant deux siècles et demi.

Sous les Sassanides (224 – 650)

En 224, Ardashir, prince perse de la région du Fars, défit le roi parthe Artaban V et se fit proclamer roi d'Iran en 226. Il fonda une nouvelle dynastie royale perse qu'il fit remonter à son grand-père, Sassan, descendant autoproclamé de Darius III, le dernier souverain des Achéménides. Ces nouveaux souverains élevèrent la religion mazdéenne au rang de religion d'État. Et sous leur règne, elle connut son plein épanouissement.

Mais elle dut faire face à deux religions qui se voulaient comme elle universelles : le christianisme qui était en train de conquérir l'empire romain et qui tentait de pénétrer en Iran, et le manichéisme qui naquit en Iran même, au III^e siècle, et qui connut un succès foudroyant jusqu'en Chine. Son fondateur, Mani, se proclamait le dernier des prophètes dans la lignée de Zoroastre, Bouddha et Jésus et emprunta à la religion mazdéenne son dualisme entre les forces du Bien et les forces du Mal.

Ces deux religions avaient un avantage sur la religion mazdéenne, elles avaient chacune leurs livres sacrés, alors que l'*Avesta* continuait de se transmettre oralement. Grâce à leurs livres sacrés et à leurs missionnaires, ces deux religions connurent un développement plus rapide. Ce danger poussa les prêtres mazdéens à mettre par écrit l'*Avesta*. Ce qui fut accompli aux V^e et VI^e siècle.

Mais il était trop tard. Une troisième religion, l'islam, vint la stopper net.

De plus, la règle absolue du mariage endogame et celles très nombreuses et très pointilleuses de pureté ne pouvaient favoriser sa diffusion. Et comme bien souvent, la lettre tua l'esprit.

Un exemple :

⁷⁶ Sa mission est décrite dans les *Yasts* 13 et 19. Cf. ch. 6. 3.

⁷⁷ Cité par Cohn Norman, op. cit. p. 145. Cf. Boyce, Mary, *Edited and translated by Textual Sources for the Study of Zoroastrianism*, 1984, ch. II : 7.

Zoroastre affirmait qu'observer une bonne hygiène était aussi une manière de lutter contre le Mal. Or que trouve-t-on dans le *Vendidad*, un des livres de l'*Avesta* ? Des règles dignes de la casuistique la plus étroite. À preuve les précautions à prendre après s'être coupé les ongles :

Il fallait enterrer les rognures en prononçant une formule magique, et par neuf fois tracer un sillon autour de l'emplacement. Ensuite il fallait dédier ces rognures à la chouette, l'oiseau cher au cœur d'asha⁷⁸, afin qu'elles puissent être transformées en flèches et fléchettes et utilisées contre les démons. Faute de quoi elles passeraient aux mains des démons et deviendraient flèches et fléchettes à leur service⁷⁹.

Ces règles impératives eurent pour conséquence de pousser nombre de fidèles à réduire leur religion à une suite de pratiques ritualistes si contraignantes qu'elles les plongèrent dans un isolement social certain.

Dès 650 de notre ère, la Perse passa sous domination musulmane. Le pays se convertit à la religion de Mahomet. Mais le mazdéisme ne mourut point. Une toute petite minorité lui resta fidèle, fidélité qui s'est maintenue jusqu'à ce jour en Iran même et en Inde.

Nos guides

- Briant Pierre, *Histoire de l'empire perse, De Cyrus à Alexandre*, Paris, Librairie Anthème Fayard, 1996.
- Cohn Norman, *Cosmos, chaos et le monde qui vient*, Paris, Club Histoire, 2000.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Ries Julien, *La Religion de Zarathustra et le mazdéisme depuis les origines jusqu'à l'avènement des Achéménides*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1983.
- Ries Julien, *Les Religions de l'Iran sous les Achéménides et sous les Arsacides, Mazdéisme, Mages, Mithriacisme, Zervanisme*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1984.

⁷⁸ Asha est l'équivalent du *ṛta* védique. Il désigne l'Ordre établi.

⁷⁹ *Vendidad* 17. 7-10, résumé par Cohn Norman, op. cit., p. 133.

7.1.9

~500 - ~200

Israël

La réponse du monothéisme juif à la question du Mal qui frappe les justes et les innocents

Il ne faisait guère de doute pour les Anciens que tous les maux dont les hommes souffraient venaient soit de la Fatalité, cette divinité mystérieuse, supérieure à tous les dieux, soit de ceux-ci, dotés comme les hommes de sentiments de malveillance, de haine, de colère, de jalousie, d'envie..., soit des démons, ces esprits inférieurs malfaisants, soit d'eux-mêmes qui, ils en étaient convaincus, étaient les premiers responsables de la plupart de leurs propres maux.

Jusqu'à l'époque de la domination perse (538 - 331), la réponse de la religion juive au problème du Mal était relativement simple. Ne concevant après la mort aucune vie dans l'Autre ni aucun jugement ni aucune rétribution pour le bien ou le mal commis, la Justice divine devait s'exercer durant le très court laps de temps du passage des hommes sur cette Terre. Ainsi la possession de biens matériels et la naissance de nombreux enfants étaient considérées comme les signes le plus probants de la bénédiction de Dieu. En revanche, tout mal qui frappait un individu était considéré comme une punition de Dieu pour un manquement à ses commandements.

Les pécheurs ont la malchance à leurs trousses,
Mais les Justes seront saturés de bonheur. (Pr 13 : 21)

Et comme il était inconcevable qu'un homme n'ait pas commis, durant sa vie, une entorse aux commandements de Dieu, si légère fût-elle, cette réponse pouvait être acceptable. Elle justifiait le fait que la vie de la plupart des hommes était une vie de souffrances et de douleurs.

Au retour de leur exil à Babylone, sous la domination des Perses, lorsque les Israélites, appelés désormais Juifs, évoluèrent vers un monothéisme radical, lorsque *Yahvé*, leur dieu national, s'effaça progressivement devant *Elohim*, le Seul et Unique Dieu de l'Univers, maître et seigneur souverain de tous les peuples de la Terre, le problème du Mal et de la souffrance prit une importance des plus aiguës.

Comment concilier l'existence du Mal avec celle d'un Dieu Unique infiniment bon, infiniment juste, infiniment miséricordieux ? Comment était-il possible que ce Dieu Unique puisse permettre que des innocents souffrent, que des hommes de bien soient affligés de maux sans rapport avec les quelques manquements qu'ils auraient pu commettre ? Comment était-il possible que ce Dieu Unique que l'on disait infiniment juste puisse tolérer que des pécheurs notoires, coupables de tous les méfaits, connaissent une vie agréable, puissent être couverts de gloire et de richesses... leur vie durant ?

Deux juifs tentèrent de répondre à cette question fort embarrassante.

Le premier est l'auteur du *Livre de Job* qu'il rédigea durant la période d'occupation perse ou peut-être au début de la domination des Ptolémées.

Certes tout n'est pas de sa plume. Comme pour beaucoup d'autres livres de la Bible, les exégètes ont relevé des ajouts insérés par d'autres mains. Mais l'essentiel de son œuvre est bien de lui.

Se servant d'un conte populaire, il met en scène un homme appelé Job qui n'est pas Juif mais Édomite, un voisin appartenant à un peuple ennemi. L'auteur a-t-il voulu souligner par ce choix qu'aux yeux de Dieu, l'Unique, n'importe quel homme de n'importe quelle nation pouvait servir d'exemple ?

Ce Job est immensément riche, heureux en famille – il a sept fils et trois filles. Tout lui sourit. Et surtout il est irréprochable aux yeux de Dieu qui est fier de lui. Si Dieu est Unique, il est pourtant entouré de conseillers que l'auteur appelle fils de Dieu. Parmi eux se trouve le Négateur ou Satan. Dans ce récit, il n'est pas encore l'être maléfique, le rebelle qu'il deviendra plus tard, l'auteur lui confie simplement la charge d'apporter la contradiction à Dieu.

Si tu lèves la main sur lui, si tu frappes tout ce qu'il a, nous verrons s'il te bénira en face. (Jb 1 : 11)

Dieu relève le défi. Il permet au Négateur de tourmenter Job, mais lui interdit d'attenter à sa vie. Dieu permet donc que des innocents, des justes puissent souffrir les pires maux. En peu de temps, Job perd tous ses biens, ses enfants. Il tombe malade, son corps n'est plus que plaie puante. Il perd son rang social. Tout le monde se détourne de lui. Mais Job tient bon. Il ne maudit pas Dieu.

Les lèvres de Job sont irréprochables. (Jb 2 : 10)

Trois amis, eux aussi des étrangers, viennent le visiter. Chacun d'eux le chapitre en lui rappelant la théologie qui avait cours à cette époque en Israël. « Ce qui t'arrive est la conséquence de tes péchés. Dieu te punit. Demande-lui pardon. Il t'entendra et te redonnera la santé, des enfants et tous tes biens. » Job s'insurge. Il fait taire ses amis. Il est innocent. Il n'a commis aucune faute. Aussi n'hésite-t-il pas à prendre Dieu à partie, violemment :

Enquête sur mon crime. Instruis mon cas. Tu ne me connais pas de faute. (Jb 10 : 6)

Alors pourquoi me torturer ainsi ? À cette question, l'auteur du livre fait intervenir Dieu qui se lance dans un extraordinaire réquisitoire. Celui-ci ne reproche pas à son serviteur sa révolte. Il le remet simplement à sa place, celle d'un ignorant.

Qui es-tu pour noircir mes desseins de tes mots d'ignorant ?
ceins tes reins comme un homme
je vais t'interroger
instruis-moi :
où étais-tu quand j'ai fondé la terre ?
réponds
toi qui te crois intelligent !
qui a établi ses mesures
toi qui sais tant de choses ?
qui a tracé sa ligne ?
dans quoi sont plantés ses piliers ?
qui a posé sa pierre d'angle
accompagné du chœur des étoiles de l'aube
acclamé par les fils d'Elohim au complet ?
entre deux parois il retint la mer
qui sortait du sein encore bouillonnante
moi je l'ai vêtue d'un drap de nuages
l'ai bordée de nuit
et quand j'ai brisé sur elle ma loi
verrouillé ses portes et dit :
« tu viendras jusqu'ici
tu n'iras pas plus loin »
ses rouleaux rebelles s'arrêtèrent.

As-tu jamais hâté la venue du matin ?
Sais-tu où se cache l'aurore
Pour aller saisir les coins de la terre
(...)
As-tu exploré le chaos ?
La mort t'a-t-elle montré sa porte ?
As-tu vu la porte des tombes d'ombre ?
As-tu embrassé l'étendue du monde ?
Tu sais tout de lui ?
Parle ! (Jb 38 : 1-18)

Et ainsi de suite, pendant des dizaines de versets, Dieu décrit son œuvre créatrice. « Contemple ma création et tu comprendras qui je suis. » L'auteur du *Livre de Job* ne répond donc pas directement à la question du mal qui frappe les innocents. À la manière des Sémites, il répond de manière indirecte poussant son lecteur à la réflexion. Job comprend.

Je place ma main sur ma bouche. (Jb 40 : 4)

En exaltant l'œuvre du Créateur, l'auteur affirme sa transcendance absolue. Le Dieu Unique n'est pas seulement plus grand, plus fort que les hommes, comme pouvaient l'être les dieux grecs. La beauté extraordinaire de sa Création est une affirmation sans contestation possible qu'il est encore le Tout Autre, l'Insaissable, l'Inconnaissable. En conséquence, sa conduite qui paraît parfois, voire souvent, révoltante aux yeux des hommes quand ils voient des innocents souffrir et des criminels jouir de tous les biens, échappe totalement à leur entendement. Leurs questions, si légitimes soient-elles, ne peuvent que rester sans réponses. Aussi sont-ils tentés de se révolter. Ce que fait Job. Dieu ne lui en tient pas rigueur. Il le remet simplement à sa place et selon la conception de la justice distributive qui avait cours à l'époque, il rétablit Job dans ses richesses, lui redonne une famille, la santé et la considération de ses concitoyens.

Autrement dit la souffrance des innocents est un mystère que l'homme ne parvient pas à percer. Il ne peut que se taire et accorder à Dieu une totale confiance en sa justice.

Un autre auteur de la Bible, qui se fait appeler *Qohélet* et qui vécut vers 250, semble-t-il, tenta lui aussi de comprendre pourquoi le Mal existait, pourquoi tout ce qu'il entreprenait en bien et en mal était vain parce que finalement tout finissait par se dissoudre dans la mort.

Lui aussi finit par conclure qu'il était incapable de répondre à cette question.

Tout ce qu'il fait est admirable et opportun.

Mais bien qu'il ait livré à l'esprit humain l'univers tout entier, l'homme n'arrive pas à comprendre l'œuvre que Dieu réalise, d'un bout à l'autre.

(...)

J'en ai conclu à part moi, touchant les hommes : C'est que Dieu veut les tenir loin et montrer qu'au fond, ils ne sont pas plus que des bêtes. (Qohélet 3 : 11 et 18)

Mais à la fin du II^e siècle, la religion juive donnera une nouvelle réponse à cette question : Tout ne se joue pas durant la vie terrestre. Il y a une vie après la mort durant laquelle les justes seront récompensés et les pécheurs punis.

Nos guides

- Bottéro Jean, *Naissance de Dieu*, Paris, Éd. Gallimard, 1986.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll. Paris, Éd. Bayard, 2000, vol. 2.
- Potin Jean, *La Bible rendue à l'histoire*, Paris, Éd. Bayard, 2000.
- Soler Jean, *L'Invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.
- Soler Jean, *La Loi de Moïse*, Paris, Éd. de Fallois, 2003.

7.1.10

De ~500 avant notre ère à ~500 de notre ère

Gaule

Les Celtes croient en l'immortalité de l'âme et en la réincarnation

Une origine incertaine

C'est l'historien grec Hérodote (~484 - ~420) qui, le premier, mentionna l'existence des Celtes dont l'origine fait encore aujourd'hui débat dans le monde des chercheurs celtisants. Pour les uns, ils auraient formé la dernière vague des invasions indo-européennes venues des plaines de l'Ukraine. Ils auraient soumis les populations paysannes locales et imposé leurs langues et leur culture. Pour les autres, les Celtes ne seraient que les descendants des premiers paysans du Néolithique qui quittèrent leur Anatolie natale (Turquie actuelle) et introduisirent l'agriculture en Europe entre 6000 et 3500. Pour les tenants de cette hypothèse, il n'est donc pas nécessaire de les faire sortir des plaines de l'Ukraine. Ils étaient déjà sur place. Au cours des millénaires, la langue de ces premiers paysans anatoliens se serait diversifiée et aurait donné naissance, en Europe, aux dialectes germaniques et celtiques.

Ce qui est certain, c'est que l'archéologie et la linguistique attestent leur présence en Allemagne du Sud, en Bohême, en Autriche, en Suisse, en Belgique, en Gaule, en Italie du Nord, en Espagne, au Portugal, en Grande-Bretagne et en Irlande, à partir du IX^e siècle avant notre ère. On suppose qu'ils étaient regroupés en tribus se réclamant d'un ancêtre commun.

Entre le IX^e et le V^e siècles avant notre ère, période dite de Hallstatt⁸⁰, ils abandonnèrent le bronze pour le fer. La richesse d'un certain nombre de tombes donne à penser que des rois régnaient sur ces tribus qui ne constituèrent jamais un empire politique. Leur société était composée d'une classe de guerriers et de prêtres, d'une classe d'hommes libres s'adonnant à l'artisanat et à l'agriculture et d'un troisième groupe formé par leurs esclaves.

Parmi les Celtes, les Gaulois

Entre le V^e et le II^e siècles avant notre ère, période dite de la Tène⁸¹, les Celtes de la France actuelle, de la Belgique, de l'Allemagne cislethénane, de la Suisse et de l'Italie cisalpine reçurent des Romains le nom générique de Gaulois.

D'après les auteurs grecs et romains, ces tribus gauloises se regroupèrent, à partir du V^e siècle, en une cinquantaine d'États-nations indépendantes. Elles étaient dirigées aussi bien par des rois que par des princes, à la suite du morcellement dynastique. À l'intérieur de chaque tribu, une relation d'un type particulier se développa : le clientélisme qui faisait des nobles et des riches les protecteurs des gens du peuple et des pauvres et de ces derniers leurs éternels débiteurs. Au niveau de la politique extérieure, ces nations pratiquaient entre elles une alliance, elle aussi, particulière : la confédération guerrière.

⁸⁰ Du nom de la grande et riche nécropole découverte en Autriche au-dessus du lac de Hallstatt. Plus de 2000 tombes y furent recensées.

⁸¹ Du nom du site archéologique qui se trouve en Suisse au bord du lac de Neuchâtel.

En temps de paix, ces Gaulois entretenirent des relations commerciales avec les Grecs, les Étrusques, les Romains... qui influencèrent leur art. Ces relations commerciales favorisèrent finalement l'émergence d'une classe de riches marchands et d'entrepreneurs qui ne tardèrent pas à réclamer leur participation aux affaires publiques. Des gouvernements oligarchiques ou des assemblées de magistrats élus remplacèrent donc dans certaines nations la royauté et l'aristocratie.

C'est aussi durant cette période que ces Gaulois, guerriers redoutés et redoutables aux dires des Romains, s'étendirent dans les régions danubiennes, en Bulgarie et en Galatie (Turquie) notamment, et, pour la seconde fois, en Italie du Nord. En 390, ils lancèrent même un raid sur Rome.

Au cours du III^e siècle avant notre ère, certaines des tribus gauloises belges qui occupaient le nord de la France passèrent en Angleterre et contrôlèrent la totalité du bassin de la Tamise et de l'estuaire de la Severn.

À partir du II^e siècle avant notre ère, grâce au développement du commerce, leur territoire se couvrit de centres urbains fortifiés que les Romains appelèrent « oppida ». Leurs habitants étaient avant tout des artisans spécialisés. Ces oppida servirent aussi de centres administratifs qui, plus tard, donnèrent naissance à des villes telles que Paris, Reims, Poitiers, Lyon, Berne, Prague, Bratislava, Budapest, Belgrade, Milan et bien d'autres encore.

La religion celtique

Les Celtes n'ont pas inventé ou utilisé d'écriture pour consigner leurs croyances⁸². Ils se les transmettaient oralement. Cette absence d'écrits religieux explique pourquoi la religion celtique se laisse difficilement appréhender. Les historiens n'ont à leur disposition que les témoignages de voyageurs grecs et romains, les inscriptions funéraires ou votives, les représentations plastiques, ainsi que la tradition orale que les moines irlandais du XII^e siècle de notre ère recueillirent et mirent par écrit.

Époque de Hallstatt (~800 - ~500)

Le matériel archéologique de cette époque suggère que les Celtes adressaient un culte avant tout à une divinité masculine liée au soleil et qu'elle était célébrée, dans la sphère privée, par la famille, et, dans les liturgies officielles, par les rois assistés de prêtres.

Examinés de près, la plupart des objets décorés expriment une vénération profondément enracinée pour tout ce qui touche une conception de l'univers dont l'ordre spatial et temporel est régi par la marche inlassable de l'astre solaire qui rythme le déroulement des saisons et apporte à l'homme le message d'espoir d'un nouveau printemps de lumière dans l'autre monde, après le passage des ténèbres de la mort. C'est l'idée, certainement ancienne mais jamais formalisée auparavant avec une telle évidence, qu'expriment les tombes à char de ceux que leur peuple espère retrouver au festin sans fin du séjour des bienheureux⁸³.

Époque de la Tène (~500 - ~51)

Les druides

Le matériel archéologique et les témoignages fournis par les Grecs et les Romains attestent l'émergence, en Gaule, d'un personnage qui prit une importance centrale dans la civilisation celte : le druide. La première mention historique de son existence date de la fin du III^e siècle avant notre ère et on la doit à Antisthène de Rhodes, dans son traité *De la Magie*.

⁸² Les quelques inscriptions qui nous sont parvenues sont écrites en grec.

⁸³ Kruta Venceslas, *Les Celtes. Histoire et dictionnaire*, Paris, Éd. Robert Laffont, 2000, p. 154.

De l'examen des sources il ressort les constatations suivantes :

- Les druides n'auraient œuvré qu'en Gaule, et plus particulièrement dans le centre et le nord. Ils auraient pu apparaître dans les tribus belges.
- Ils faisaient partie de l'aristocratie et auraient été les personnalités religieuses les plus importantes. Leur influence n'aurait cessé de grandir jusqu'à la fin du II^e siècle, avant de décliner irrémédiablement durant le I^{er} siècle et de disparaître lors de la conquête romaine.
- Ce sont eux qui se firent appeler druides. Ce terme pourrait se traduire par « ceux qui possèdent la connaissance dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus vivant⁸⁴ ». En raison de leur immense savoir, ils formèrent, au sein du clergé, une caste distincte.
- Ils furent aussi les premiers à construire en Gaule de grands sanctuaires desservis par des prêtres.
- À l'exemple des brahmanes védiques de l'Inde, leurs connaissances des rites étaient telles qu'aucune cérémonie religieuse ne pouvait se dérouler sans leur présence. Ils en contrôlaient donc le déroulement, car tout rite n'était efficace que s'il était accompli avec la plus grande exactitude.
- Leurs connaissances en astronomie leur permettaient d'établir les jours fastes et néfastes aux cérémonies, aux sacrifices, aux banquets, aux entreprises guerrières..., de déterminer les emplacements des autels, des sanctuaires les plus aptes pour établir le contact avec les divinités...
- Leurs connaissances scientifiques les poussèrent à trouver des explications autres que mythologiques concernant la création et la marche de l'Univers. C'est la raison qui poussa les Grecs et les Romains à les considérer avant tout comme des philosophes, analogues aux philosophes présocratiques.
- Leurs connaissances en physique, chimie, géologie, botanique, zoologie leur octroyaient une extraordinaire aura auprès du peuple qui pouvait s'adresser à eux en toute confiance en cas de besoin, de maladie notamment.
- Leurs connaissances juridiques leur permirent de jouer un rôle d'arbitres, de médiateurs, lors de conflits internes ou externes.

Ce n'est donc pas sans raison qu'ils se firent les éducateurs de leur peuple, notamment de la jeunesse. Grâce à ces connaissances encyclopédiques ils exercèrent une influence considérable.

Si nous connaissons mal les croyances qu'enseignaient les druides à ces Gaulois au temps de leur indépendance, celles en l'immortalité de l'âme et en la réincarnation sont cependant attestées par les auteurs romains dont presque tous se sont inspirés des écrits aujourd'hui disparus ou connus de façon fragmentaires du philosophe grec stoïcien, mais aussi historien, Poseidonios d'Apamée (~135-~51) qui voyagea en Gaule.

Les druides avant tout veulent convaincre que les âmes ne disparaissent pas mais qu'après la mort elles quittent les corps pour aller dans d'autres corps ; ils pensent que cette croyance stimule au plus haut point le courage, parce qu'elle fait mépriser la mort. (César (101-44 avant notre ère), *Bellum Gallicum*, Livre VI)

La mort est le milieu d'une longue vie. (Lucain (39-65 de notre ère), *Belli civilis libri*, Livre I)

Les druides, supérieurs sur le plan de l'intelligence, et, comme le veut la doctrine de Pythagore, étroitement liés en confréries communautaires, se sont élevés par leurs recherches dans les domaines les plus obscurs et les plus profonds et, dédaignant la réalité humaine, ils proclamèrent que les âmes sont immortelles. (Ammien Marcellin (~330 - ~400 de notre ère), *Rerum Gestarum Libri*, Livre XV, 9,8)

Se basant sur des traditions qui remontent au V^e siècle avant notre ère, les auteurs anciens, tels Ammien Marcellin et Diodore de Sicile, comparent souvent la caste des druides à la secte

⁸⁴ Brunaux Jean-Louis, *Les Druides. Des philosophes chez les barbares*, Paris, Éd. du Seuil, 2006, p. 105.

grecque des pythagoriciens qui, nous l'avons vu, enseignaient, eux aussi, l'immortalité de l'âme et la réincarnation.

Chez eux, en effet, le dogme de Pythagore connaît une vigueur particulière, dogme selon lequel les âmes des humains sont immortelles et qu'après un nombre déterminé d'années, chaque âme revient à la vie, en pénétrant dans un autre corps. (Diodore de Sicile (~90-fin du I^{er} siècle avant notre ère), *Bibliothèque historique*, Livre V)

Selon les chercheurs, les uns et les autres auraient puisé ces croyances aux mêmes sources, du côté de la Thrace où elles étaient vivantes⁸⁵. Le développement du commerce avait mis les Grecs en contact avec les croyances des peuples riverains de la Mer Noire. De même, les tribus belges, avant leur pénétration en Gaule, avaient séjourné en Europe centrale. Elles auraient donc pu avoir des contacts avec la Thrace.

Ces croyances disparurent du paysage religieux de la Gaule, lorsque celle-ci fut conquise par les Romains. Les élites, attirées par les nombreux avantages que leur offraient leurs vainqueurs, se romanisèrent, adoptèrent leurs croyances et revêtirent leurs dieux gaulois de la toge romaine.

Dès lors les druides n'avaient plus leur place dans ce nouveau contexte politique, économique, social et religieux que les historiens appellent gallo-romain, en réalité plus romain que gaulois. Et si des druides subsistèrent malgré tout, les Grandes invasions barbares et la christianisation de leur pays leur donnèrent le coup de grâce définitif.

De même, ils n'eurent plus leur place dans la Bretagne insulaire conquise, elle aussi, par les Romains et disparurent pour les mêmes raisons. Quant aux « druides » irlandais, ils se rapprochent davantage des « enchanteurs » qui appartiennent à l'imaginaire des peuples du Nord que des druides gaulois plus en accord avec le monde méditerranéen.

La religion celte à l'époque de la Tène

Toujours d'après les témoignages de l'archéologie et des auteurs grecs et romains, il semble bien qu'il n'y eut jamais de religion constituée en Gaule, mais une foule de cultes locaux, tribaux et confédéraux adressés à des divinités aniconiques. Les auteurs romains se sont bien essayés à trouver leurs correspondants dans le panthéon romain, mais sans vraiment réussir ce difficile exercice.

La Gaule indépendante, comme la Grèce, n'a pas connu de religion instituée. À aucun moment de son histoire un prophète n'a révélé un dogme qui serait devenu celui de tout un peuple. Aucun réformateur non plus n'a tenté de mettre en ordre des croyances ancestrales et inégalement diffusées sur le territoire. De la même manière, on ne se soucia jamais d'écrire les mythes, ni les règlements culturels, pas même les généalogies divines⁸⁶.

Cependant quelques constatations peuvent tout de même être faites. À l'opposé des mythologies proches-orientales ou méditerranéennes, la mythologie celte ne comporte ni création des dieux ni création de l'Univers. Les dieux sont, l'Univers est.

Les dieux sont. Et ils sont nombreux, plus de deux cents. On y trouve *Lug*, le « dieu-qui-sait-tout-faire » et donc le plus apte à lutter contre les forces chaotiques, *Dagda*, « le dieu-druides-guerrier-pourvoyeur de nourriture », *Nuada*, « le dieu-roi », *Camulos*, « le dieu-guerrier », *Dianceht*, « le dieu-magicien », *Ogmios*, « le dieu de l'éloquence », *Mac oc*, « le dieu de la jeunesse » ... Dans ce panthéon celtique, on ne trouve qu'une divinité féminine, appelée *Bridgit* ou *Macha* en Irlande, *Rhiannon* dans le pays de Galles, *Epona* en Gaule romaine.

⁸⁵ Cf. ch. 6. 9.

⁸⁶ Brunaux Jean-Louis, *Les Religions gauloises*, Paris, Éd. Errance, 2000, p. 6.

Mais leur pluralité traduirait seulement, selon nombre de spécialistes, les multiples aspects d'une seule et unique divinité, innommable, inconnaissable, incompréhensible, infinie, transcendante. Elle serait tous les dieux, comme l'est *Brahma* en Inde. On ignore si cette tendance au monothéisme atteignit les couches populaires qui purent adorer ces divers dieux comme des entités distinctes, personnelles ou si elle se trouvait plus particulièrement développée chez les druides, les prêtres et l'élite cultivée.

Et parce que ces dieux n'étaient pas réductibles à la finitude, les Celtes répugnèrent à les anthropomorphiser. Leurs dieux n'étaient pas à l'image des hommes comme dans les religions proches-orientales. C'est seulement sous l'influence de la romanisation qu'ils revêtirent visages et habits humains.

L'Irlande celtique (~V^e siècle - ~IX^e siècle de notre ère)

S'il nous est très difficile d'entrer dans l'univers religieux des Celtes en nous basant uniquement sur les sources continentales, les sources irlandaises nous ouvrent cependant un certain nombre de portes.

L'île fut occupée par les Gaëls entre le VI^e et le V^e siècles avant notre ère. Elle ne connut aucun Romain ni aucun autre envahisseur avant l'arrivée des Norvégiens à la fin du VIII^e siècle de notre ère. Ses récits mythiques qui s'étaient transmis oralement de génération en génération furent mis par écrit par les moines chrétiens à partir du VII^e siècle. Ils les transformèrent en fictions poétiques pour les rendre sans danger pour la religion chrétienne qu'ils avaient répandue sur toute l'île, à partir du V^e siècle. L'exégèse de ces textes permet cependant de reconstituer leur ancien fonds « païen » et partant, de pénétrer quelque peu dans l'univers religieux des Celtes avant leur christianisation.

Comment les Celtes concevaient-ils cette divinité suprême ?

Pour répondre à cette question, il faut préalablement répondre à la question : comment concevaient-ils l'Univers ? Pour le décrire, ils utilisèrent deux symboles, celui de l'œuf et celui de la spirale.

L'œuf cosmique

Comme d'autres civilisations⁸⁷, ils imaginèrent le début de notre Univers semblable à un œuf qui venait d'être pondu. Mais ce n'était pas n'importe quel œuf. Il s'agissait d'un œuf de serpent. Il est souvent représenté sur des monnaies gauloises. L'œuf est le symbole du commencement d'une vie nouvelle. Le serpent représenté sous la forme d'une spirale est le symbole des énergies vitales. Quand l'œuf éclate, les énergies qui sont concentrées en lui éclatent, se déploient donnant vie à un serpent qui va vivre sa vie avant de mourir, non sans avoir donné naissance à un nouvel œuf.

Il en alla de même pour l'Univers. Au début de son existence, il concentra en lui toutes les énergies. Lorsqu'il éclata et les libéra, il donna vie à la multitude des éléments et des êtres. Et lorsque ses énergies s'épuiseront, l'Univers se rétractera et disparaîtra... avant de renaître. N'ayant ni commencement ni fin, il est éternel.

On ne peut s'empêcher d'établir un parallèle avec la théorie scientifique moderne du « Big Bang » suivi d'un « Big Crunch ».

⁸⁷ L'œuf cosmique est aussi présent dans les mythologies hindoue, iranienne, japonaise, chinoise, grecque, scandinave, africaine, et océanienne.

Spirale, Triskells⁸⁸, Entrelacs, Ourobouros⁸⁹...

Tous ces motifs caractérisent l'art celtique et sont porteurs de multiples significations. Aux yeux des Celtes, tout est en mouvement, tout évolue. Tout est cyclique : cycle de la vie humaine, cycle de la végétation, cycle des saisons, cycles des années, cycles des astres...

Et la divinité suprême par rapport à l'Univers ?

Puisque l'Univers n'a ni commencement ni fin, puisque son histoire n'est qu'une succession d'univers, il n'existe aucun Créateur, démiurge originel distinct de lui comme l'affirmaient les religions proches-orientales : *Rê* chez les Égyptiens, *Yahvé* chez les Israélites... Alors qui est-elle, cette divinité ? Elle est la face cachée, invisible de l'Univers visible. Elle est l'Esprit qui imprègne tout l'Univers matériel. Elle forme avec lui une entité indissolublement unie, comme l'âme humaine constitue avec le corps une entité indissolublement unie : la personne humaine. Ce qui signifie que cet Esprit est lui aussi éternel. Mais cela signifie que lui aussi connaît des cycles, qu'il naît, grandit, se développe, atteint sa plénitude avant de mourir, mais pour renaître. Et ces cycles de vie, de mort et de renaissance, il les vit en totale fusion avec l'Univers qu'il habite.

Ce qui finalement signifie qu'il est responsable du Mal, non pas du Mal provoqué par l'homme, mais du mal infligé aux hommes par les éléments naturels ou les maladies. Les religions proches-orientales croyaient que les forces primordiales du Chaos cherchaient constamment à perturber l'Ordre de l'Univers établi par un démiurge créateur. Elles attribuèrent le Mal et la Souffrance à des démons, aux péchés des hommes, ou alors elles avouèrent que les dieux étaient trop au-dessus de la condition humaine pour comprendre pourquoi ils permettaient le mal, la souffrance.

Chez les Celtes, la croyance est autre. Il n'y a aucun Dieu du Mal, aucun Dieu qui punit, aucun Satan qui pourrit la vie des hommes, aucune divinité maléfique qui cherche à introduire dans l'Univers un chaos généralisé. Simplement, l'Univers « Matière et Esprit » n'est pas parfait dès sa naissance, il ne cesse d'évoluer vers plus de perfection, mais il évolue aussi vers sa mort. Alors, parce que cet Esprit est constamment en devenir, parce qu'il n'est pas Tout-puissant du début à la fin d'un cycle, il ne peut empêcher des ratées, des dérapages, des catastrophes, des maladies de se produire.

Mais si ces catastrophes révèlent à l'homme la face sombre de l'Esprit, les cycles naturels, la beauté du cosmos et de la Nature, et les extraordinaires richesses naturelles qu'ils dispensent à l'homme... révèlent, eux, la face lumineuse de l'Esprit, la grandeur, la sagesse, la bonté, la puissance de ce Dieu, même s'il n'est pas le Tout-Puissant.

La Terre peut trembler, mais elle est aussi la Mère nourricière, la Mère qui recueille le corps du défunt. L'air peut se déchaîner en ouragan, mais il se laisse maîtriser par les druides qui l'utilisent pour le déchaîner contre les ennemis qui ne se reconnaissent plus et s'entretuent. C'est le fameux vent druidique. L'eau peut tout détruire, tout emporter, mais elle est aussi fécondante, guérisseuse, apaise la soif.

Et l'homme dans cet Univers en devenir ?

Les hommes ne sont pas différents de l'Univers. Ils en font partie intégralement. Ils possèdent eux aussi une face visible, matérielle, leur corps, et une face cachée, leur esprit qui est, en réalité, une extension de l'Esprit suprême en eux. À son image, ils ont eux aussi une face sombre et une face lumineuse. Mais éblouis par les réalités visibles, prisonniers de leurs

⁸⁸ Triple spirale.

⁸⁹ Serpent qui se mord la queue.

instincts, les hommes, dans leur grande majorité, ignorent que l'Esprit les habite. En conséquence, ils ne le laissent pas souvent agir en eux. Ceux qui veulent le découvrir n'ont pas d'autres solutions que de se mettre à sa recherche.

La Quête de l'Esprit

Les mythes et légendes celtes la présentent comme une suite ininterrompue de combats que doit engager le héros contre des dragons, des animaux tous plus féroces les uns que les autres, des êtres maléfiques, des guerriers redoutables... Elle est aussi présentée comme une succession d'épreuves à subir : amours contrariées, impossibles, interdites, deuils, maladies, ou tempêtes à affronter, forêts enchantées, châteaux à assiéger, rivières dangereuses, montagnes aux pics élevés à traverser... Ces combats et ces épreuves ne sont que les symboles des mirages, des tentations, des souffrances et des épreuves que tout homme doit affronter durant sa vie.

Pour les surmonter, le héros doit faire preuve non seulement de force physique, mais encore et surtout d'intelligence, de lucidité, de volonté, de courage, de maîtrise de soi, d'humilité pour reconnaître ses erreurs, d'obéissance lorsqu'un sage lui prodigue un conseil, d'endurance pour se dépasser, pour aller au-delà de ses limites. C'est à ce prix qu'il découvrira le Graal, l'Esprit qui vit en lui, Dieu. Il est d'abord là, avant d'être ailleurs.

Sa mission

La découverte de l'Esprit amène le héros à en faire une autre. Il découvre que l'Esprit l'invite à collaborer avec lui, à sa place, à son rang, avec ses capacités, pour rendre le monde toujours plus vivable, et, en premier lieu, au sein du royaume dans lequel il vit. Il est membre d'une communauté, il en est responsable. Se conduire en héros, laisser rayonner sa face lumineuse et maîtriser sa face obscure, telle est la conduite que propose à chaque homme la religion celtique.

Ce n'est qu'en se conduisant ainsi qu'au jour de sa mort, il sera jugé digne d'entrer dans l'Autre-Monde, c'est-à-dire qu'il sera jugé digne, une fois délivré de son enveloppe charnelle, de découvrir toujours plus pleinement la face cachée de l'Univers, le monde de l'Esprit, le monde de Dieu. Chaque chemin personnel mène à l'Autre-Monde. S'il est suivi fidèlement, inmanquablement, il débouche sur l'Autre-Monde.

Être un héros, (...), ce n'est pas subir passivement les décrets d'une divinité immuable et immobile dans l'espace. C'est au contraire, après avoir pénétré les grands secrets, c'est-à-dire les plans supérieurs divins, mettre ces plans en œuvre, les appliquer dans les moindres détails. Pour cela, il faut de la force, voire de la violence, une énergie et une volonté sans bornes, le sentiment qu'on ne peut survivre que par le dépassement total de soi-même et du monde⁹⁰.

Chacun responsable de ses actes

Et si un individu faillit à sa mission ? Dans la religion celte, il n'y a point de Tribunal divin pour séparer ceux qui en sont dignes de ceux qui ne le sont pas. Elle n'a pas développé la notion de péché en tant qu'offense à Dieu. Quand un individu faute, il manque simplement à sa mission. Si sa faute provoque un déséquilibre dans la société, il faut rétablir l'équilibre par une réparation équivalente au mal commis. Le châtement n'est qu'un juste retour à l'équilibre dans la société. Chacun est responsable de ses actes et doit en assumer les conséquences. Si le fautif assume les conséquences de ses actes, s'il retrouve le chemin qu'il doit suivre, il parviendra lui aussi aux rivages de l'Autre-Monde.

⁹⁰ Markale Jean, *Le Druidisme*, Paris, Éd. Payot, 1987, p. 249.

Dans la religion celtique, il n'y a donc pas de Dieu qui accorde sa grâce, son salut, son pardon au pécheur. Lorsque la communauté prie les dieux, leur sacrifie des humains ou des animaux, c'est bien sûr dans l'espoir de recevoir leurs bienfaits en retour. Comme dans les autres religions, les Celtes pratiquent le « *do ut des* » (je donne pour que tu donnes). Mais ils savent qu'ils ne peuvent acheter les dieux. Leur demande ne sera exaucée que si elle est conforme aux plans divins.

La religion celtique est donc une religion qui prône l'action, la responsabilité personnelle, la liberté de choix, le dépassement de soi, lorsqu'un obstacle se présente. Elle est à l'opposé de la religion bouddhique qui se développe au moment où les Celtes parviennent à leur apogée, à la période de la Tène. Le bouddhisme prône le non-désir pour supprimer toute souffrance. La religion celtique au contraire pousse l'homme à désirer se conduire en héros, à prendre à bras le corps toute situation qui provoque une souffrance pour la supprimer, et si ce n'est pas possible, essayer de la transcender. Mais ce héros celtique n'est pas un héros triste. Il est aussi celui qui prend la vie à bras le corps. Il doit être beau, fort, en bonne santé, capable de faire ripaille, de s'enivrer et de mener à bien un « rendez-vous de femme », comme disent les vieux textes.

L'Autre-Monde

Les Celtes imaginèrent l'Autre-Monde comme une île située à l'Ouest, une île merveilleuse où le guerrier trouve un repos bien mérité et jouit de tous les délices : nourritures, boissons en abondance, femmes voluptueuses... Ils l'imaginèrent aussi sous terre sous la forme d'une grande plaine où courent les chevaux, paissent les troupeaux... Ce ne sont que des images pour décrire l'éblouissement de la rencontre avec l'Esprit. Dans cet Autre-Monde il n'y a ni enfer ni purgatoire. Pour ceux qui ne parviennent pas aux rives de l'Autre-Monde parce qu'ils n'ont pas suivi le chemin qu'ils devaient suivre, leur âme doit se réincarner dans un nouveau corps. Ceux qui parviennent à bon port jouissent désormais de l'immortalité.

Cette immortalité n'est pas une béatitude figée. Ébloui, l'homme continue plus que jamais sa quête de l'Esprit, sa quête de Dieu qui lui fait signe, qui l'attire à Lui, qui le subjugué, l'envoûte. Quête éternelle car Dieu ne se laisse pas prendre. Il est l'Infini. Quête jouissive à l'excès, car l'Absolu ne fait qu'attiser le désir de le découvrir.

La doctrine, telle qu'elle apparaît dans tous les récits, à travers les faits et gestes des héros, des dieux et des hommes, peut se résumer à un vouloir-vivre effréné. Dieu est le but, mais Dieu, ce dieu unique innommable, recule sans cesse devant les efforts des humains. Et il reculera éternellement, souriant comme l'Ogmios⁹¹ décrit par Lucien de Samosate, tirant comme lui, avec des chaînes qui lui partent de la langue, le troupeau des humains souriants eux aussi, parce qu'ils savent que leur voyage durera éternellement⁹².

L'effondrement

L'effondrement de la civilisation celtique suivit de peu son apogée (période de la Tène : V^e - II^e siècles avant notre ère). Tant que ces royaumes celtes se battaient entre eux, leur civilisation ne courait pas grand danger. Et les quelques victoires qu'ils remportèrent à l'extérieur de leur aire d'extension, tel le sac de Rome qu'ils commirent en 387 et celui de Delphes en Grèce, en 279 avant notre ère, leur donnèrent l'illusion de leur invincibilité. Mais lorsque Rome se donna comme objectif de se rendre maîtresse de tout le bassin méditerranéen et lorsque César se mit dans l'idée de conquérir la Gaule, ces guerriers, malgré leur courage, leur bravoure, durent passer sous les fourches caudines des légions romaines.

⁹¹ Dieu celtique que les Romains identifièrent à Hercule.

⁹² *Ibid.*, p. 250.

Dans les années 180 avant notre ère, les Celtes perdirent la Gaule cisalpine (Italie du Nord) et les Galates en Asie Mineure furent vaincus. En Espagne, les Celtes alliés aux Ibères tentèrent de résister aux Romains qui, après avoir arraché aux Carthaginois le littoral espagnol, cherchaient à s'emparer de toute la péninsule. Ils furent vaincus à Numance en 133. En 121 avant notre ère, ce fut au tour de la Provence de tomber dans l'orbite romaine. En 117, les Romains l'érigèrent en province Narbonnaise. Entre 113 et 101, ce fut au tour des Cimbres et des Teutons de lancer des raids meurtriers sur la Gaule. Entre 58 et 52, c'est toute la Gaule, puis la Bretagne insulaire que perdirent les Celtes vaincus par les légions de César. Seule l'Irlande échappa au glaive romain.

La romanisation de tous ces territoires suivit immédiatement leur conquête. Le pouvoir temporel représenté par le consul se substitua au pouvoir spirituel représenté par les druides. Ceux-ci furent interdits d'enseignement et de faire des disciples. C'est à l'empereur Claude (41 - 54 de notre ère) que l'on doit le décret abolissant le druidisme. Certains d'entre eux furent même éliminés physiquement, tels les druides de l'île d'Anglesey en 59 de notre ère. Dès lors, n'ayant plus de raison d'être, ils disparurent peu à peu du paysage social.

La Pax romana leur ayant été imposée, la plupart des nobles guerriers n'eurent d'autre solution que de se transformer en nobles propriétaires ou de s'enrôler dans l'armée romaine, de collaborer avec l'occupant, de trafiquer avec lui, d'adopter ses usages, sa religion, ses vêtements... Toute velléité de leur part de recouvrer leur honneur et leur indépendance perdus était immédiatement étouffée. Le latin remplaça le celte dans la politique, l'administration, et le commerce. Les enfants celtes qui fréquentaient l'école apprirent désormais cette langue qui se répandit peu à peu dans le peuple. La religion impériale fut imposée, les dieux celtes romanisés. *Lug* fut assimilé à *Mercure*, *Dagda* à *Jupiter*, *Nuada* et *Ogme* à *Mars*, *Diancecht* et *Mac Oc* à *Apollon*, *Brigitte* à *Minerve*...

Dès la fin du IV^e siècle de notre ère, la diffusion du christianisme dans les pays celtiques et la conversion de l'Irlande vers le milieu du V^e siècle donnèrent le coup de grâce à la longue agonie de cette religion. Le clergé remplaça les druides. On raconte que saint Patrick, l'évangéliste de l'Irlande, débaucha les meilleurs élèves des écoles druidiques pour en faire de futurs évêques. La Bible, Parole écrite, remplaça les mythes transmis oralement. Nombre de lieux de culte furent transformés en églises ou monastères. Les fêtes celtes furent christianisées. La plus importante d'entre elles, la fête de Samain qui se célébrait le 1^{er} novembre, jour où les êtres de l'Autre-Monde avaient provisoirement la permission de revenir sur terre et où les vivants pouvaient entrer en communication avec eux, fut transformée en fête de la Toussaint, le 1^{er} novembre et en fête des Morts, le 2 novembre. Brigitte, l'unique déesse du panthéon celtique fut transformée en une sainte fêtée le 1^{er} février. Le 17 mars, les Irlandais fêtent saint Patrick, leur héros national. Dans l'île de Derg, il existe un gouffre qui permettait d'accéder à l'Autre-Monde. Les moines de l'île prétendirent que saint Patrick l'avait emprunté pour aller christianiser tous les défunts séjournant dans cet Autre-Monde.

Nos guides

- Brunaux Jean-Louis, *Les Druides. Des philosophes chez les barbares*, Paris, Éd. du Seuil, 2006.
- *Croyances et rites des anciens Celtes* in Religions et Histoire, n° 10, sept.-oct. 2006.
- Cunliffe Barry, *Les Celtes*, Paris, Éd. Errance, 2001.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Kruta Venceslas, *Les Celtes. Histoire et dictionnaire*, Paris, Éd. Laffont, 2005.
- *La Grande épopée des Celtes*, in Historia, n° 687, mars 2004.
- Le Roux Françoise, Guyonvarc'h Christian-J., *La Civilisation celtique*, Éd. Ouest-France, 1990.
- Markale Jean, *Le Druidisme*, Paris, Éd. Payot, 1987.
- Renfrew Colin, *L'Énigme indo-européenne*, Paris, Éd. Champs-Flammarion, 1994.
- Schmidt Joël, *Les Gaulois contre les Romains. La guerre de 1000 ans*, Paris, Éd. Perrin, 2004.

7.1.11

Dès 499

Italie

« Pax deorum », la Paix des dieux

Les fouilles archéologiques effectuées durant la seconde moitié du XX^e siècle sur les collines de Rome confirment que des hameaux y furent construits par des bergers dès le X^e siècle avant notre ère. Elles confirment aussi qu'au VIII^e siècle, ses habitants entourèrent la colline du Palatin d'une enceinte. La Tradition regarda cette construction comme l'événement fondateur de Rome et lui donna pour date l'année 753. Vers 600, les Étrusques qui avaient mis la main sur ces villages, les réunirent en une véritable ville à la tête de laquelle ils placèrent un roi. Ils la dotèrent aussi d'une muraille, d'un forum et d'un sanctuaire sur la colline du Capitole. C'est durant ces siècles où Rome entra, peu à peu, dans l'Histoire qu'elle se donna des institutions religieuses et qu'elle fixa les rites à accomplir pour honorer ses divinités ancestrales afin de vivre en paix avec elles et attirer leur bienveillance. « Pax deorum », vivre en paix avec les dieux est assurément une des caractéristiques essentielles de la religion romaine.

Les dieux de Rome

Pour ces premiers Romains le monde divin était composé d'une multitude de puissances mystérieuses qu'ils avaient élevées au rang de divinités. Fort peu anthropomorphisées, mais dotées d'une conscience et d'une volonté, elles veillaient sur eux et leur environnement naturel.

Ainsi *Janus*, l'une des plus anciennes, présidait à tous les commencements : commencements de la vie, du jour, du mois, de l'année, de la guerre, de la paix, d'un travail quelconque. *Vesta* veillait sur Rome, les *Lares* sur le foyer domestique, les carrefours, le territoire de chaque communauté..., les *Pénates* sur le feu domestique et le garde-manger de la maison, les *Mânes*, âmes de leurs défunts, sur leurs familles.

Ils pouvaient aussi recourir aux bons services d'autres divinités spécialisées dans les domaines les plus divers et dont une liste fut dressée par Varron (116-27 avant notre ère) dans un recueil appelé « indigitamenta ».

Citons-en quelques-unes :

Forculus surveillait les portes des habitations, *Cardea* leurs gonds, *Limentinus* leurs seuils...

Fluvionia veillait sur les femmes lors de leurs règles, *Conseivius* au moment où elles tombaient enceintes, *Vitumnus* durant le temps de leurs grossesses, *Lucina* au moment où elles accouchaient. Elles pouvaient compter sur *Farinus* lorsque leurs enfants pleuraient, sur *Rumina* lorsqu'elles les allaitaient et *Statina* lorsqu'ils faisaient leurs premiers pas...

Murcia était invoquée dès lors qu'il s'agissait de secouer un paresseux. *Strenia* était priée pour accorder la bonne santé, *Fessona* pour lutter contre la fatigue, *Numeria* pour apprendre à compter, *Camena* pour apprendre à chanter, *Barbata* pour faire pousser la barbe...

Viduus était invoqué au moment où un mourant rendait le dernier soupir, *Caeculus* lorsqu'on lui fermait les yeux...

Ces anciens Romains divinèrent aussi certaines qualités morales dont l'importance vitale pour leur communauté faisait qu'elles ne pouvaient être gouvernées que par des dieux. C'est ainsi qu'ils divinèrent *Fides*, le respect de la parole donnée, *Virtus*, la vaillance, *Concordia*, la cohésion nationale...

Les Étrusques leur firent adopter certains de leurs dieux : *Tin* ou *Tinia* (*Zeus*), leur dieu suprême, *Uni*, (*Junon*), sa compagne, *Minerva*, (*Minerve*), déesse de la sagesse et des arts, et d'autres encore.

À la différence de leurs dominateurs, les anciens Romains ne fondèrent pas leur religion sur des livres révélés. Et ils ne développèrent pas de mythologie semblable à celle des Grecs.

Tandis que la Grèce et l'Inde développaient en images grandioses ce qu'elles croyaient avoir été la genèse et les temps du monde, les chaos et les créations, l'œuvre et les aventures de dieux organisateurs du « Tout », Rome a prétendu simplement retracer, avec la simplicité des procès-verbaux, ses propres débuts et ses propres périodes, sa fondation et ses progrès, l'œuvre et l'aventure des rois qui, croyait-elle, l'avaient successivement formée. Mais ces récits, datés et situés dans une perspective proche, n'en étaient pas moins en grande partie fictifs⁹³.

Leur religion ne consistait pas non plus à manifester à leurs dieux de la dévotion, mais à les honorer comme il se devait.

Les relations des hommes avec les dieux sont les rapports internationaux de deux races (*gens deorum*, disaient les prêtres romains) qui sont indépendantes, mais inégales, et la piété consiste à reconnaître en actes et paroles la supériorité de la race divine. Ces rapports mutuels sont discontinus et circonstanciels, si ce n'est qu'en vertu de leur supériorité et de leur puissance les dieux attendent des hommes des honneurs (*honores*) qu'il serait imprudent de ne pas leur rendre en permanence, car les dieux châtient tôt ou tard les impies, en se faisant ainsi justice à eux-mêmes. Rome se flatte de les leur rendre scrupuleusement, vit ainsi en état de paix avec les dieux et conserve leur bienveillance⁹⁴.

Ils les honoraient donc en leur offrant des sacrifices constitués principalement des produits de leurs fermes :

Froment, polenta, vin, pain à levain, figue sèche, viande de porc, d'agneau, fromages, viande de mouton, semoule, sésame, huile, poisson à écailles sauf l'ange (poisson de mer)⁹⁵.

Comme la plupart des religions de l'Antiquité, les Romains pratiquaient avec leurs dieux le « do ut des » (Je donne pour que tu donnes). Mais dans des circonstances graves, il leur arrivait de faire le contraire (Tu donnes et je donnerai). Ils cherchaient à leur « forcer la main ». Au moment d'engager une bataille, un général promettait très souvent à une divinité de lui offrir un sacrifice important, de lui construire un temple, par exemple, si elle lui donnait la victoire.

Et pour mettre toutes les chances de leurs côtés d'être entendus et exaucés, ces premiers Romains s'obligeaient à accomplir tout sacrifice avec la plus grande piété. De même qu'ils devaient respecter à la lettre l'Étiquette de la cour, lorsqu'ils s'adressaient à leur roi, de même, ils s'obligeaient à suivre à la lettre l'Étiquette de la cour divine, lorsqu'ils s'adressaient à leurs divinités. Être pieux consistait donc à observer scrupuleusement les rites prévus pour tel sacrifice. Faute de quoi, la divinité invoquée pouvait se sentir offensée et refuserait d'accéder à leur demande.

Pour empêcher qu'aucun des termes ne soit omis ou interverti, quelqu'un lit d'abord la formule d'après le texte écrit, tandis qu'un autre surveillant est requis d'en vérifier l'exactitude, un troisième ayant mission de faire régner le silence ; pendant ce temps un joueur de flûte se fait entendre, pour qu'aucune autre parole ne puisse être perçue⁹⁶.

⁹³ Dumézil Georges, *Horace et les Curiaces*, Paris, Éd. Gallimard, 1942, p. 64.

⁹⁴ Veyne Paul, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 424.

⁹⁵ Cité par Lehmann Yves, « La Religion romaine traditionnelle », in *Religions de l'Antiquité*, ouv. coll., Paris, PUF, 1999, pp. 201-202.

⁹⁶ Pline, *Naturalis Historia*, 38 : 20. Cité par Porte Danielle, op. cit., p. 191.

La religion romaine, en ses débuts, était donc avant tout ritualiste. Pour ses fidèles elle ne constituait pas à croire une série de dogmes, mais à faire ce qu'il fallait faire pour contenter les dieux.

Comme la plupart des religions de l'Antiquité, cette religion pratiquait aussi la divination. Les Romains n'entreprenaient rien sans avoir consulté les dieux. Le Ciel et la Nature étaient deux grands livres ouverts sur lesquels les dieux écrivaient leurs messages ; aux augures de savoir les lire. Lorsque les Romains soumirent les Étrusques, ils s'empressèrent d'engager à leur service leurs haruspices qui jouissaient d'une plus grande renommée que leurs augures.

499 l'accueil des dieux étrangers

En 509, ne supportant plus l'arrogance du roi étrusque Tarquin le Superbe, les Romains se révoltèrent et le chassèrent. Libres désormais et ayant pris en haine le régime absolutiste auquel ils avaient été soumis, ils transformèrent leur royaume en une République reconnaissant à chacun de ses citoyens des droits personnels et politiques. En contrepartie, ceux-ci lui devaient le respect absolu de ses lois.

Le conflit avec les Étrusques ne s'apaisa pas immédiatement. En **499**, les Romains infligèrent une lourde défaite à la ville de Tusculum, gardienne à Aricie (près du lac d'Albano) d'un célèbre sanctuaire consacré à *Diane*, déesse protectrice des femmes en couches et dispensatrice du pouvoir politique⁹⁷. Afin de priver les Étrusques d'une aide aussi précieuse, ils invitèrent cette déesse à venir habiter Rome⁹⁸. Si nous avons choisi cet événement pour présenter les relations particulières qu'entretenaient les anciens Romains avec le monde divin, c'est que cette déesse fut, semble-t-il, la première d'une longue série de divinités étrangères que, de leur propre chef, ils invitèrent à s'installer dans leur ville.

Ces divinités furent d'abord et avant tout des divinités grecques. Les premiers contacts entre Rome et la civilisation grecque remontent aux temps de la royauté déjà, grâce aux relations qu'elle entretenait avec les cités grecques de la Sicile et de l'Italie du sud. Cette fréquentation des Grecs du sud de l'Italie, suivie de leur conquête au III^e siècle et de celle de leur Mère-patrie au siècle suivant, permirent aux Romains de découvrir leur fabuleux panthéon. Aussi leur propre monde divin dut leur paraître bien pauvre à ses côtés. Subjugués, ils n'hésitèrent pas à l'adopter.

C'est ainsi qu'en 495, ils accueillirent *Hermès*, dieu lié au commerce, sous le nom de *Mercure*. En 484, ce fut au tour de *Castor*, patron de la cavalerie militaire de faire son entrée à Rome. Il y conserva son nom. En 433, lors d'une épidémie de peste, les Romains adoptèrent *Apollon*, non pas comme dieu oraculaire, mais comme dieu de la médecine, et en 293, *Asclépios*, autre dieu guérisseur, sous le nom d'*Esculape*, ainsi que sa fille *Hygieia*, sous le nom de *Salus*, en 180. La triade divine de la santé fut ainsi transportée d'Épidaure à Rome. Entre 399 et 326, sous le nom d'*Hercule*, ils accueillirent *Héraclès*, autre dieu lié au commerce, et, sous le nom de *Neptune*, *Poséidon*, non pas comme dieu de la mer, mais comme dieu des eaux douces. En 249, lors de la première Guerre punique, *Hadès* et *Cérès* y furent accueillis le premier sous le nom de *Pluton*, la seconde sous celui de *Proserpine* ; *Aphrodite* les suivit vers 217, sous le nom de *Vénus*.

Peu à peu, c'est pratiquement tout le panthéon grec qui vint habiter Rome.

En 204, ils appelèrent en renfort une autre déesse étrangère, *Cybèle* la Phrygienne, pour les aider à vaincre Hannibal qui dévastait l'Italie.

Puis vinrent encore à Rome les dieux et déesses des peuples qu'elle conquiert.

⁹⁷ Cf. Lehmann Yves, op. cit, pp. 216-217.

⁹⁸ Cette invitation se faisait sous la forme d'un rituel appelé rituel d'évocation.

En 27 avant notre ère, l'année même où l'empereur Auguste inaugurait l'Empire, ils consacrèrent un temple, le Panthéon, à tous les dieux, s'assurant ainsi qu'ils n'en avaient oublié aucun qui aurait pu se mettre à les poursuivre de sa vindicte.

Mais l'accueil de toutes ces divinités étrangères ne poussèrent pas les Romains à renier leurs propres divinités, si mineures fussent-elles. Ils continuèrent à les invoquer toutes et à leur rendre un culte jusqu'au moment où leur religion fut balayée par le christianisme. D'autre part, en même temps qu'ils imposaient la Pax romana, la paix romaine, aux nombreux peuples qu'ils soumettaient et qui très souvent s'entredéchiraient, ils permirent à leurs dieux d'être adorés « urbi et orbi », c'est-à-dire à Rome et dans tout l'empire, par tout un chacun.

Un seul exemple. Durant l'occupation romaine de la Rhénanie conquise par Jules César et Auguste, les chercheurs sont parvenus à dresser une liste de 127 divinités qui y furent, à un moment ou un autre, adorées :

26, 77% des divinités sont proclamées celtiques ;
21,26% sont appelées romaines ou italiennes ;
14,17% « orientales », la plupart égyptiennes ;
14,17% aussi sont dites grecques ;
13,39% sont « indigènes » ou « locales » ;
10,24% sont réputées « germaniques »⁹⁹.

Cette politique religieuse eut deux conséquences :

- En se conciliant les dieux des peuples qu'ils vainquirent, non seulement les Romains cherchèrent à attirer leur bienveillance sur eux, mais encore et surtout à se concilier leurs adorateurs. Les empereurs n'imposèrent à leurs sujets qu'une obligation : attester de leur fidélité à l'Empire en participant au culte impérial.
- L'univers religieux romain ressembla donc de plus en plus à un immense supermarché où les individus, de l'esclave à l'empereur, les associations locales, les cités... pouvaient trouver l'« article », la divinité, répondant le mieux à leurs besoins.

En accueillant les divinités des Grecs, les Romains intégrèrent aussi leur mythologie.

La mythologie nourrissait la piété la plus sincère tout en amusant l'imagination et conférait à chaque dieu une personnalité qui permettait au fidèle de les distinguer, d'avoir son préféré, d'élire la divinité qui convenait à ses besoins ou à son goût. À Rome comme en Grèce, la mythologie était deux choses à la fois. C'était une littérature de contes pour le plaisir de l'auditeur ou du lecteur, de contes que les nourrices racontaient aux enfants et qui fournissaient des sujets aux peintres et aux sculpteurs ; et c'était en même temps une composante de la religion : la personnalité de *Jupiter*, père des dieux et des hommes, de l'adroit et familier *Mercur*e ou de la vierge *Diane* leur vient de leur biographie mythique¹⁰⁰.

En conquérant le monde hellénisé, les Romains rencontrèrent aussi ses philosophes dont ils fréquentèrent leurs Écoles et dans lesquelles la Question religieuse était très souvent au centre des débats. Les dieux existent-ils vraiment ? S'intéressent-ils aux hommes ? Pourquoi favorisent-ils souvent, très souvent même, les méchants et accablent de maux les gens de bien ? En politique, pourquoi favorisent-ils tel parti et pas tel autre ? Où est leur justice ? Sont-ils vertueux ? Pourquoi ne répondent-ils pas favorablement aux sacrifices, aux offrandes, aux prières qui ont pourtant été accomplis selon les rites prescrits ? Sont-ils insensibles au malheur des hommes et à ceux de Rome ? Ces questions angoissantes se firent pressantes surtout dans les moments de crise où la puissance de Rome vacillait.

⁹⁹ Cette liste est parue dans le catalogue *Römer am Rhein* à l'occasion d'une exposition qui eut lieu à Cologne, en 1967, sur ce sujet. Les pourcentages cités sont donnés par Lehmann Yves, op. cit. p. 381.

¹⁰⁰ Veyne Paul, op. cit., pp. 433-434.

Durant la seconde guerre punique, Hannibal infligea quatre défaites successives aux troupes romaines : sur le Tessin en novembre 218, sur la Trébie en décembre de la même année, sur les rives du lac Trasimène en juin 217, et à Cannes en Apulie en août 216. La chute de Rome paraissait à ce moment-là inévitable. Jamais sa religion ne fut autant pratiquée. Jamais son caractère national ne fut autant prononcé.

En revanche, durant les années (133 - 27 AEC) perlées de troubles et guerres civiles, le scepticisme se mit à gangréner la société romaine, les dieux se montrant incapables de rétablir la concorde nationale. Aussi de nombreux temples tombèrent-ils en ruine. De nombreuses fêtes anciennes ne furent plus célébrées. Certains sacerdoxes comme le flaminat de Jupiter ne trouvèrent plus preneurs.

Dans son traité *De la Nature des dieux* qu'il rédigea en 44, Cicéron (106 - 43) relève le scepticisme qui rongeaient ses concitoyens.

Nulla materia n'est plus sujette à discussion aussi bien pour les ignorants que pour les savants et, entre tant d'avis divers et opposés, il se peut qu'aucun ne soit vrai. Il est impossible que plus d'un le soit¹⁰¹.

Et pour illustrer la difficulté que pose à l'homme l'existence d'un monde divin, il fit, dans un de ses dialogues, intervenir son ami Cotta qui rapporta l'anecdote suivante :

Si tu me demandais ce qu'est un dieu ou quel il est, je suivrais l'exemple de Simonide : Hiéron, tyran de Syracuse, lui ayant précisément posé la même question, il sollicita un jour de réflexion, le lendemain deux jours et quand il eut ainsi à plusieurs reprises doublé le temps qu'il déclarait nécessaire à la recherche, Hiéron, surpris, finit par lui demander l'explication de tous ces retards : « C'est, dit-il, que plus j'y pense, plus la question me paraît obscure¹⁰² ».

Dès le III^e siècle de notre ère, les barbares commencèrent de mettre sérieusement l'Empire en danger. De 235 à 284, Goths, Francs, Vandales, Alamans exercèrent une poussée si forte que les frontières cédèrent de toutes parts. Et suprême humiliation, en 259/260, l'empereur Valérien fut fait prisonnier par les Perses. À l'intérieur de l'Empire, à partir de 250, durant dix longues années, la peste faucha des dizaines de milliers de personnes. Et au sommet de l'État, entre 235 et 284, vingt-six empereurs et une trentaine d'usurpateurs se disputèrent le pouvoir. Un témoin de l'époque, l'évêque chrétien Cyprien de Carthage (~200 - 258) écrivait dans son traité *De la mortalité* :

Nous voyons crouler le monde sous les fléaux qui l'envahissent de toutes parts. Le présent est bien triste : l'avenir plus triste encore ; c'est donc un avantage pour nous de quitter promptement cette vie.

Le monde ne croula pas, mais l'Empire romain d'Occident se défaisait. Les fidèles de la religion nationale accusèrent les chrétiens qui s'imposaient chaque jour davantage d'être la cause de son démembrement. Ils attiraient sur l'Empire la colère des dieux de plus en plus délaissés. Les chrétiens leur rétorquèrent que s'il se fissurait de toutes parts, c'était au contraire leur faute. Dieu, le Père Tout-Puissant, les punissait parce qu'ils ne Le reconnaissaient pas, Lui, comme le seul et unique Dieu de l'univers et ne reconnaissaient pas son Fils comme le Sauveur du monde.

En 315, Constantin le Grand légalisa et favorisa le christianisme. En 360, l'empereur Julien dit l'Apostat chercha à ranimer la religion romaine qui se mourait. Mais le temps ne lui fut pas donné de renverser la situation. En juin 363, il mourut sur le champ de bataille transpercé par une flèche, chrétienne ou perse, on ne le sut jamais. En mai 380, Théodose I^{er} décréta le christianisme religion d'État. Et en 392, il mit la religion romaine au ban de l'Empire, rompant

¹⁰¹ Cicéron, *De Natura deorum*, I, 2.

¹⁰² *Ibid.*, I, 22. (Trad. Charles Appuhn, Paris, Éd. Garnier, 1935).

ainsi la **Paix des dieux**, cette paix qui, durant près d'un millénaire, avait permis à une multitude de peuples et à des générations de fidèles de trouver auprès d'eux, et plus particulièrement auprès du dieu de leur choix, paix et réconfort.

Nos guides

- Bayet Jean, *La Religion romaine*, Paris, Éd. Payot, 1999.
- *Religions de l'Antiquité*, ouv. coll. s. la dir. de Yves Lehman, Paris, PUF, 1999.
- Scheid John, *La Religion des Romains*, Paris, Éd. A. Colin, 1998.
- Scheid John, *Religion et Piété à Rome*, Paris, Éd. Albin Michel, 2001.
- Veyne Paul, *L'Empire gréco-romain*, Paris, Éd. du Seuil, 2005.

7.1.12

~400 - ~100 avant notre ère

Monde hellénistique

À la recherche d'un sauveur

Dès leur apparition au VIII^e siècle avant notre ère, chaque cité grecque s'était mise sous la protection d'une ou plusieurs divinités. Athènes avait confié son sort à *Athéna*, Corinthe à *Poséidon*, Eleusis à *Déméter*, Thèbes à *Apollon* et *Dionysos*... Or aucune de ces divinités ne se montra assez puissante pour stopper la folie orgueilleuse et suicidaire de ces cités qu'une rivalité sans merci opposait les unes aux autres.

Aux V^e et IV^e siècles, cette rivalité leur fut fatale. De 431 à 404, Sparte et ses alliées brisèrent l'hégémonie qu'exerçait Athènes sur la Grèce et lui coulèrent littéralement son empire maritime. À son tour, elle imposa son hégémonie pour la perdre en 378. Puis, dès 371, ce fut au tour de Thèbes de s'imposer avant de succomber, en 362. Laminées par ces luttes sans fin, ces cités ne furent plus en mesure de contrecarrer les visées impérialistes de leur voisin, Philippe de Macédoine. En 338, elles tombèrent comme un fruit mûr entre ses mains. C'en était dès lors fini de leur indépendance. Elles furent ravalées au rang de simples municipalités du royaume macédonien, puis du formidable empire que bâtit, entre 331 et 323, Alexandre le Grand, le fils de Philippe.

Sitôt après sa mort survenue en 323, ses principaux lieutenants se disputèrent son empire qui s'étendait de la Grèce à l'Indus et de l'Égypte au Danube. Après des années de luttes fratricides quatre d'entre eux parvinrent finalement à s'imposer. Ils fondèrent chacun un royaume et une dynastie. De 312 à 64, les Séleucides¹⁰³ régnèrent sur les anciennes possessions perses, de l'Asie Mineure à l'Iran. De 305 à 30, les Lagides¹⁰⁴ régnèrent sur l'Égypte. De 276 à 168, les Antigonides¹⁰⁵ régnèrent sur la Macédoine et la Grèce continentale. Et de 240 à 133, les Attalides¹⁰⁶ régnèrent sur le royaume de Pergame, en Asie Mineure. Ces royaumes donnèrent naissance à une nouvelle civilisation, la civilisation hellénistique, fruit de deux mariages : mariage entre les civilisations grecque et égyptienne chez les Lagides, mariage entre les civilisations grecque et perse chez les Séleucides et les Attalides.

Mais sitôt créés, ces royaumes s'entredévorerent. Et bien entendu, leur instabilité aiguïsa les appétits de toute une série de chefs de guerre indigènes qui leur arrachèrent peu à peu des pans entiers de leurs territoires. La guerre était donc quasi permanente à leurs frontières. Dix des quatorze rois séleucides moururent au combat. Ne possédant pas le génie militaire d'Alexandre le Grand, ces dynastes conduisirent leurs royaumes à la chute. Et c'est finalement la nouvelle puissance qui montait à l'Ouest, Rome, qui mit la main sur la plupart de leurs terres. Tombèrent aussi dans ses filets les territoires grecs d'Italie du Sud, de la Sicile et de la Cyrénaïque.

¹⁰³ Fondateur : Séleucos I^{er}, 305-280.

¹⁰⁴ Fondateur : Ptolémée I^{er}, 305-283.

¹⁰⁵ Fondateur : Antigone II, 277-239.

¹⁰⁶ Fondateur : Philétaïros, 280-263.

Des rois sauveurs ?

Ces guerres incessantes provoquèrent au sein des populations non seulement d'indicibles souffrances et de grandes privations, mais aussi une formidable aspiration à une vie paisible. Elles se mirent à appeler de tous leurs vœux un nouvel Alexandre, un sauveur qui rétablirait l'ordre, la justice, la paix, la sécurité... Avec un aplomb extraordinaire, ces souverains leur déclarèrent qu'ils étaient leurs dieux sauveurs. Ils se firent appeler *Soter* (Sauveur), *Evergète* (Bienfaiteur), *Épiphanè* (qui apparaît comme un dieu), voire tout bonnement *Theos* (Dieu). Et ils instituèrent un culte adressé à leur personne divinisée. Ce culte parvint facilement à s'implanter en Égypte et dans les anciens territoires contrôlés par les Perses où la divinisation des souverains remontait à l'aube de l'Histoire. Leur divinisation prit trois formes :

- celle d'une simple reconnaissance du caractère sacré de leur fonction royale ;
- celle d'une apo théose après leur mort ;
- celle de leur divinisation de leur vivant et qui consistait à leur rendre les mêmes honneurs que ceux rendus aux dieux.

Le premier souverain à vouloir imposer ce culte fut Alexandre le Grand lui-même. En 327, alors qu'il était en pleine conquête de l'empire de Darius, il voulut imposer à ses généraux le rite de la prosternation que devaient observer les Perses lorsqu'ils se présentaient devant leur souverain¹⁰⁷. Ceux-ci lui refusèrent cet honneur, habitués qu'ils étaient à ne se prosterner que devant leurs divinités. Mais la voie était ouverte.

Sous les règnes des rois hellénistiques, le peuple accepta volontiers leur divinisation dans la mesure où ils se conduisaient en hommes providentiels capables de les protéger aussi bien, si ce n'est même mieux que leurs divinités dont l'inaction poussa plus d'un fidèle à se demander si elles se préoccupaient encore de leur sort, voire si elles existaient tout bonnement. Nous possédons un hymne adressé à Démétrios I^{er} Poliorcète (preneur de villes) de Macédoine (294-287) et que composa Stratoclès, un de ses thuriféraires. Ce texte témoigne des arguments que la propagande utilisait pour discréditer les dieux traditionnels au profit de ces nouveaux dieux sauveurs.

Les autres dieux sont loin ou ils n'ont point d'oreilles, ou ils n'existent pas, ou ils ne prêtent aucune attention à nos besoins ; toi, Démétrios, nous te voyons ici-même, non en bois ou en pierre, mais réellement présent¹⁰⁸.

Cette propagande rencontra d'autant plus d'oreilles attentives qu'un célèbre romancier de l'époque, Évhémère, né vers 316, soutenait, dans son roman qui connut une large diffusion, *L'Écriture sacrée*, que les dieux n'étaient en réalité que des humains, des héros ou de grands hommes qui avaient vécu dans les temps anciens et que les mythes que les poètes avaient brodés à leur sujet n'étaient que des récits romancés de leurs exploits. Il n'y avait donc pas de raison de refuser la divinisation à des rois humains qui s'efforçaient de faire le bonheur de leurs peuples.

Mais la réalité démentit cette propagande. Ce culte subit un échec cuisant.

¹⁰⁷ Ce rite, chez eux, n'impliquait pas une divinisation du souverain. Il n'était qu'une reconnaissance du caractère sacré du pouvoir royal. Cf. Briant Pierre, *Histoire de l'Empire perse*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 1996, p. 235.

¹⁰⁸ Cité par Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964, p. 644.

Un monde coupé en deux

La fusion des civilisations grecque, égyptienne et perse que ces souverains opérèrent eut certes pour résultat des réussites incontestables dans les domaines de l'architecture, des arts plastiques, des sciences et de la littérature. De plus, ces souverains, surtout les premiers, se distinguèrent par leur ardeur à construire des villes. Alexandre le Grand, par exemple, en construisit plus d'une septantaine, Séleucos I^{er} une soixantaine. Quelques-unes d'entre elles devinrent de véritables mégapoles. Alexandrie en Égypte, Antioche en Syrie, Séleucie sur le Tigre, Éphèse en Asie Mineure comptèrent entre 200 000 et 400 000 habitants.

Ces villes étaient des villes garnisons. Leur grand nombre permit à ces souverains un contrôle efficace des populations indigènes majoritaires. En Égypte, les Grecs n'étaient environ qu'un million contre 8 millions d'Égyptiens.

Ces villes favorisèrent le développement de l'industrie et du commerce. Ces deux activités firent la fortune des rois qui la dépensèrent aussitôt pour financer leurs guerres, pour mener un train de vie digne des souverains perses et pour se lancer dans des constructions grandioses destinées certes à la vie collective, mais aussi et surtout pour flatter leur ego.

Le commerce donna naissance à une grande bourgeoisie capitaliste et une classe moyenne d'origine indigène. Leur hellénisation se fit rapidement par leur adoption de la langue et des coutumes grecques. Indice de cette hellénisation : la multiplication des gymnases où ces classes acquises au régime pouvaient se former à la vie et aux usages grecs. Mais si les richesses qu'elles accumulèrent leur permirent de vivre dans l'aisance, il n'en alla pas de même pour la grande masse.

Un double fossé se creusa dans ces royaumes, un premier, entre une campagne exploitée et une ville exploitante, et un second dans les villes, entre riches et pauvres.

Pressurés par le fisc et les propriétaires de leurs terres, les paysans s'adressèrent à leurs divins souverains pour les sauver de la ruine. Malheureusement pour eux, ceux-ci demeurèrent aussi insensibles à leur appel au secours que leurs dieux ; ils n'entreprirent aucune politique agricole pour améliorer leur sort. Les paysans désertèrent alors en grand nombre leur campagne pour se réfugier en ville ou s'engager comme mercenaires. Les propriétaires n'en firent pas un drame. Ils les remplacèrent par des esclaves corvéables à merci.

Dans les grandes villes égyptiennes et proche-orientales, les patrons agirent de même. Ils préférèrent confier le travail à leurs esclaves qu'ils ne devaient pas payer plutôt qu'à des ouvriers libres auxquels ils devaient un salaire. Le chômage frappa donc durement la classe ouvrière tant les esclaves étaient nombreux. L'île de Délos était un important centre de vente d'esclaves. Pour la seule année 167, plus de 150 000 esclaves épirotes y furent vendus¹⁰⁹. Ces chômeurs prièrent eux aussi leurs divins souverains de les soulager de leur misère. En vain !

Les anciens maîtres du Proche-Orient, Assyriens, Babyloniens et Perses avaient opéré des déportations d'individus sur une grande échelle. S'en était suivi un important brassage des populations. Les souverains hellénistiques poursuivirent cette politique. Antiochus III (227-187), par exemple, déporta 3000 familles juives en Phrygie et en Lydie pour y constituer des garnisons. Dans les villes de ces royaumes se trouvait donc une multitude de déracinés.

Dans les villes de la Grèce continentale qui n'étaient plus de taille à concurrencer les industries et le commerce concentrés désormais dans les mégapoles égyptiennes et proche-orientales, le chômage persista et poussa nombre d'ouvriers à l'exil. Elles souffrirent donc d'un

¹⁰⁹ Cf. Lamboley Jean-Luc, *Lexique d'histoire et de civilisation romaines*, art. Esclavage, Paris, Éd. Ellipses, 1995.

dépeuplement dramatique. Et chez ceux qui demeurèrent, la natalité chuta. Au III^e siècle avant notre ère, Sparte, par exemple, vit sa population passer de 9000 citoyens à... 700. Cette situation catastrophique poussa les Grecs à la révolte, au brigandage et à la piraterie.

Face à cette situation dramatique, ces paysans ruinés, ces chômeurs, ces déracinés abandonnés à eux-mêmes, humiliés, exploités, révoltés, se détournèrent de leurs souverains divinisés et cherchèrent leur salut non pas auprès des dieux grecs de l'Olympe, mais auprès de divinités originaires de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie, du Proche-Orient, de la Thrace... que leur firent connaître des marchands, des soldats, des esclaves de ces régions. Elles avaient pour nom : *Cybèle*, *Isis*, *Sérapis*, *Astarté*, *Atargatis*, *Bendis*, *Isodaitès*, *Anaïtis*, *Baal Sabazios*, *Adonis*, *Hathor*, *Epet*, *Amon*, *Anubis*, *Horus*...

C'est qu'elles possédaient quelques atouts que ne possédaient ni les dieux de l'Olympe ni les divins souverains hellénistiques.

Leurs cultes se déroulaient au sein de petites communautés où chacun pouvait trouver réconfort, entraide, partage, soutien. À l'exemple des communautés grecques orphiques, pythagoriciennes, éleusiennes..., la fraternité qu'elles cultivaient rassemblait autour de leur dieu aussi bien des Grecs que des Égyptiens, des Syriens que des Perses, aussi bien des hommes libres que des esclaves, aussi bien des hommes que des femmes, voire des enfants. Certaines de ces communautés appelées « thïases » regroupaient autour du culte du même dieu des personnes habitant le même quartier, appartenant à la même famille élargie ou pratiquant le même métier. Ces communautés permirent à leurs membres de mieux supporter leur difficile quotidien et les cimetières qu'elles construisirent pour leur propre usage suggèrent qu'elles espéraient poursuivre au Ciel, auprès de leur divinité, leur vie communautaire.

Ces cultes étaient encore dirigés par des prêtres professionnels qui pouvaient fonctionner comme directeurs de conscience et assistants sociaux.

Et certains d'entre eux proposaient encore à leurs fidèles un chemin de perfection personnelle les conduisant, après leur mort, vers un Au-delà bienheureux.

Deux de ces cultes connurent un grand rayonnement et une très large diffusion dans toute l'aire hellénistique : celui de *Cybèle* et celui du couple *Isis* et *Sérapis*.

***Cybèle*, Mère des dieux et Mère des hommes**

L'intérêt pour cette déesse se manifesta d'abord chez les colons grecs d'Asie Mineure, dès le début du VI^e siècle, intrigués qu'ils furent par le rayonnement extraordinaire qu'elle exerçait chez leurs voisins, les Phrygiens. Mère des dieux, Mère des hommes, Mère universelle, Mère très ancienne, adorée déjà au Néolithique par les premiers agriculteurs de la région, elle était considérée comme la dispensatrice de tous les biens. N'avait-elle pas été la déesse préférée du roi de ce pays, le fameux roi Midas (~715 - ~676) dont la légende prétendait que tout ce qu'il touchait se transformait en or. On comprend qu'à leur tour ces marchands et commerçants qu'étaient les Grecs d'Asie Mineure vouèrent un culte ardent à cette déesse capable d'une telle prodigalité.

Mais ils ne poussèrent pas leur dévotion jusqu'à s'imposer la mutilation rituelle que s'infligeaient ses prêtres phrygiens. Ceux-ci en effet n'hésitaient pas à se châtrer par amour pour elle, pour être tout à elle, définitivement, pour éliminer toute tentation de lui être un jour infidèles. On donna à ces eunuques le nom de « galles ». Cette mutilation rituelle avait pour fondement un mythe, celui du berger *Attis*. Ce mythe, comme nous le verrons, ne cessa de subir des métamorphoses au cours des siècles. Dans sa terre d'origine, la Phrygie, il racontait que *Cybèle* tomba éperdument amoureuse de ce jeune berger. Aussi devint-elle folle de rage lorsque

son amant la trompa pour une autre femme, une nymphe. Sa vengeance fut terrible. Elle foudroya la malheureuse. Réalisant son infidélité, *Attis*, pris à son tour de folie et d'un intense remords, chercha à expier sa faute en s'émasculant. Ce sacrifice lui valut le pardon de *Cybèle*.

C'est cette mutilation que s'infligeaient dans leur chair ceux qui souhaitaient devenir prêtres de cette déesse. Une fois cette castration accomplie, ils lui offraient leurs organes génitaux signifiant ainsi leur renoncement définitif à leur virilité. En retour, ils recevaient des vêtements féminins, se fardaient, se parfumaient, laissaient pousser leurs cheveux et vivaient désormais en femme.

Quelle pouvait bien être leur motivation profonde ? Voulaient-ils manifester par cette automutilation leur volonté de vivre dans une continence totale, d'éviter toute tentation d'infidélité à leur déesse ? Peut-être. Ou alors se sentaient-ils au plus profond de leur être qu'ils étaient des femmes enfermées dans un corps d'homme ? Voulaient-ils concrétiser leur désir inavoué de changer de sexe ? C'est une possibilité. En Phrygie, ce rite était peut-être pour les transsexuels le seul moyen à leur disposition de calmer leur mal-être et de laisser s'épanouir en eux toute leur part féminine et de vivre cette transformation de façon officielle et reconnue. Malheureusement pour eux, ce ne fut plus le cas lorsqu'ils débarquèrent à Athènes où ils furent l'objet du plus profond mépris.

À la différence des autres divinités orientales qui pénétrèrent en Occident dans les bagages de leurs adorateurs, *Cybèle* entra à Athènes par la grande porte. Ce fut en effet le plus officiellement du monde que cette cité l'appela.

C'est en 412 qu'elle franchit la mer Egée et fut accueillie à Athènes dans des circonstances dramatiques. Une année plus tôt, cette cité avait subi une terrible défaite en Italie du Sud, face à Syracuse. Craignant la défection de ses alliées, les villes grecques d'Asie Mineure, ferventes adoratrices de *Cybèle*, Athènes lui construisit en hâte un sanctuaire sur l'Agora, la nommèrent gardienne des lois, des pactes, des archives... Elle lui décerna encore le titre de « Mère des dieux et Mère des hommes » en l'identifiant à la déesse originelle des Grecs, *Gaia*, la Terre-Mère universelle. Bref, Athènes entreprit tout ce qui était en son pouvoir pour inciter ses cousins d'Asie mineure à maintenir leur alliance¹¹⁰. En vain !

En 405, Athènes subit une nouvelle défaite de la part de Sparte, cette fois-ci. Elle perdit non seulement son leadership politique, mais encore son empire maritime. Elle fut dès lors ravalée au rang de ville « universitaire », dirions-nous aujourd'hui. Ni *Athéna*, sa protectrice, ni *Cybèle*, appelée en renfort, ne lui avaient donc été d'aucun secours.

Son culte subsista cependant dans la sphère privée où il connut un immense rayonnement. Mère des dieux, elle fut priée en tant que médiatrice. Dispensatrice de tous les biens, elle fut priée par tous ceux qui en espéraient quelques miettes. Mère des hommes, elle fut priée par les mères qui avaient perdu leurs fils à la guerre et par celles qui avaient de petits enfants. Déesse qui avait connu la jalousie jusqu'à la folie et rendu fou son amant, elle fut priée pour qu'elle guérisse toutes celles et ceux qui sombraient dans la folie, la langueur amoureuse, la mélancolie, ou qui étaient pris d'épilepsie. Déesse terrible, elle fut encore priée par celles et ceux qui avaient subi trahison et infidélités et qui lui confiaient le soin de les venger. Les fidèles ne lui manquèrent donc pas !!!

¹¹⁰ Cf. Borgeaud Philippe, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Éd. du Seuil, 1996.

Isis et Sérapis

Le culte d'*Isis* et de *Sérapis* naquit en Égypte. Il fit des adeptes en Grèce dès le début du III^e siècle avant notre ère. Puis, au II^e siècle, il conquiert la Sicile et l'Italie du Sud et atteint Rome au début du I^{er} siècle. Son succès fut immense. Au moment de sa destruction par l'éruption du Vésuve, en 79 avant notre ère, il semble que 10% de la population de Pompéi pratiquait ce culte.

Quelles furent les raisons de l'engouement pour ces deux divinités ?

En Égypte, sous les Ptolémées, leur culte fut le résultat de l'intense prédication à laquelle s'adonnèrent ses prêtres. Prédication soutenue financièrement par ces souverains dont la politique visait à faire vivre ensemble leurs sujets grecs et égyptiens dans la plus grande harmonie possible. Une religion commune fut un des moyens qu'ils mirent en œuvre pour la réaliser. Ils ressuscitèrent donc la tradition ancienne égyptienne qui voulait que chaque nouvelle dynastie imposât son dieu. Les premiers pharaons avaient imposé le dieu *Rê* adoré dans le temple d'Héliopolis. Les pharaons de Thèbes avaient imposé *Amon*, les Ptolémées imposèrent *Isis* et *Sérapis*.

Isis, sœur et épouse d'*Osiris*, était une très vieille divinité égyptienne. Nous avons relaté le succès que connut son mythe dès la fin du III^e millénaire¹¹¹. C'est vers elle, image même de l'amour et de la compassion, que se tournaient les Égyptiens pour qu'elle intervînt auprès de son frère et époux *Osiris*, afin qu'il les accueillît, à leur mort, dans son royaume. C'est aussi à ses dons de magicienne qu'ils recourraient pour obtenir guérison et bienfaits de toutes sortes. Elle était aussi invoquée pour les maladies des yeux. En 1969, à Moronée, région de la Thrace sur la mer Egée, un paysan mit à jour, lors d'un labourage, une pierre sur laquelle avait été gravée, entre 125 et 75 avant notre ère, un éloge à *Isis*. L'auteur anonyme de ce texte l'avait composé à la suite de la guérison miraculeuse de ses yeux atteints d'ophtalmie.

De même que tu as exaucé, *Isis*, les prières que je t'adressais au sujet de mes yeux, de même viens à nouveau que je puisse te louer une seconde fois. Faire ton éloge en effet a plus d'importance que mes yeux. J'ai vu le soleil, et maintenant je vois le monde qui est le tien ;
- je suis convaincu que tu m'assisteras de toute façon ;
- si en effet tu es venue, alors que je t'invoquais pour mon salut, comment ne viendrais-tu pas quand il s'agit de t'honorer toi-même¹¹².

Pilotés par les Ptolémées, ses prêtres n'eurent pas de peine à l'élever au rang de divinité majeure et à la faire adorer comme Reine des cieux, des enfers, de la terre et des mers, protectrice des marins, des familles et des prisonniers, accompagnatrice des âmes des défunts lorsque celles-ci se présentaient devant le Tribunal divin présidé par son époux *Sérapis*. Afin de convertir les Grecs à son culte, ils l'assimilèrent aux déesses grecques *Déméter*, *Aphrodite*, *Héra*, *Sémélé*, *Io*, *Tyché*. Ratissant plus large, ils se firent missionnaires en Phénicie, en Syrie, en Iran... où *Isis* prit le visage d'*Astarté*, d'*Atargatis*, d'*Anaïtis*. Le succès de cette campagne fut énorme.

Sérapis ne pouvait se prévaloir de la même ancienneté que son épouse, car il fut une invention de Ptolémée I^{er} lui-même. Comme il le fit avec *Isis*, ce souverain prit son frère-époux, *Osiris*, dieu qui préside le tribunal divin, dieu de la fécondité, dieu Soleil qui le jour fertilise la terre et qui, la nuit, éclaire le monde souterrain des morts, et il le fusionna avec trois dieux

¹¹¹ Cf. ch. 3. 5.

¹¹² Grandjean Yves, *Une nouvelle arétalogie d'Isis à Moronée*, Leiden, E.J. Brill, 1975, pp. 19-20.

grecs : *Zeus*, dieu universel, *Asclépios*, dieu guérisseur, *Dionysos*, dieu de l'extase dont le culte connaissait aussi un grand succès. Il donna à cette divinité hybride le nom de *Sérapis*. Il chargea ses poètes de lui donner vie, de lui écrire une histoire sainte et il demanda à ses prêtres de répandre son culte. Et le plus extraordinaire est que ce dieu fabriqué de toutes pièces sur l'ordre d'un roi réussit à s'imposer non seulement en Égypte, mais encore en Grèce et dans le monde hellénistique, puis dans tout l'empire romain, car chacun pouvait adorer ce dieu multiforme en fonction de sa propre culture.

Ces cultes démontrent à l'envi l'attente religieuse et la crédulité de ces populations prêtes à croire tout et n'importe quoi pourvu que les dieux qu'on offrait à leur adoration aient la réputation de calmer leurs angoisses, de comprendre leur mal être, de compatir à leurs souffrances, d'être constamment présents au cœur même de leur vie, et de les accueillir, au moment de leur mort, dans un monde meilleur que celui qu'elles connaissaient.

Nos guides

- Borgeaud Philippe, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Éd. Du Seuil, 1996.
- Jerphagnon Lucien, *Les Dieux et les mots, Histoire de la pensée de l'Antiquité au Moyen-Age*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.
- *Les Synchrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique*. Actes du Colloque International en l'honneur de Franz Cumont à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, Rome, Academia Belgica, 25-27 septembre 1997, Bruxelles-Rome, 1999.
- Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, réédition 2000.
- Mikalson Jon D., *La Religion populaire à Athènes*, Paris, Éd. Perrin, 2009.
- Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Éd. Arthème Fayard, 1998.
- Ries Julien, *Théologies royales en Égypte et au Proche-Orient ancien et hellénisation des cultes orientaux*, Louvain-La-Neuve, Centre d'histoire des religions, 1986.

7.1.13

Orient

Entre le IV^e siècle avant notre ère et le IV^e siècle de notre ère

Trois Voies de libération pour les bouddhistes : les Voies du Petit et du Grand Véhicule et la Voie du Diamant

Durant la vie du Bouddha, sa communauté de moines vécut unie autour de lui. Après sa mort, personne ne le remplaça pour la diriger et assumer le rôle de gardien de son enseignement. Pour le préserver de toute dérive, ses disciples décidèrent de tenir des conciles durant lesquels ils cherchaient un consensus pour résoudre tout problème de doctrine ou de discipline. La Tradition rapporte que, peu après la mort de Bouddha, un premier Concile se déroula à Rajaghrā (royaume de Magadha), en 480 (?), et fixa le canon des Écritures saintes, la discipline et la doctrine authentique. Mais les historiens doutent fort de son historicité. Vers 383, 377 ou 367 avant notre ère (?), à Vaisali, un deuxième Concile, et vers 340 (?), à Pataliputra, un troisième Concile¹¹³ furent organisés pour résoudre un autre problème important. De très nombreux moines estimaient que la voie de l'« arhat », c'est-à-dire la voie qui mène à l'extinction totale des passions et des attachements aux personnes et aux choses, telle qu'elle était vécue jusqu'alors, était trop difficile à parcourir. Ses exigences excluaient un trop grand nombre de fidèles, surtout laïcs, désireux de vivre une vie spirituelle intense. Ils demandèrent donc son allègement.

Une majorité opta pour une libéralisation, mais une minorité s'y opposa exigeant le respect total de la voie tracée par le Bouddha.

Aucun terrain d'entente n'ayant été trouvé, le bouddhisme vécut son premier schisme. Les partisans du respect de la Tradition prirent le nom de sthavira (Anciens), les libéraux celui de mahāsāṃghika (Grande Assemblée) parce qu'ils étaient les plus nombreux.

Ce courant libéral donna naissance, entre 150 avant notre ère et 100 de notre ère, au bouddhisme du Mahāyāna (le Grand Véhicule ou Voie de la majorité). Celui-ci appela, un peu par mépris, le courant minoritaire Hināyāna (le Petit Véhicule). Le Grand Véhicule se répandit avant tout dans les pays de l'Asie du Nord (Chine, Corée, Japon, Tibet, Vietnam...), le Petit Véhicule dans les pays du Sud-Est asiatique (Sri Lanka, Birmanie, Laos, Thaïlande, Cambodge...). L'empereur Aśoka (273 - 232) contribua très fortement à la diffusion du bouddhisme en général et du Petit Véhicule en particulier.

Au IV^e siècle de notre ère apparut une troisième forme de bouddhisme, le bouddhisme Vajrayāna (Voie du diamant)

Le bouddhisme Hināyāna (le Petit Véhicule)

Le courant minoritaire sthavira, fidèle à la doctrine originelle, se développa au sein de dix-huit Écoles qui élaborèrent chacune leur canon et définirent leurs exigences pour cheminer sur la voie de l'« arhat ». Elles s'adonnèrent aussi à des considérations métaphysiques arides qui finirent par obscurcir le message originel. Un seul de ces canons nous est parvenu, celui de

¹¹³ À l'heure actuelle, les historiens ne sont pas encore parvenus à fixer la date exacte de ces conciles. Mais dans leur grande majorité, ils sont d'accord pour affirmer qu'un ou deux conciles eurent lieu durant le IV^e siècle.

l'école du thérvâda, si bien qu'aujourd'hui Petit Véhicule et thérvâda sont devenus synonymes.

Ce bouddhisme rejette toute idée d'un dieu transcendant, tout-puissant et créateur de l'Univers. Le Ciel est vide de toute divinité salvatrice et de tout Bouddha sauveur. Sachant que les populations qu'ils visitaient ne renonceraient jamais à leurs dieux traditionnels, les missionnaires de ce Petit Véhicule composèrent avec eux. Ils ne nièrent point leur existence mais prêchèrent qu'ils étaient incapables d'accorder la Délivrance à leurs fidèles. Ceux-ci cependant pouvaient les prier pour obtenir une guérison, la réussite en affaires, une heureuse rencontre... Au Sri Lanka et au Cambodge, ils durent même accepter que le Bouddha devienne l'objet d'un culte populaire.

Pour le thérvâda il revient à l'homme et à lui seul d'accéder par ses propres moyens à la délivrance (arhat). Il se donna donc pour but d'aider toutes celles et ceux qui voulaient y accéder.

Comment ? En leur proposant une voie royale : la vie monastique. Celle-ci se déroulait durant une partie de l'année (l'époque de la mousson) à l'intérieur du monastère, milieu le plus propice à la méditation et au détachement du monde, et une seconde partie consacrée à la vie itinérante qui était pour le moine et la nonne l'occasion la plus favorable pour s'exercer à la bienveillance et à la compassion. Cette Voie n'était pas fermée aux laïcs. Mais pour eux, elle était plus difficile à parcourir.

Aujourd'hui encore, cette Voie consiste pour le « Noble pèlerin » qui s'y engage à se libérer de dix chaînes qui le retiennent prisonnier : l'illusion du Moi, le scepticisme, la croyance en l'efficacité des rites et rituels, les désirs sensuels, la malveillance, l'agitation, l'ignorance, la vanité et l'attachement à la tranquillité et à la sérénité.

Au fur et à mesure que le « Noble Pèlerin » se libère de ces chaînes, il accède à quatre niveaux de réalisation.

Le premier est celui du « sotapanna ». Parvenu à ce stade, le « Noble Pèlerin » ne renaîtra plus dans les mondes végétaux et animaux, mais six fois au maximum dans le monde des hommes.

Le second est celui du « sakadagami ». À ce stade-là, le « Noble Pèlerin » ne renaîtra plus qu'une seule fois dans le monde des hommes.

Le troisième est celui de l'« anagami » qui mène le « Noble Pèlerin » aux portes de l'Éveil.

Lorsqu'il parvient au quatrième stade, celui de l'« arahanta », le « Noble Pèlerin » devient un sambuddha, un bouddha pur et parfait, comme l'était Siddhatta Gotama. Il devient un Éveillé. Il atteint le nirvâna, il est libéré définitivement du cycle des renaissances.

C'est cette libération que chante le poème *Le Noble Être Éveillé* dont voici les quatre premiers versets :

Chez celui qui a parcouru tout le chemin,
Qui est libre du chagrin, entièrement libéré sur tous les plans ;
Chez celui qui a dénoué tous les attachements,
La fièvre a disparu¹¹⁴.

¹¹⁴ Traduction Jeanne Schut.

Si on ne peut parler de foi religieuse à propos du thérâvâda, il exige tout de même du « Noble Pèlerin » une foi (sraddha) qui consiste à mettre toute sa confiance dans le Bouddha et dans son enseignement. La Voie qu'il propose est sûre. Il l'a parcourue lui-même. Il a atteint l'Éveil. Cette foi se traduit aussi par une très grande obéissance envers les maîtres qui lui dispensent leur enseignement. Mais il est invité à la dépasser en expérimentant personnellement ce qui lui est enseigné.

Celui, ô moines, qui a foi et confiance en cette doctrine de l'impermanence s'appelle un marcheur dans la foi...
Celui, ô moines, chez qui, par sa pénétration, cette doctrine est modérément approuvée, s'appelle un marcheur dans la foi.

Celui qui connaît vraiment, qui voit ces doctrines, est appelé « un homme qui a passé le fleuve » ; il est destiné à l'illumination¹¹⁵.

Cette Voie n'est pas une Voie de repli sur soi qui pousse celles et ceux qui l'empruntent à ne s'occuper que de leur propre salut. Les hommes ne se sauvent pas tout seuls. Ils sont solidaires les uns des autres. Le thérâvâda invite donc ses adeptes à cultiver tout particulièrement quatre vertus :

- La « metta », la bonté qui veut le bien pour tous les êtres, affectivement et effectivement.
- La « karuna », la compassion. L'adepte doit se sentir solidaire de toute souffrance. Plus il travaillera à la soigner chez autrui, plus vite il se libérera lui-même de toute souffrance.
- La « mudita » qui consiste à se réjouir de la joie des autres et qui constitue un excellent remède contre tout repli sur soi.
- L'« upkkha » qui consiste à ne pas faire de distinction entre les personnes, à ne pas les traiter différemment, mais à les considérer toutes avec bienveillance.

Le bouddhisme Mahâyâna (Le Grand Véhicule)

Cette forme de bouddhisme se structura entre 150 avant notre ère et 100 de notre ère, dans le Nord de l'Inde et dans l'Empire Kouchan voisin. La Tradition lui donne pour acte de naissance officiel le concile qui se tint au Cachemire sous le règne de Kanishka (127 - 147), roi de cet empire.

Ses Écoles adoptèrent de nouvelles Écritures contenant, affirmaient-elles, un enseignement que le Bouddha avait délivré lui-même à quelques initiés, mais dont il n'avait pas voulu qu'il fût diffusé avant que le monde fût capable de le recevoir. Le *Sûtra de la perfection de la sagesse suprême*, la *Guirlande des Bouddha*, le *Déploiement du pays heureux*, le *Sutra du Lotus* comptent parmi ses traités les plus importants.

Une des caractéristiques essentielles du Mahâyâna est qu'il répondait à un triple besoin exprimé par les laïcs :

- besoin de guides capables de les conduire,
- besoin de consignes adaptées à leur mode de vie pour mieux renaître,
- besoin de protecteurs « divins » de leurs familles et de leurs biens.

Le thérâvâda proposait comme modèle idéal le bouddhiste qui tend, par ses seuls efforts, à l'Éveil et au nirvâna en s'engageant dans la vie monastique. Le mahâyâna offrit aux laïcs le modèle du Bodhisattva, le saint, moine ou laïc, qui, en plus de son salut personnel, prend en charge le salut des autres. Ne reconnaissant aucun dieu sauveur, il imagina l'Homme sauveur. Le Bodhisattva est le saint qui, parvenu à l'Éveil, renonce temporairement au nirvâna et accepte

¹¹⁵ Samyutta-nikaya, III, 179.

de renaître autant de fois qu'il le faut pour travailler au salut des hommes jusqu'à ce que tous soient sauvés. Les fidèles peuvent donc le prier.

Fleurit alors toute une hagiographie, un peu semblable à celle qui se développa dans le christianisme médiéval et qui offrait aux fidèles toute une palette de saints et de saintes, intermédiaires entre Dieu et les hommes, intercesseurs auprès de Lui.

Le Mahâyâna divinisa en quelque sorte le Bouddha et les bodhisattvas. Nombre d'entre eux acquirent, au cours de leurs différentes vies réelles (ou imaginées) une telle popularité qu'un culte leur fut rendu comme à des divinités salvatrices et protectrices. Leurs fidèles se mirent à les prier, à les invoquer, à leur présenter des offrandes. À ces actes de dévotion considérés comme des actes de hautes vertus, le Mahâyâna affirma que ces bodhisattvas répondaient de plusieurs manières :

- en leur accordant la grâce de grandir dans la vertu. En les soutenant dans leur combat contre la cupidité, la haine et l'illusion, ils les aidaient à obtenir une meilleure renaissance.
- en les protégeant encore des coups du sort, des désastres, des maladies, des accidents... Ils veillaient sur leurs biens, leurs maisons, leurs récoltes, leurs femmes enceintes. Cette recherche de protection fit émerger un bouddhisme magique.
- Et enfin, en leur accordant par grâce le salut, l'entrée au paradis, appelé les Champs, les Cieux du Bouddha, où ils allaient connaître un bonheur sans fin.

Alors que le Bouddha exhortait ses fidèles à supprimer en eux tout désir, le Mahâyâna, devenu religion populaire, encouragea les siens à désirer le salut.

Ce mouvement dévot si proche de la bhakti hindouiste et où l'on croit discerner des influences gnostiques et iraniennes, s'écarte assez brusquement de l'esprit original du bouddhisme. Pour ses adeptes, il ne s'agit plus d'assurer par ses propres moyens cette béatitude sans conscience de béatitude qui est le propre du nirvâna, mais d'accéder à des paradis de délices plus ou moins pures par la grâce des Bouddha et des Bodhisattva qui y président. Plus n'est besoin de parcourir le long et pénible chemin du nirvâna pour conquérir la délivrance, il suffit d'invoquer tel ou tel Sauveur pour aller renaître en son paradis¹¹⁶.

En imitant le Bouddha et les bodhisattvas qui avaient développé, durant leurs différentes vies, les vertus de la compassion, de la pitié, de l'esprit de sacrifice, sans en attendre aucun profit, par pur altruisme, les fidèles pouvaient eux aussi progresser sur la Voie de l'Éveil.

Les hommes dépourvus de pitié et qui ne pensent qu'à soi croient difficilement à l'altruisme des Bodhisattva ; mais les hommes compatissants y croient aisément. Ne voyons-nous pas que certains hommes, confirmés dans l'absence de pitié, trouvent plaisir dans la souffrance d'autrui même quand elle ne leur est pas utile ? De même faut-il admettre que les Bodhisattvas, confirmés dans la pitié, trouvent plaisir à faire du bien à autrui sans aucune préoccupation égoïste¹¹⁷.

Tout bouddhiste était donc invité à progresser sur cette Voie de sainteté, à devenir un bodhisattva qui, à son tour, renoncerait temporairement au nirvâna pour renaître et travailler au salut des hommes.

¹¹⁶ Lamotte Etienne, *À la Rencontre du bouddhisme*, Rome, 1970, t. I, p. 75-76.

¹¹⁷ Abhidharmakosabhasya III, 93, d-94, cité par Sébastien Mayor, *Engagement et Détachement. L'Éthique du brahmanisme et du bouddhisme Mahâyâna*, Mémoire de licence, Université de Lausanne, 2005, p. 73.

Le bouddhisme vajrayana (Voie du diamant)

Au IV^e siècle de notre ère, apparut en Inde une troisième forme de bouddhisme appelée vajrayana (Voie du diamant) ou bouddhisme tantrique.

Le terme tantrisme est une invention des orientalistes européens de la fin du XIX^e siècle pour désigner un corpus de doctrines ésotériques qui s'était développé en marge de l'hindouisme et du bouddhisme. Ce terme est étranger à l'Inde traditionnelle et n'existe pas en sanskrit. En revanche, cette langue connaît le terme « tantra » dont le sens premier signifie la trame d'un tissu, d'une page d'un manuscrit et, par extension, la doctrine écrite sur cette trame. Il existe donc des tantra qui sont tantriques et d'autres qui ne le sont pas.

Les plus anciennes traces du tantrisme ont été repérées dans des ouvrages bouddhiques chinois du IV^e siècle de notre ère, mais cette doctrine a émergé, bien des siècles auparavant, et d'abord au sein de l'hindouisme pratiqué dans la région himalayo-indienne. S'il disparut de l'Inde lors de l'occupation musulmane, il connut son plus grand rayonnement entre le VIII^e et le XIV^e siècles, au Tibet, dans la péninsule indochinoise, en Indonésie, en Chine et au Japon.

À l'origine du tantrisme bouddhique, le tantrisme hindou

La meilleure connaissance que nous avons aujourd'hui du tantrisme amène les orientalistes à distinguer dans l'hindouisme deux traditions : l'une, védique, l'autre tantrique. La première est considérée comme orthodoxe, parce qu'elle se nourrit aux sources du corpus des *Veda* et des *Upanishad*, la seconde est considérée comme hétérodoxe, parce qu'elle n'a retenu qu'un certain nombre d'éléments védiques et brahmaniques qu'elle avait expérimentés et jugés plus efficaces pour sortir du cycle des renaissances. Tout comme la védique, cette tradition tantrique construisit son propre corpus d'Écritures sacrées (tantra), ses propres pratiques et rites particuliers et élabora ses propres spéculations métaphysiques. Une des originalités de l'hindouisme est que ces deux traditions peuvent être vécues en même temps par le même individu.

Du tantrisme hindou, nous retiendrons les éléments suivants :

- Il est pratiqué par de nombreuses sectes qui, tout en ne partageant pas de nombreux points de doctrine, se retrouvent au moins sur deux affirmations :

- Le macrocosme et le microcosme sont l'aspect visible de l'âme universelle invisible, transcendante, éternelle, androgyne, car composé d'un principe masculin et d'un principe féminin qui, en raison de leur union indivisible, ne cessent de créer la vie.

- Cette âme universelle habite tout homme. C'est son âme individuelle.

- Le tantrisme est une Voie de salut dans le sens où il offre au tântrika (adepte de cette Voie) la possibilité de fusionner avec l'âme universelle. Cette fusion constitue la porte de sortie du cycle des renaissances et l'entrée dans le nirvâna.

- Le tantrisme est aussi une Voie qui permet d'acquérir des pouvoirs susceptibles de dépasser les limitations de l'existence ordinaire.

- L'entrée dans cette Voie de Salut se marque par une initiation et se parcourt sous la conduite d'un maître.

- Le tântrika la parcourt non pas comme dans le védisme en menant une vie ascétique, mais en manifestant une intense dévotion à une divinité de son choix. Pour permettre à celle-ci de lui communiquer son énergie divine, il doit faire appel à toutes ses capacités physiques, mentales et spirituelles. Par le yoga, la méditation, des rites de nature ésotérique à fortes connotations magico-symboliques, la récitation de formules monosyllabiques (bija) et de mantras (formules

polysyllabiques), il cherche à attirer cette divinité au centre du mandala qu'il a créé ou l'invite à descendre en lui et à lui conférer son énergie divine. Parfois, son union à sa divinité passe par une union sexuelle ritualisée avec une jeune femme préalablement initiée (yogini).

Tous ces rites ont pour but dernier de transformer son corps en un corps divin absolument pur dans lequel la divinité pourra résider.

- Le panthéon tantrique est difficile à déterminer car très souvent il se confond avec le panthéon de l'hindouisme. Mais chaque dieu est accompagné de sa déesse, expression de l'âme universelle androgyne.

Le tantrisme bouddhique vajrayana (Voie du diamant)

Le bouddhisme tantrique propose au tântrika non pas de devenir le réceptacle d'une divinité, mais d'atteindre l'Éveil et le nirvâna. Mais plutôt que de suivre la très longue voie du Bodhisattva qui exige de nombreuses renaissances, ce tantrisme bouddhique propose lui aussi d'intenses expériences magico-religieuses pouvant mener plus rapidement à la sortie du cycle des renaissances. Pour les mener à bien il utilise tout le rituel du tantrisme hindou, notamment la récitation de mantras. En chaque homme il y a un germe de bouddhité. Le tântrika doit en prendre conscience et le développer jusqu'à ce qu'il éclore en un nouveau bouddha.

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Harwey Peter, *Le Bouddhisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.
- Masson Joseph, *Le Bouddhisme, Chemin de libération*, Paris, Éd. Desclée de Brouwer, 1975.
- Ries Julien, *Crises, ruptures, mutations dans les traditions religieuses*, Turnhout (Belgique), Brepols Publishers, 2005.
- Ries Julien, *Le Bouddhisme, ses doctrines, son expansion, son évolution, le confucianisme et le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1985.

7.1.14

Dès 320

Israël

Quand Homo *religiosus* rétrogradait les dieux au rang d'anges et de démons

La plupart des religions polythéistes de l'Antiquité partageaient la croyance en l'existence d'esprits, de génies, de démons bienveillants ou malveillants... Intermédiaires entre les dieux et les hommes, les bienveillants étaient chargés de multiples fonctions : protéger les humains, leurs familles, leurs biens, leurs maisons, leurs cités, les punir quand ils se conduisaient mal, assurer le bon fonctionnement de la nature dans son infinie diversité...

Dans un chapitre précédent, nous avons décrit la réflexion menée par les théologiens juifs à la suite des tragédies que leur peuple avait vécues pour aboutir à la croyance que leur dieu national *Yahvé* était en réalité le Seul, l'Unique Dieu de l'Univers et de toutes les nations. Cette certitude acquise, il leur resta à faire le ménage, à vider le Ciel de tous les dieux. Ils menèrent cette opération en deux temps.

Sous l'occupation perse (538 - 331 avant notre ère), ils firent d'abord coexister les autres dieux non pas aux côtés de *Yahvé*, mais très en-dessous de Lui. Il était le Seul dans sa sphère divine, à l'exemple du roi de Perse qui était seul au-dessus de tous les autres rois de son empire. *Yahvé* était transcendant non seulement par rapport aux humains, mais encore par rapport aux dieux. Ils rétrogradèrent donc ceux-ci au rang de divinités mineures, de dieux serviteurs, appelés tantôt *Elohim* (dieux au pluriel), tantôt *Fils de Dieu* ou *Armée des cieux* ou encore *Malakh*, qui signifie envoyé, lorsque *Yahvé* les envoyait en mission auprès des hommes.

Ce déclassement aurait pu être jugé subversif par le pouvoir perse pour qui *Ahura Mazda* était le plus grand des dieux. Il ne l'inquiéta guère. Le peuple juif se réduisait à une petite communauté de 20 000 à 50 000 personnes, sans aucune indépendance politique, sans armée, vivant sur un minuscule territoire, petit canton perdu dans l'immense empire perse. Tant qu'il payait son tribut...

Dès 320 avant notre ère, apparition des anges

Tout changea lorsque la Judée tomba sous la domination des rois hellénistiques, successeurs d'Alexandre, vainqueur des Perses, des Ptolémée d'Égypte d'abord (320 - 202), puis des Séleucides de Syrie (197 - 142). Ces rois voulurent helléniser la société juive en lui imposant le panthéon et les us et coutumes grecs. Dans leur esprit cette hellénisation avait pour but de la « moderniser ». D'abord rampante, le roi Antiochus IV Épiphanes (175 - 164) voulut l'imposer par la contrainte. Il déclencha de terribles persécutions à l'encontre des adorateurs du *Yahvé* Unique qui refusaient de se plier. Ceux-ci répondirent en déclenchant, en 167, une révolte conduite par la famille des Maccabées. Ils renversèrent Antiochus IV en 164 et donnèrent à la Judée un siècle d'indépendance, avant d'être conquise par les Romains en 63.

C'est durant cette période de grands troubles où il fut violemment attaqué que le monothéisme juif s'imposa comme l'essence même de la religion juive.

Pour mieux marquer sa différence radicale d'avec le polythéisme grec et pour mieux affirmer la transcendance et l'unicité absolues de *Yahvé*, ses adorateurs juifs dépossédèrent les *Elohim*, ces dieux serviteurs, subalternes, de leur statut de dieux pour les reléguer au rang de simples esprits divins, créés par Dieu et qui furent désormais appelés du terme générique d'anges. Ce terme nous le devons d'abord aux auteurs de la bible dite des Septante qui traduisirent, au III^e siècle avant notre ère, en grec, les textes hébraïques bibliques alors disponibles. Ils rendirent le terme de « malakh » par « angelos » qui signifie annonciateur. Lorsque saint Jérôme traduisit en latin, à la fin du IV^e – début du V^e siècle de notre ère, cette bible grecque ainsi que les livres du Nouveau Testament, il inventa un néologisme : « angelus », qui devint en français notre mot ange. Le latin classique ne connaît pas ce terme. Un envoyé, un ambassadeur se dit « nuntius », « legatus ». Et ils réservèrent le terme d'*Elohim* à *Yahvé*, et à Lui seul. En Lui se concentrait désormais tout le divin. La bible des Septante traduisit ce terme par *Theos* (Dieu) et *Yahvé* par *Kurios* (Seigneur).

Les théologiens juifs étaient conscients du danger que courait leur opération de nettoyage du Ciel. En présentant un Dieu unique, célibataire, solitaire dans son Ciel, transcendant, celui-ci risquait de se montrer incapable de parler au cœur de ses fidèles. Au temps de la royauté, au temps où ce Dieu s'appelait encore *Yahvé* et n'était que le dieu national du peuple israélite, ses prophètes l'avaient présenté comme un dieu s'occupant de lui, veillant jalousement sur lui, jour et nuit, comme un père, une mère, un époux, un ami...

Mais dès le moment où il accéda au rang de seul et unique Dieu, Dieu en majesté, semblable aux potentats enfermés dans leurs palais, lointains, inaccessibles, inabordables..., aurait-il encore le temps de s'occuper de son peuple, d'entendre les prières du plus humble de ses fidèles et le cri des opprimés, des souffrants, des malheureux ?

Si donc la religion juive prêcha un monothéisme radical, un Dieu Unique, son génie ne fut pas de supprimer les autres dieux, mais de les transformer en une cour céleste d'anges et d'archanges, intermédiaires entre Dieu et les hommes.

C'est avant tout dans les écrits apocryphes de cette période qu'une théologie des anges fut développée.

Il a enlevé mon esprit, à moi Hénoch, au plus haut des cieux. Et là j'ai vu, dans cette Lumière, un édifice fait de blocs de glace et au milieu des blocs, des langues de feu vivant. (...) J'ai vu des anges innombrables entourer ce palais, des milliers de milliers, des myriades de myriades, et Michel, Raphaël, Gabriel et Phanouël, les saints anges du haut du ciel, y entraient et en sortaient¹¹⁸. (I Hénoch 71 : 4-8 ; vers -175)

À l'exemple des potentats hellénistiques qui envoyaient aux quatre coins de leurs royaumes des ambassadeurs pour s'informer de ce qui s'y passait et transmettre leurs ordres, la religion juive fit des anges les intermédiaires privilégiés entre Dieu et les hommes. Ils furent chargés de leur transmettre sa Volonté, mais aussi de Lui présenter leurs prières, d'intercéder pour eux, de les conseiller, de les protéger...

Tobias est sorti. Il lui fallait un homme qui connaisse à fond les routes de Médie et qui soit prêt à l'accompagner. Il sort donc et tombe sur Raphaël. C'était un ange de Dieu. Tobias l'ignorait¹¹⁹. (Tobit 5 : 4 ; vers -200)

¹¹⁸ Trad. André Caquot, in *La Bible. Écrits intertestamentaires*, ouv. coll., Paris. Éd. Gallimard, 1987, pp. 550-551.

¹¹⁹ Trad. *La Bible. Nouvelle traduction*, Paris, Éd. Bayard, 2005.

Certains se tiennent près du trône de Dieu le louant dans une liturgie perpétuelle. D'autres ont pour mission de contrôler tous les phénomènes naturels.

Le premier jour, Il créa les cieux, en haut, la terre, les eaux et tout esprit servant devant Lui : les anges de la Face et les anges de la Sanctification, ainsi que les anges du vent qui souffle, les anges-esprits des nuages, des ténèbres, de la neige, de la grêle et du gel, les âmes des voix, du tonnerre et des éclairs, les anges-esprits du froid et de la chaleur, de l'hiver, du printemps, de l'été et de l'automne, et tous les esprits de sa création, dans le ciel et sur la terre¹²⁰. (Livre des Jubilés II, 2, ~175)

Ainsi présentés, ces anges ne pouvaient que rassurer les fidèles juifs. Ils étaient entre de bonnes mains. Dieu, par leur intermédiaire, continuait à s'occuper d'eux.

Apparition de Satan et des démons

Mais encore fallait-il expliquer qui était responsable des maux dont souffraient les hommes et dont ils n'étaient pas la cause.

Après l'exil, la voix des prophètes s'était tue. Elle avait été durant toute la période royale la conscience du peuple israélite. Ces porte-parole furent remplacés par des auteurs d'apocalypses, pour la plupart. Quelques-uns de leurs écrits furent introduits dans la Bible, les autres, jugés irrecevables, furent déclarés apocryphes. Tous leurs auteurs cachèrent leur identité sous celle d'un personnage célèbre et ancien pour mieux affirmer l'importance et l'authenticité de leur œuvre. Ces livres sont donc aussi appelés pseudo-épigraphes. Par exemple, l'auteur du *Livre de Daniel* paru en 164 avant notre ère l'attribua à un saint homme, Daniel, qui aurait vécu au VI^e siècle, pendant l'exil de Babylone. L'auteur du *Livre des Jubilés*, paru dans les années 160 avant notre ère, l'attribua à Moïse. Quant aux deux *Livres d'Hénoch* parus entre le II^e et le I^{er} siècles avant notre ère, leurs auteurs les attribuèrent au patriarche antédiluvien Hénoch.

Ces auteurs affirmèrent qu'à l'exception des maux que Dieu infligeait à ceux qui ne suivaient pas sa Loi, Celui-ci n'était pas l'auteur du Mal. En conséquence, puisque le Ciel était désormais vide de toutes autres divinités, mais habité par des anges, ce ne pouvait être que ces derniers qui étaient responsables du Mal. Et ces auteurs d'expliquer que des anges, malheureusement, avaient « mal tourné ».

Dieu les avait créés avant Adam et Ève. Comme à ceux-ci, il leur avait accordé la même liberté de le servir et de lui obéir. Or Satan, le chef des anges, suivi par un certain nombre d'entre eux, mésestima sa liberté et se révolta contre Dieu.

Entre 50 et 100 de notre ère, un de ces pseudo-épigraphes rédigea une *Vie d'Adam et d'Ève* dans laquelle il donne la raison de leur révolte.

(Le diable s'adresse à Adam :) « Lorsque Dieu t'eut insufflé le souffle de vie et que ton visage et ta ressemblance eurent été faits à l'image de Dieu, Michel (...) sortit pour convoquer tous les anges et il leur enjoignit : « Adorez l'image du Seigneur Dieu, ainsi que l'a ordonné le Seigneur ! » (...) Et comme Michel me pressait de (t') adorer, je lui dis : « Pourquoi me presses-tu ? Je n'adorerai pas celui qui m'est inférieur ; je préexiste, en effet, à toute créature et j'avais déjà été créé avant que celui-là ne vienne à l'existence. C'est lui qui doit m'adorer, et non l'inverse ! » En entendant cela, les autres anges qui sont avec moi refusèrent de (t')adorer. (...)

Le Seigneur Dieu s'irrita contre moi et donna ordre qu'on me chasse, avec mes anges, du ciel et de ma gloire. Ainsi, c'est bien à cause de toi que nous fûmes chassés de nos demeures et précipités sur la terre. Je fus aussitôt dans le tourment car j'avais été dépouillé de toute ma gloire, alors que toi, tu étais installé (par Dieu) dans les délices et la joie. C'est pourquoi je me mis à te jalouser et je ne tolérai pas que tu fus ainsi dans la gloire. J'ai

¹²⁰ Trad. André Caquot, op. cit. pp. 641-642.

circonvenu ta femme et, par son intermédiaire, j'ai fait en sorte que tu sois chassé de tous tes délices et de toutes tes joies, ainsi que je l'avais été moi-même le premier¹²¹. (Vie d'Adam et Ève 13-16)

Expulsés de la présence divine, confinés dans la partie inférieure de l'Univers, ces anges rebelles conservent des pouvoirs qui leur permettent de contrecarrer les plans divins et de tourmenter les humains. Si Dieu leur permettait de nuire, il leur interdisait, en revanche, de tenter les hommes au-delà de leurs forces. Il ne tolérait ces épreuves que pour leur permettre de grandir dans la foi et la fidélité.

Anges et Démons au Jour de la Victoire

Ces auteurs juifs affirmèrent encore que ce pouvoir accordé à Satan et à ses troupes de démons n'était que provisoire.

Un jour viendra où une énorme conflagration ébranlera même le cosmos. Ce jour-là sera le jour de *Yahvé-Elohim*, le jour de la renaissance définitive pour Israël, le jour de la revanche, le jour de la Victoire, le jour de la reconnaissance par tous les peuples de la royauté universelle du Dieu d'Israël. Ce jour-là signera la défaite définitive de Satan et de ses démons qui seront rejetés définitivement dans les « Ténèbres extérieures ».

Dieu interviendra... demain, avec les anges qui lui étaient demeurés fidèles : Michel, Gabriel, Raphaël...

Dans l'attente de ce jour glorieux, le peuple juif n'avait qu'une conduite à tenir : observer scrupuleusement la Torah, se mettre sous la protection des anges fidèles à Dieu et ne pas se laisser tenter par Satan.

L'affirmation du monothéisme avait permis aux théologiens juifs de sauver la face de Yahvé, à la suite des échecs qu'il n'avait cessé de subir de la part des dieux assyriens, babyloniens, égyptiens, perses.... Les anges leur permirent de rassurer leurs fidèles. Ce Dieu universel et transcendant continuait, par leur intermédiaire, à s'occuper de la marche de l'Univers, de celle du monde et de celle de chaque homme durant sa vie terrestre. Et enfin, le diable leur permit d'expliquer l'origine du Mal et de dédouaner Dieu d'en être l'auteur.

Nos guides

- Cohn Norman, *Cosmos, chaos et le temps qui vient*, Paris, Éd. Allia, 2000.
- *Encyclopédie des Religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Porter J. R., *La Bible oubliée*, Paris, Éd. Albin Michel, 2004.
- Soler Jean, *L'Invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.

¹²¹ *Vie d'Adam et d'Ève, des Patriarches et des Prophètes*, Paris, Éd. du Cerf, 1988, ch. 13-16. Cité par Porter J. R., *La Bible oubliée*, Paris, Éd. Albin Michel, 2004, p. 33-34.

7.1.15

Dès ~268 avant notre ère

Le bouddhisme à la conquête de l'Asie

De la première prédication du Bouddha, à Bénarès, vers 430¹²² avant notre ère, au règne d'Açoka (~ 268 - 239), premier unificateur de l'Inde, le bouddhisme resta confiné dans la vallée du Gange. Puis, avec l'appui de ce souverain, il se répandit pratiquement dans tout le sous-continent, malgré une forte résistance de l'hindouisme et du jaïnisme.

Puis il se répandit au Sri Lanka vers 200 avant notre ère, en Afghanistan entre 150 et 100, au Bangladesh vers 100, et en Asie centrale vers 50.

De là, suivant la Route de la Soie, il atteignit au I^{er} siècle de notre ère, à l'ouest, l'Iran, et à l'est, la Chine.

En Iran, sa progression fut stoppée au III^e siècle par les Perses sassanides acquis à la religion de Zoroastre.

En Chine, il dut se frotter à deux religions nationales : le confucianisme et le taoïsme. Il y apparut au moment où la dynastie des Han (206 AEC à 220 EC) entra en crise avant de disparaître. Son déclin entraîna (momentanément) celui du confucianisme qu'elle protégeait, ce dont profita le bouddhisme qui était porteur d'un nouveau système de valeurs.

Le bouddhisme se répandit ensuite dans toute la Péninsule indochinoise. Puis il atteignit la Péninsule malaise vers 400, la Corée vers 450, l'Indonésie vers 500, le Japon vers 538 - 552, le Tibet vers 600 - 650, la Mongolie vers 700, le Sikkim et le Bhoutan vers 1400, et Taïwan vers 1700. Dans ces pays il devint la religion prépondérante, parfois durant quelques siècles seulement, parfois il le demeura jusqu'à nos jours. À partir de 1900, le bouddhisme pénétra... en Europe et en Amérique du Nord.

Aujourd'hui, le bouddhisme compte environ 500 millions de fidèles.

Les atouts du bouddhisme

Pour quelles raisons des peuples si divers ont-ils adopté, à un moment ou un autre, cette religion d'origine indienne ?

Elles furent diverses, comme nous pouvons bien l'imaginer.

- La force du bouddhisme résidait dans ses moines et ses nones célibataires qui se consacrèrent totalement à sa diffusion. Le rayonnement spirituel extraordinaire de certains de ses maîtres à penser lui attira de nombreux fidèles.

- Lorsque ces moines parvenaient à convertir un prince, un roi..., ces derniers favorisaient généralement son implantation sur leurs terres.

- À l'origine, le bouddhisme se défendit d'être une religion. Il ne fit pas appel à un monde divin quelconque. Il se présenta d'abord et seulement comme une Voie :

- Une Voie propre à aider tout un chacun à développer en lui, durant sa vie, une personnalité plus sereine, plus harmonieuse, plus compatissante.
- Une Voie qui permettait à chaque individu de mieux faire face à l'angoisse de la mort et d'espérer une meilleure réincarnation.

¹²² Si l'on adopte la chronologie de la vie du Bouddha établie par les Japonais. Cf. ch. 7. 1.2.

- Une Voie permettant aux plus avancés de sortir finalement du cycle infernal des réincarnations et d'atteindre le nirvâna. Le bouddhisme s'adressait donc à tout un chacun. Il le prenait là où il était dans son développement spirituel et le conduisait jusqu'aux portes du nirvâna, s'il le souhaitait.

- Il apportait à chaque individu un diagnostic précis sur l'origine de ses souffrances. En lui faisant découvrir que tout n'était qu'illusion et impermanence, il lui apprit à maîtriser ses désirs, et par conséquent à surmonter ses souffrances... Il le rendit fort dans l'adversité.
- Il se présenta comme un facteur de cohésion sociale en prêchant la bienveillance, la compassion, la non-violence...
- Il attira les intellectuels avec ses écoles dont les enseignements atteignirent parfois les sommets de la pensée humaine.
- Il intéressa enfin tous ceux qui étaient attirés plus particulièrement par des techniques corporelles, tel que le yoga ou par des pratiques et des rites faisant appel à la magie pour atteindre un épanouissement personnel ou l'Éveil et le nirvâna.

Ce n'est que lorsqu'il sortit de l'Inde qu'il se transforma en religion. Lorsque ses missionnaires l'implantaient dans un pays, ils cherchaient d'abord à éradiquer sa religion en prêchant son inutilité pour sortir du cycle des réincarnations, qui était affaire de l'homme et de lui seul. Si son élimination n'était pas possible, ils l'adaptaient, la « bouddhisaient »¹²³. Ils admirent que certaines divinités pouvaient être utiles pour obtenir un bien quelconque. Donc leurs fidèles pouvaient les prier et leur rendre un culte. Mais ils limitèrent leur pouvoir d'intervention. En aucun cas elles ne pouvaient aider leurs adorateurs à obtenir l'Éveil.

Transformer le bouddhisme en une religion syncrétique en intégrant un certain nombre de croyances et de rites qui lui étaient étrangers ne rebuta en aucune manière ses missionnaires. Cette solution leur permettait d'influencer ces croyances et ces rites, de leur donner un nouveau sens... Le génie du bouddhisme consista donc dans sa capacité à s'adapter aux besoins de chacun et de chaque peuple, à leur culture et à leurs croyances pour pouvoir mieux s'imposer.

L'attitude des bouddhistes envers les religions locales est souvent décrite comme un exemple de tolérance. Il s'agit en réalité d'une tentative de mainmise : les dieux indigènes les plus importants sont convertis, les autres sont rejetés dans les ténèbres extérieures, ravalés au rang de démons et, le cas échéant, soumis ou détruits par des rites appropriés. Certes, le processus est souvent représenté dans les sources bouddhiques comme une conversion volontaire des divinités locales. Mais la réalité est fréquemment toute autre, comme en témoignent certains mythes qui suggèrent que le bouddhisme a parfois cherché à éradiquer les cultes locaux qui lui faisaient obstacle. C'est ainsi que le Tibet est « pacifié » au VIII^e siècle par le maître indien Padmasambhava, lorsque celui-ci soumet tous les « démons » locaux (en réalité, les anciens dieux) grâce à ses formidables pouvoirs¹²⁴.

Cette stratégie fonctionna bien dans pratiquement tous les pays dans lesquels ses missionnaires prêchèrent. En revanche, ces derniers essuyèrent un échec en Inde même, terre natale du Bouddha. Le bouddhisme ne put phagocyter ni l'hindouisme ni le jaïnisme. En 850 de notre ère, ces deux courants spirituels réussirent même à l'éjecter du Nord du pays. La vitalité de l'hindouisme¹²⁵, la perte de l'appui des princes, mais aussi le relâchement de la discipline dans les grands monastères expliquent, pour une large part, son échec. Dès 1955, cependant, il est réapparu en Inde et compte aujourd'hui environ huit millions de fidèles.

¹²³ Cf. ch. 8. 3.

¹²⁴ Faure Bernard, *Le bouddhisme, une religion tolérante ?*, in *Revue des Sciences humaines*, Hors-série n° 41-juin-juillet-août 2003.

¹²⁵ Bien que confiné essentiellement à l'Inde, l'hindouisme constitue aujourd'hui la troisième religion la plus importante en nombre avec plus d'un milliard cent millions de fidèles.

Nos guides

- Bosc Jean-Marie, *L'Asie des grandes religions*, Paris, Éd. Fayard, 1998.
- Dumarcet Lionel, *Les Grandes Religions de l'Asie*, Paris, Éd. Pocket, 2005.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Ries Julien, *Le Bouddhisme, ses doctrines, son expansion, son évolution*, Louvain-La-Neuve, Centre d'Histoire des religions, 1985.

7.1.16

Israël

Dès 250 - 200

Émergence de la croyance en la résurrection des morts

Les croyances ancestrales sur l'Après-Vie

Les anciens Israélites croyaient qu'à leur naissance, Dieu insufflait dans leurs narines un souffle de vie (*neshama*) qui s'échappait de leur corps lorsqu'ils mouraient. Entre ce commencement et cette fin, ce souffle de vie faisait de chaque homme une personne vivante (*nephesh*), c'est-à-dire une créature constituée d'un corps physique animé par un moi conscient, doté d'une intelligence et capable d'éprouver des émotions, des désirs, des sentiments..., capacités qui lui conféraient une identité propre. Cette *nephesh* résidait dans le sang car, lorsqu'il s'écoulait en grande quantité, l'homme perdait de sa vitalité, voire mourait.

La *nephesh* de toute chair, c'est son sang, qui est en elle. (Lévitique 17 : 14)

Lorsqu'un homme mourait, son corps devenait poussière, privant sa *nephesh* de toute possibilité de s'exprimer. Celle-ci se transformait alors en une ombre fugace qui descendait au Shéol, Pays de l'oubli. Durant cette descente, elle pouvait être agressée par les mêmes puissances maléfiques, les mêmes démons qui tourmentaient les hommes durant leur vie terrestre. Aussi les anciens Israélites emmenaient-ils dans la tombe les talismans qui les avaient protégés sur Terre et leurs familles cherchaient à neutraliser ces mauvais esprits par des rites magiques.

Arrivées au Shéol, leurs *nephesh* menaient une vie certes sans tourment mais sans joie non plus. Pour les uns, dans ce Pays de l'oubli, elles perdaient la mémoire de leur passage sur terre et ignoraient ce qui s'y passait.

Ses fils brillent ? Il n'en sait rien.
Ils échouent ? Il n'y comprend rien.
(Jb 14 :21)

D'autres, au contraire, croyaient que les défunts connaissaient ce qui se passait sur terre et qu'ils pouvaient répondre à ceux qu'ils avaient quittés si ceux-ci les interrogeaient en pratiquant la nécromancie ou en leur rendant un culte. Ces pratiques furent dénoncées par les prophètes comme idolâtres. Mais elles perdurèrent, malgré leur interdiction, durant toute l'époque du Second Temple (515 avant notre ère à 70 de notre ère).

Les anciens Israélites croyaient encore que, pour les hommes, tout se jouait durant leur vie terrestre. Tout bien qui leur advenait était le signe de la bénédiction de Yahvé. Tout mal qui les frappait était le signe qu'il voulait éprouver leur fidélité ou les punir d'un péché quelconque. À leur mort, aucun tribunal divin ne les attendait dans l'Au-delà pour infliger aux méchants le châtiment qu'ils méritaient et pour faire entrer dans un Paradis les justes, les fidèles, tous ceux qui avaient souffert persécution et injustice.

L'auteur du livre *Le Qohélet (Ecclésiaste)* qu'il rédigea vers 250 avant notre ère, exprime ainsi cette conviction commune.

Les choses sont égales.
Pour tous même destin,
Au juste comme au coupable
Au bon, au pur et à l'impur. (Qo 9 :2)

Yahvé maître de la Vie et de la Mort, maître des empires et de chaque individu.

Nous l'avons vu, dès l'époque du Premier Temple¹²⁶, il s'était constitué un mouvement informel de fidèles qui chercha à imposer *Yahvé* comme seul et unique Dieu du peuple israélite et que Gordon Smith appela le « Mouvement-du-*Yahvé*-unique ». En 722, les Assyriens avaient radié de la carte du Proche-Orient le royaume de Samarie. En 609, les Égyptiens avaient battu le roi Josias. En 583, les Babyloniens avaient détruit le royaume de Juda et emporté une partie de sa population en captivité.

Le peuple avait alors demandé aux théologiens de ce mouvement pourquoi *Yahvé* avait perdu toutes ses batailles contre *Assour*, *Amon Rê* et *Marduk*, les dieux de leurs ennemis. Était-il moins puissant qu'eux ? Les prophètes, adeptes de ce mouvement, leur répondirent que ces divinités n'étaient que des leurres, du vent. Il n'existait qu'un seul Dieu de l'Univers, *Yahvé*, qui s'était fait obéir des Assyriens, des Égyptiens et des Babyloniens pour châtier son peuple de ses infidélités. Maître tout puissant de la vie et de la mort, il tenait dans ses mains le destin des hommes et des empires.

Yahvé fait mourir et fait vivre
C'est lui qui fait descendre au Shéol
Lui qui en fait monter. (I S 2 : 6)

Yahvé, Dieu transcendant, incompréhensible

Le peuple leur demanda alors pourquoi ce Dieu Unique, maître de l'Univers et de la destinée de chaque homme acceptait que des justes et des innocents soient frappés par le malheur ou persécutés par des méchants qui pouvaient jouir jusqu'à la fin de leur vie de tous les biens de la terre ?

Dans un premier temps, ces prophètes n'eurent d'autre réponse à lui donner que Dieu était tellement au-dessus de l'humble condition humaine qu'il était impossible de connaître les raisons de ce qui ressemblait à une insupportable injustice.

C'est ce que proclame l'auteur du *Deutéro-Isaïe*¹²⁷.

Non, vos pensées ne sont pas mes pensées,
Ni vos chemins mes chemins – déclaration de Yahvé –
Les ciels sont aussi distants de la terre
Que vos chemins de mes chemins
Et vos pensées de mes pensées. (Is 55 : 8-9)

¹²⁶ Construit par le roi Salomon au X^e siècle avant notre ère, ce premier temple fut détruit en 587 par Nabuchodonosor.

¹²⁷ Les ch. 40 à 55 du livre d'Isaïe ont été rédigés par un auteur inconnu au VI^e siècle, au moment de l'Exil ou après le retour des exilés dans leur patrie, et qui se plaça sous le patronage d'Isaïe.

Quelques années plus tard, le *Livre de Job*, rédigé vers 500, tiendra le même langage. Mais cette réponse ne pouvait satisfaire le commun des mortels juifs aux prises avec la souffrance, la misère, l'injustice, la persécution... Un dieu que l'on disait miséricordieux, attentif aux plus faibles, aux plus pauvres ne pouvait se réfugier derrière sa transcendance pour ne pas agir. Où était sa justice ?

En 536, le Perse Cyrus II, nouveau maître du Proche-Orient, avait autorisé les Israélites déportés à Babylone à regagner leur patrie et à reconstruire leur Temple à Jérusalem. Nombreux furent ceux qui prirent le chemin du retour et qui rejoignirent leurs compatriotes demeurés sur place. Appelés désormais Juifs ou Judéens, les uns et les autres avaient retenu la dure et terrible leçon que *Yahvé* leur avait infligée en détruisant leurs deux royaumes. Ils lui jurèrent fidélité et respectèrent leur serment. Ils demandèrent alors : « Maintenant que nous lui sommes fidèles, pourquoi *Yahvé* ne nous délivre pas des Perses ? » Et lorsque ceux-ci furent vaincus par Alexandre le Grand, et que la Judée ne recouvra pas son indépendance, mais subit la domination des rois hellénistiques, une fois encore, les Juifs demandèrent : « Pourquoi *Yahvé* ne redonne pas l'indépendance à notre pays ? ».

Les anciens prophètes avaient disparu avec leurs rois. De nouveaux porte-parole de *Yahvé*, des visionnaires, les remplacèrent. Ils relatèrent leurs visions dans des ouvrages dont certains furent introduits dans la « Bible hébraïque », tandis que les autres furent déclarés « apocryphes » (écartés du canon). C'est dans ces livres qu'on peut y lire la réponse qu'ils donnèrent à leurs compatriotes.

Un jugement général de tous les hommes aura lieu à la Fin des Temps.

« Soyez patients ! *Yahvé* tient toujours ses promesses. Ayez confiance en lui. Croyez en sa Parole. Le jour de son intervention est proche. Non seulement il va chasser les Perses et les Grecs, mais il va encore faire un miracle plus extraordinaire. Il va vaincre la mort elle-même. Il va ressusciter tous les morts. Il va leur créer un nouveau corps et leur insuffler dans leurs narines leur *nephesh*. Puis il rendra sa justice tant attendue. Il procédera à un jugement général. Justice sera enfin rendue. Israël sera rétabli dans tous ses droits. Les justes seront récompensés et les méchants punis. » Telle fut leur réponse.

À dire vrai, elle n'était pas si nouvelle. Au VIII^e siècle, le prophète Isaïe l'avait déjà esquissée. Mais il réservait la résurrection des corps aux seuls justes.

Tes morts revivront, tes cadavres ressusciteront. Réveillez-vous et chantez, vous qui habitez la poussière, car ta rosée est une rosée lumineuse, et le pays va enfanter des ombres. (Is 26 : 19)

Mais chacun le sait : nul n'est prophète dans son pays.

C'est au III^e siècle que, pour la première fois, un de ces ouvrages mentionne un jugement général et une résurrection générale des morts. Il s'agit du *Livre des Veilleurs*¹²⁸, rédigé entre 250 et 200 avant notre ère¹²⁹, et attribué au patriarche Hénoch.

Malheur à ceux qui édifient l'injustice et l'oppression et consolident la fraude, car ils seront brutalement renversés et n'auront pas de paix. Malheur à ceux qui bâtissent leurs maisons par le péché, car elles seront

¹²⁸ Ce livre fut intégré dans celui de I Hénoch et constitue les ch. 1 à 36. L'auteur de ce livre a cherché à donner une certaine fiabilité à ses révélations en l'attribuant à Hénoch, septième patriarche antédiluvien, arrière-grand-père de Noé.

¹²⁹ C'est la date que donne l'exégète anglais R.T. Beckwith dans son ouvrage *Calendar and chronology, jewish and christian*, Paris, Librairie Lavoisier, 1996,

renversées de leur base. Ils tomberont par l'épée, et ceux qui amassent l'or et l'argent périront par un châtement brutal. Malheur à vous, riches, car vous vous êtes fiés à vos biens. Vous en serez dépouillés, parce que vous ne vous êtes pas souvenus du Très-Haut au temps de votre richesse. Vous avez blasphémé et commis l'injustice, vous avez mérité le jour d'effusion de sang, le jour de ténèbres, **le jour du grand Jugement**. Voilà ce que je vous dis, ce que je vous annonce : Celui qui vous a créés vous renversera, on ne s'apitoiera pas sur votre chute, et votre créateur se réjouira de votre perte. Mais les justes d'entre vous subsisteront en ce temps-là, opprobre pour les pécheurs et les impies¹³⁰. (I Hénoch 94 : 6-11)

Nous l'avons relevé plus haut, la croyance commune était que les *nephesh* des défunts croussaient dans le shéol où elles menaient une vie larvaire. Ce *Livre des Veilleurs* affirme que ce n'est pas le cas. Au Shéol, les *nephesh* des défunts attendent le jour du grand jugement et, durant cette attente, elles connaissent déjà une différence de traitement.

Celles des justes vivent dans une caverne lumineuse, tandis que celles des impies sont enfermées dans des cavernes ténébreuses où elles sont déjà en proie à des tourments.

Au chapitre 22, Hénoch raconte son voyage au Shéol :

De là j'ai fait route vers un autre endroit. On m'a montré vers l'ouest une autre montagne de roc dur, imposante et élevée. Quatre cavernes s'y ouvraient, profondes et (aux parois) parfaitement lisses. Trois de ces cavernes étaient ténébreuses, la quatrième était lumineuse, avec une source au milieu, j'ai dit : « Que ces cavernes sont lisses ! Qu'elles sont profondes et ténébreuses ! » Raphaël, l'un des saints anges, qui m'accompagnait, m'a répondu : « Ces cavernes doivent rassembler les esprits des morts, c'est à cela même qu'elles sont destinées ; toutes les âmes humaines y seront recueillies. Ces cavernes sont (destinées) à être leur prison - c'est ainsi qu'elles ont été créées - jusqu'au jour où ils seront jugés, jusqu'au moment du jour final, celui du grand Jugement qui sera exercé sur eux. »

(...)

Je lui ai demandé alors pourquoi toutes les cavernes étaient séparées l'une de l'autre. Il m'a répondu : « Ces trois-ci ont été créées pour séparer les esprits des morts. Ainsi, il a été réservé aux esprits des justes celle où jaillit la source lumineuse. Ainsi, il en a été créé une (pour les esprits) des pécheurs morts et enterrés sans avoir subi de jugement durant leur vie : leurs esprits y sont mis à part pour (subir) ce cruel supplice, jusqu'au grand jour du Jugement, des flagellations, ils sont maudits pour l'éternité ; c'est la rétribution (due à) leurs esprits : on les enchaînera ici pour l'éternité. Ainsi, il en a été réservé une pour les esprits de ceux qui accusent, dénonçant le meurtre dont ils ont été victimes au temps des pécheurs. Ainsi, il en a été créé une pour les esprits de ceux qui ne seront pas des saints, mais des pécheurs et participeront au sort des impies. Parce qu'ils souffrent ici, leurs esprits seront moins (sévèrement) punis, ils ne seront pas châtiés au jour du Jugement, mais ils ne se réveilleront pas davantage d'ici¹³¹. » (I Hénoch 12 : I-5/ 8-13)

Émergence de la croyance en la résurrection de la chair

C'est aussi dans cet ouvrage que l'on trouve la première allusion à une résurrection des corps.

Au chapitre 24, Hénoch aperçoit un arbre merveilleux, « d'une odeur sans cesse renaissante ». Michel, l'ange qui l'accompagne, lui explique que les fruits de cet arbre sont destinés à ceux qui auront été trouvés justes au jour du Jugement.

Quant à cet arbre à la suave odeur, dont le parfum n'a rien de charnel, personne n'y portera la main jusqu'au jour du jugement. Quand les méchants auront été livrés aux tourments éternels, cet arbre sera donné aux justes et aux humbles. Ses fruits seront réservés aux élus. Car la vie sera plantée dans le lieu saint [...] Alors ils se réjouiront d'une grande joie, ils exulteront et entreront dans le sanctuaire, **une odeur délicieuse pénétrera leurs os, ils auront une vie plus longue que celle qu'ont eue tes pères** – et durant leurs jours, ils ne souffriront ni tourments, ni plaie, ni fléau¹³². (I Hénoch 24 : 9-10)

¹³⁰ Trad. André Caquot, in *La Bible. Écrits intertestamentaires*, Paris, Éd. Gallimard, 1987.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² *Ibid.*

Selon les exégètes, cette odeur délicieuse qui pénètre jusqu'à la moelle des os des justes et cette longue vie qui leur est promise est une première allusion à la résurrection de la chair. Les justes retrouveront un corps. Si Dieu fut assez puissant pour créer le corps de l'homme, il l'est aussi pour lui en redonner un nouveau. Ils mangeront des fruits de l'arbre de la Vie, ils boiront, ils connaîtront une vieillesse heureuse... Le paradis d'Hénoch n'est pas un paradis peuplé d'esprits désincarnés, mais d'hommes de chair et de sang.

L'auteur de ce livre a-t-il été influencé par la religion mazdéenne, la religion nationale des Perses qui venaient d'occuper leur pays et qui, elle aussi, s'intéressait à la vie des hommes dans l'Au-delà ? Peut-être. Ses mages, nous l'avons vu, prêchaient la résurrection des morts, un Jugement dernier, la Fin des Temps, la victoire du Bien sur le Mal.

Sous la domination des rois hellénistiques, les Ptolémées, puis, à partir de 200, les Séleucides, la culture grecque s'enracina profondément dans le pays, notamment sous le règne d'Antiochus Épiphane IV (175 - 164) qui voulut transformer Jérusalem en une cité grecque. Le Temple fut voué à Zeus Olympien. Des gymnases furent construits. Quiconque respectait la Torah était passible de la peine de mort. Sabbat, circoncision, tabous alimentaires furent proscrits. Cette hellénisation du pays menée au pas de charge suscita, en 168, une révolte, une guerre sainte de la part de ceux qui, à tout prix, voulaient demeurer fidèles à *Yahvé*. Elle fut conduite par les cinq fils du grand-prêtre Mattathias, les Macchabées. En 141, ils parvinrent à redonner à leur pays son indépendance qui subsista jusqu'en 63, date à laquelle les Romains la soumirent.

Le Livre de Daniel

En 164, lors de cette persécution, un juif publia un livre sous le nom de Daniel. C'est dans cet ouvrage que nous trouvons une nouvelle allusion à la résurrection des corps. Révolté par les tourments ignobles que les sbires d'Antiochus infligeaient aux juifs qui persistaient dans la fidélité à leur foi, Daniel proclama que Dieu ne pouvait se déjuger. Aux jugements des hommes il allait répondre par son jugement à Lui à la Fin des Temps. **Il rétablirait dans leur droit ces martyrs morts pour leur foi. Il les réveillerait, il les ressusciterait avec leur corps martyrisé et leur accorderait la vie éternelle.** Quant à leurs persécuteurs, il les ressusciterait aussi, mais pour leur faire subir l'horreur éternelle.

Parmi ceux qui dorment au pays de la poussière, beaucoup se réveillent, les uns pour la vie éternelle et les autres pour la honte, pour l'horreur éternelle. (Dn 12 : 2)

Pour les exégètes, ce réveil au pays de la poussière est une affirmation que leurs *nephesh* retrouveront un corps.

Durant le dernier siècle avant notre ère et le premier de notre ère, quatre livres furent publiés racontant cette guerre sainte des Macchabées. Dans le deuxième livre, rédigé vers 126 avant notre ère, l'auteur affirme que des juifs croyaient à la résurrection, et en tout premier lieu, Judas, le chef des révoltés, qui ordonna un sacrifice expiatoire pour ses soldats morts en état de péché.

S'il n'avait pas espéré la résurrection de ces soldats tombés, il eût été inepte et inutile de prier pour les morts. Il considérait en outre, et c'était une pensée sainte et pieuse, qu'une splendide récompense est réservée à ceux qui s'endorment avec piété. C'est pourquoi, pour les délivrer de leur faute, il fit procéder à ce sacrifice expiatoire. (II M 12 : 44-45)

Dans ce livre, l'auteur fait encore l'éloge de sept frères et de leur mère qui avaient refusé de renoncer à la Loi et qui furent suppliciés par Antochius. Ces martyrs clament, sous la torture et avant de mourir, que Dieu récompensera dans l'Au-delà leur fidélité en les ressuscitant pour une vie éternelle, cette fois-ci.

L'un deux, juste avant de mourir, lança au roi :

Misérable, ce n'est que de la vie présente que tu nous exclus. Mais le roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourrons pour ses lois. (2M 7 : 9)

Un autre lui dit :

Mieux vaut mourir de la main des hommes et tenir de Dieu l'espoir d'être relevé par lui. (2M 7 : 14)

Quant à leur mère qui assiste à leur supplice, elle les encourageait en leur disant :

J'ignore comment vous êtes apparus dans mon ventre. Ce n'est pas moi qui vous ai donné le souffle et la vie, je n'ai pas organisé les éléments qui forment chacun de vous. Aussi bien le créateur du monde, qui a façonné l'homme à sa naissance et qui est à l'origine de toutes choses, vous rendra-t-il dans sa miséricorde le souffle et la vie puisque, maintenant, vous vous méprisez vous-mêmes à cause de ses lois. (2M 7 : 22-23)

À son petit dernier, elle dit encore :

Ne crains pas ce bourreau, accepte la mort en te montrant digne de tes frères, pour que je te retrouve avec eux au moment de la miséricorde. (2M 7 : 29)

Torturée à son tour et de façon encore plus ignoble, elle meurt en ayant la certitude qu'elle allait rejoindre ses enfants et que Dieu les ressusciterait. D'autres œuvres nous livrent des scénarios eschatologiques semblables, si bien que nous pouvons affirmer que, durant la période du Second Temple (515 AEC à 70 EC), la croyance en un Jugement dernier et une résurrection corporelle des morts s'est peu à peu imposée dans certains cercles juifs, tels les pharisiens et les esséniens.

En revanche, d'autres juifs, comme les sadducéens continuèrent à nier toute résurrection des corps, s'en tenant à la croyance traditionnelle. L'évangéliste Matthieu rapporte le piège que ceux-ci tendirent à Jésus en invoquant une loi de Moïse :

Ce même jour vinrent à lui des sadducéens qui disent que le relèvement des morts n'existe pas.

Ils l'interrogèrent : Toi qui es savant, tu sais que Moïse a dit : « Si un homme meurt sans laisser d'enfants, son frère épousera sa veuve pour lui donner une descendance. » Il y avait ainsi sept frères. L'aîné se marie et meurt, il n'a pas d'enfants. La deuxième épouse donc la femme de son frère. Il meurt à son tour, et de même le troisième qui l'a épousée, et ainsi de suite jusqu'au septième. À la fin, c'est la femme qui meurt. Le jour du relèvement des morts, des sept frères, qui sera son mari si tous l'ont eue pour épouse ?

Jésus répondit : Votre ignorance des Écritures et de la puissance de Dieu vous égare. Une fois relevés des morts, les hommes ne prendront pas de femme, ni les femmes de mari, car tous seront comme les messagers du Seigneur dans le ciel. Au sujet du relèvement des morts, n'avez-vous pas lu ce que Dieu a dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob » ? Dieu n'est donc pas le Dieu des morts, mais celui des vivants. (Mt 22 : 23-32)

Trois jours après la mort de Jésus, ses disciples affirmèrent que Dieu l'avait ressuscité. Il leur était apparu dans un corps glorifié. Ils avaient pu le toucher, ils avaient mangé et bu avec lui. Ils firent de sa résurrection le gage de la résurrection de tous les hommes à la Fin des temps pour une vie éternelle auprès de Dieu. Cette croyance deviendra le fondement même de la foi du christianisme.

Après la destruction du Temple de Jérusalem en 70 qui entraîna la disparition des prêtres et des sadducéens, la religion juive fut prise en charge par les pharisiens. Dans leur Credo, ils inclurent la résurrection des morts.

Tout juif a une part dans le monde à venir, à l'exception de celui qui dit : il n'y a pas de résurrection des morts. (Sanhédrin 10 : 1)

Cette croyance sera reprise par l'islam.

L'homme, ne voit-il pas que nous l'avons créé d'une goutte de sperme ? Et le voilà (devenu) un adversaire déclaré ! Il cite pour nous un exemple, tandis qu'il oublie sa propre création, il dit : « Qui va redonner la vie à des ossements une fois réduits en poussière ? » Dis : « Celui qui les a créés une première fois, leur redonnera la vie. Il se connaît parfaitement à toute création¹³³ ». (Sourate 36 : 77-79)

Nos guides

- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Grappe Christian, *Le Royaume de Dieu, avant, avec et après Jésus*, Genève, Ed. Labor et Fides, 2001.
- Mainville Odette, Marguerat Daniel, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Puech Emile, *La croyance des Esséniens en la vie future : immortalité, résurrection, vie éternelle ?* Paris, Éd. J. Gabalda, 1993, 2 t.
- Soler Jean, *Aux origines du Dieu unique. L'invention du monothéisme*, Paris, Éd. de Fallois, 2002.

¹³³ Trad. Mouhammad Hamidullah.

7.1.17

Monde romain

~200 AEC - ~400 EC

Quand les dieux du Proche-Orient parlaient à la conquête de Rome

Nous avons relevé le succès que rencontrèrent, dans le monde grec, à partir du VII^e siècle avant notre ère, les religions à mystères originaires de la mer Noire : dionysisme, orphisme, pythagorisme¹³⁴ et, dès la fin du III^e siècle, les cultes des dieux originaires du Proche-Orient : *Cybèle*, *Isis*, *Sérapis*, *Astarté*, *Atargatis*, *Bendis*, *Isodaitès*, *Anaïtis*, *Baal Sabazios*, *Adonis*, *Hathor*, *Epet*, *Amon*, *Anubis*, *Horus*¹³⁵...

Or, dès ~200 avant notre ère, ces dieux et déesses ne tardèrent pas à conquérir le monde romain qui, lui, conquérait leurs terres. Parmi les plus importantes de ces divinités, mentionnons la déesse phrygienne *Cybèle* et son enfant-amant *Attis*, la déesse égyptienne *Isis* et son époux *Sérapis* et le dieu perse *Mithra*. Les accompagnaient encore le dieu juif *Yahvé* et le dieu des chrétiens, *Jésus-Christ*. Nous présenterons ultérieurement ces deux religions, car elles avaient la particularité d'être exclusives, c'est-à-dire qu'elles niaient l'existence de toute autre divinité.

Tous les autres cultes, en revanche, cherchèrent à cohabiter en bonne harmonie, notamment avec les cultes officiels et traditionnels romains. Ceux-ci étaient des cultes collectifs, publics, ceux-là favorisaient la religiosité individuelle. Ils ne s'excluaient donc pas. Leurs fidèles pouvaient, sans difficulté aucune, participer, le même jour, aux cultes publics organisés par les autorités, sacrifier à *Jupiter*, puis aller se recueillir dans les temples de *Cybèle* ou d'*Isis*. Tous ces dieux vivaient donc en paix les uns avec les autres, grecs, romains et orientaux. Ce polythéisme tolérant permettait à chaque dieu de trouver des adorateurs et à chaque homme de vivre en compagnie du dieu avec lequel il se trouvait le plus en affinité ou de prier celui qu'il jugeait le mieux à même de répondre à ses besoins particuliers.

Comment se fait-il que des dieux orientaux parvinrent à s'imposer à Rome et dans la partie occidentale de son empire ?

Plusieurs causes favorisèrent l'implantation de leur culte.

1. La politique expansionniste de la République romaine, puis l'établissement d'un empire sur le pourtour de la Méditerranée et au Proche-Orient occasionnèrent un énorme brassage des populations.

- Plus industriels, plus commerciaux, plus urbanisés et plus peuplés, l'Orient romain vit ses marchands et ses artisans émigrer en nombre vers l'Occident romain plus rural et moins peuplé. Ils s'installèrent en Italie, en Gaule, dans les pays danubiens, en Afrique, en Espagne. De véritables colonies d'Orientaux se développèrent dans les villes et les ports occidentaux.

- Esclavagiste, Rome réduisit à la condition servile des millions d'hommes, de femmes et d'enfants provenant des peuples qu'elle avait vaincus. Pratiquement toute son économie

¹³⁴ Cf. ch. 6. 10.

¹³⁵ Cf. ch. 7.1.12.

reposait sur le travail de cette main d'œuvre gratuite. C'est ainsi que, pour travailler ses terres dépeuplées, l'Italie fit venir des esclaves d'Égypte, de Phrygie, de Cappadoce, de Syrie. La domesticité de ses palais fut composée avant tout de Syriens et d'Égyptiens. Les matrones romaines prirent à leur service une cohorte de servantes originaires d'Antioche, d'Alexandrie...

- État militariste, Rome déplaça, le long de ses 5 000 km de frontières ses légions de moins en moins romaines et italiennes et de plus en plus multiethniques.

- Centralisateur, il déplaça de même ses fonctionnaires et commis impériaux, ses relais dans toutes ses provinces...

- Enfin Rome, la capitale, attira irrésistiblement les très nombreux intellectuels de sa partie orientale : poètes, philosophes, écrivains, scientifiques...

Dans leurs bagages, ces Orientaux emmenèrent leurs dieux. Adorées d'abord dans les très nombreuses communautés égyptiennes, phrygiennes, syriennes, juives... qui se constituèrent à Rome et dans les villes et ports de l'Occident, ces divinités attirèrent peu à peu les autochtones, car elles répondaient à certaines de leurs aspirations personnelles et religieuses.

2. En effet, ces cultes orientaux exercèrent une grande attirance sur le petit peuple, les femmes, les esclaves, les pauvres, les personnes isolées, bref, les laissés-pour-compte de cet État militariste, esclavagiste, autoritaire, où la loi était celle des hommes. La raison ? Ces cultes se pratiquaient au sein de petites communautés locales où chacun pouvait trouver réconfort, entraide, partage, soutien. Les communautés chrétiennes, par exemple, se firent même un devoir d'abolir toutes différences sociales, raciales, nationales. Elles se donnèrent pour idéal de créer des communautés où il n'y avait plus ni hommes, ni femmes, ni hommes libres, ni esclaves, ni Romains, ni étrangers, ni magistrats, ni pères de famille, ni patriciens, ni plébéiens..., mais seulement des frères et des sœurs partageant la même foi, la même espérance.

3. Tant dans la religion grecque que romaine, les cérémonies étaient dirigées par des magistrats qui, une fois leur service achevé, retournaient à leurs occupations profanes. Les cultes orientaux, en revanche, à l'exemple des anciens cultes à mystères, étaient dirigés par un clergé professionnel. Celui-ci prenait en charge la bonne marche de la communauté, organisait les cérémonies, s'occupait de l'entretien du local de réunion ou du temple, prenait en charge l'entretien des veuves, des orphelins, des pauvres... Et très souvent ces prêtres fonctionnaient comme directeurs de conscience. C'est dire l'efficacité que pouvait avoir une telle structure cléricale. C'est dire aussi le succès que purent rencontrer ces cultes lorsque ces prêtres rayonnaient leur foi grâce à leur charisme.

4. Les dieux grecs et romains étaient des Immortels. Ils jouissaient d'une jeunesse perpétuelle. Plusieurs de ces divinités orientales, au contraire, avaient partagé la même destinée que celle des humains. Elles avaient souffert les mêmes souffrances, les mêmes séparations, certaines avaient connu la mort, parfois dans des conditions atroces. Comme les humains, *Osiris*, *Attis*, *Adonis*, *Baal* avaient été pleurés par une épouse, une amante, une sœur dont l'amour était parvenu à les arracher à la mort et à les ressusciter. *Jésus-Christ* mourut sur une croix en expiation des péchés du monde et ressuscita trois jours plus tard. Ces divinités étaient à même de comprendre toute souffrance humaine et leur résurrection était gage de la résurrection de leurs adorateurs. Ces cultes possédaient donc une forte valeur thérapeutique. Ils apaisaient chez leurs fidèles leurs souffrances et l'angoisse de la mort en leur assurant une vie éternelle.

5. Les religions grecque et romaine consistaient avant tout en un contrat passé entre les hommes et les dieux. Les premiers les nourrissaient et les seconds leur accordaient leur

bienveillance. Certes la morale n'était pas absente de ces religions, mais elle consistait avant tout à prôner des vertus utiles à la société : tempérance, courage, chasteté avant le mariage, obéissance aux parents et aux magistrats, respect des serments, fidélité à la patrie, à l'empereur. Ces cultes orientaux prônaient avant tout un engagement personnel qui se manifestait immédiatement au moment de l'entrée dans la communauté par une initiation par laquelle le néophyte vivait, à l'exemple de son dieu, de manière symbolique, sa propre mort et sa propre résurrection, gage de sa résurrection réelle après sa mort. Puis une fois initié, la plupart de ces cultes l'invitaient à passer sa vie à s'affranchir de la tyrannie des instincts charnels, à délivrer son âme de la pesanteur de son corps, afin qu'au moment de sa mort, il se trouvât prêt à entrer dans le paradis promis. En proposant un chemin de perfection personnelle, ces cultes orientaux attirèrent bon nombre de personnes éprises de spiritualité.

6. En Italie, le conflit qui opposa Rome à Carthage de 264 à 146 avant notre ère et qui vit Hannibal dévaster la Péninsule engendra chez les Romains peur, panique, superstitions. Les troubles sociaux et la guerre civile qui suivirent, de 130 à 30, les amplifièrent. Émergea alors le sentiment diffus que les rites officiels avaient perdu toute efficacité, que les dieux traditionnels se désintéressaient du sort des hommes, que la religion traditionnelle avait fait faillite. Plus d'un croyant se mit alors à chercher aide et secours auprès de nouvelles divinités et à pratiquer des rites jugés plus efficaces. D'où leur intérêt pour les cultes orientaux.

Cybèle à Rome

Cybèle fut accueillie à Rome en 204 AEC, dans des circonstances tragiques. Les Romains ne savaient pas comment se débarrasser du Carthaginois Hannibal qui s'obstinait à les menacer en maintenant des troupes sur le sol italien, malgré sa défaite sur les rives du Métaure, en 207. De plus, à la même époque, une pluie de météorites s'était abattue sur le capitale provoquant un début de panique parmi l'immense foule des superstitieux. Les autorités consultèrent alors les oracles qui leur conseillèrent de faire appel à *Cybèle* qui se chargerait de mettre en fuite l'envahisseur. Pourquoi faire appel à cette déesse ? Elle était justement représentée par une météorite, pierre noire qu'elle était censée habiter. Déesse descendue du Ciel, elle était adorée comme une divinité salvatrice. De plus, elle était une divinité adorée à Troie, ville d'Enée, lointain ancêtre des Romains. Elle ne pourrait donc qu'être favorable à Rome.

Cet appel témoigne bien du peu de confiance que les Romains accordaient, déjà à cette époque, à leurs dieux traditionnels. Comme ces malades dont l'anxiété les fait courir d'un médecin à l'autre, ne sachant plus à quel « saint » se vouer, ils se tournèrent vers cette divinité étrangère espérant que la puissance que ses adorateurs lui prêtaient, allait les sortir de ce mauvais pas.

Le sanctuaire phrygien de *Cybèle* se trouvait à Pessinonte, ville proche du royaume d'Attale, roi de Pergame, allié de Rome. Grâce à la médiation de ce souverain, son clergé accepta de céder une de ses météorites. Celle-ci prit donc le chemin de Rome en passant par Pergame et Ilion, la ville d'Enée. Elle débarqua à Rome, en 204. Une immense stupéfaction saisit aussi bien les autorités que le peuple. Elle était portée par une troupe de galls¹³⁶ efféminés qui scandalisèrent les matrones romaines. Aussi, les autorités s'empressèrent-elles de l'enfermer dans le temple de la Victoire sur le Palatin où elle demeura treize ans en attendant d'intégrer son propre temple, en 191. Elles ordonnèrent de même que son culte ne se déroulerait qu'à l'intérieur de son enceinte, à l'exception d'une sortie annuelle, le 27 mars, où ses prêtres

¹³⁶ Prêtres eunuques.

pouvaient aller la baigner dans l'Almo, rivière toute proche. Défense fut faite aux Romains de participer à son culte, et tout particulièrement de se faire châtrer par amour pour cette déesse.

Cybèle prit son temps pour délivrer les Romains de leur cauchemar punique. Ce n'est qu'en 146 que ceux-ci parvinrent, après un siège de trois ans, à raser Carthage et à réduire en servitude ses habitants.

Cette déesse était accompagnée de son amant, le berger *Attis* dont nous avons évoqué le mythe au chapitre 7.1.12. À l'époque impériale, au IV^e siècle de notre ère, ses prêtres lui firent subir une métamorphose. Ils firent d'*Attis* son fils-amant qu'elle avait mis au monde sans perdre sa virginité. Puis ils le firent mourir des suites de sa mutilation et plongèrent sa mère dans le plus profond des remords. Ils la transformèrent en une mère éplorée dont l'amour parvint finalement à le ressusciter et à l'emmener avec elle dans la demeure des dieux. Ils instituèrent, au mois de mars, lorsque la Nature « ressuscite », une semaine sainte d'*Attis* qui attirait partout des foules énormes. Sa passion, la douleur de sa Mère, sa résurrection et son accession à la divinité étaient célébrées avec force processions, cérémonies, lamentations, cris de joie, jeux et bonnes chères. Institué à l'époque où l'empire vacillait sur ses bases, où l'avenir pour chacun était des plus incertains, ce rituel tout tourné vers la Vie fut d'autant plus suivi qu'il était en effet censé assurer la fécondité des humains et des troupeaux, la fertilité de la terre et des cultures, le salut de l'empereur et des communautés politiques et la promesse de vie éternelle pour ses fidèles.

Pour le christianisme qui s'imposait chaque jour davantage dans l'empire, ce rituel n'était qu'un mauvais pastiche de la naissance virginale de *Jésus-Christ*, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection et de son retour vers Dieu son Père. Dès que le pouvoir impérial fit de cette nouvelle religion, la religion officielle de l'empire, les évêques, lors de deux conciles, prirent deux mesures pour saper l'influence du culte de *Cybèle* :

En 325, au concile de Nicée, ils condamnèrent solennellement la castration physique et valorisèrent la « castration » spirituelle, c'est-à-dire la chasteté, l'abstinence et le célibat.

Et en 431, au concile d'Éphèse, ils proclamèrent Marie « Mère de Dieu ». Ils l'assirent sur le trône de *Cybèle* qui n'eut, dès lors, d'autre alternative que de céder sa place et de quitter la scène de l'Histoire.

Isis

Nous l'avons vu au chapitre 7.1.12, le culte d'*Isis* et de *Sérapis* avait fait des adeptes dans tout le monde hellénisé, dès le début du III^e siècle AEC. Au siècle suivant, il conquiert la Sicile et l'Italie du Sud et atteint Rome au début du I^{er} siècle et connut immédiatement un succès immense. Au moment de sa destruction par l'éruption du Vésuve, en 79 de notre ère, il semble que 10% de la population de Pompéi le pratiquait.

Par quatre fois, en 58, 53, 50 et 48 AEC, les autorités romaines, aux prises avec une guerre civile, tentèrent bien d'éradiquer ce culte pour des raisons religieuses et politiques. Si le peuple romain devait demander à des dieux de l'aider à surmonter cette grave crise, c'était d'abord et avant tout à ses dieux nationaux qu'il devait s'adresser et non à des divinités étrangères, comme leurs ancêtres l'avaient fait avec *Cybèle*. D'autre part, *Isis* était une déesse originaire d'Égypte dont les rois, les Ptolémées, étaient hostiles à Rome. À son tour, en 27, Auguste, le fondateur de l'empire romain qui manifestait une profonde répugnance envers les dieux d'Antoine et de Cléopâtre, ses ennemis, et qui cherchait à restaurer l'antique religion romaine, voulut juguler la diffusion de ce culte. Tibère (14 - 37) tenta le même exercice. En vain! Les conversions à ce nouveau culte ne cessaient de se multiplier dans tout l'empire, de la Bretagne au Danube. Il

gagna même les faveurs du troisième empereur, Caligula (37 - 41) qui fit construire à *Isis* un immense temple au Champ de Mars. Dès lors, ce culte jouit des faveurs des différentes dynasties qui se succédèrent sur le trône impérial : les Flaviens, les Antonins et les Sévères. Il atteignit son apogée au III^e siècle de notre ère, puis entama sa descente dans les oubliettes de l'Histoire, remplacé qu'il fut par le culte de *Jésus-Christ* et de sa mère, la Vierge Marie.

Les mystères mithriaques

Troisième dieu qui connut la faveur de Rome : *Mithra*, dieu originaire de la Perse, compagnon d'*Ahura Mazda*, le dieu national des Perses. Il était chargé de la protection de son souverain. Sa fidélité sans faille et sa vaillance lui valurent d'être promu dieu du serment et dieu de la guerre qui fait triompher le droit. Il avait ses prêtres, appelés « mages ». Ceux-ci avaient élaboré son culte sous la forme de mystères.

Ils le propagèrent en Asie Mineure, lorsque leur souverain Darius le Grand la conquiert en 547 - 546 AEC. C'est là que les légionnaires romains l'auraient découvert lorsqu'ils s'emparèrent de cette région dès le milieu du II^e siècle AEC. Rome cependant ne le connut qu'au cours du premier siècle de notre ère, en même temps que le christianisme. À partir de 150, ce culte se répandit rapidement dans tout l'empire pour atteindre sa diffusion maximale au III^e siècle de notre ère. Il fut en effet pratiqué à cette époque de l'Écosse à l'Indus. On le constate par les nombreux « mithrea », les sanctuaires de ce dieu, découverts un peu partout. Plusieurs empereurs se firent initier à ses mystères et les favorisèrent. Dioclétien (245 - 313) alla jusqu'à proclamer officiellement *Mithra* protecteur de l'Empire.

Mais disons-le tout de suite, à aucun moment, ce culte ne visa à devenir la religion officielle de l'Empire. Et pour cause ! Il excluait de ses fidèles la moitié du genre humain : les femmes. Ce culte était réservé aux hommes, et plus particulièrement aux soldats. C'est en effet au sein des légions qu'il connut sa plus large diffusion.

Au fil de ses conquêtes, l'armée romaine s'était étoffée de plus en plus de soldats étrangers, dont de très nombreux Asiatiques. C'est d'abord parmi eux que le culte de *Mithra* se répandit. Et comme les légions se déplaçaient d'une région à l'autre de l'empire, ses adeptes purent le diffuser sans problème, tout particulièrement le long du « limes ». Il se répandit aussi, mais dans une mesure moindre, dans la société civile parmi les fonctionnaires, les entrepreneurs, les employés, les artisans, les commerçants, les affranchis et le petit peuple...

Quelles furent les raisons de son succès auprès des légionnaires ?

Ce culte offrait une vision de l'histoire du monde qui ne pouvait que susciter l'intérêt de soldats prêts à faire le sacrifice de leur vie pour un certain nombre de valeurs : la fidélité jurée à leur empereur, le droit, la justice... Fidèle à la religion mazdéenne dont il était issu, ce culte interprétait le déroulement de l'Histoire comme celui d'une lutte gigantesque que se livraient le Bien et le Mal. Malheureusement les mithriastes n'ont laissé aucun écrit. Mais le mythe qui fonde leur culte se laisse deviner au travers les nombreuses peintures et sculptures dont ils décoraient leurs sanctuaires. Ces œuvres d'art racontent qu'*Ahura Mazda* ordonna à *Mithra* de tuer le Taureau primordial qui renfermait toute la création. Non sans mal, *Mithra* accomplit cette mission. Du corps, du sang et du sperme de l'animal tué jaillit toute la création. Mais *Ahriman*, le Mal, veillait. Il chercha à la détruire en provoquant une immense sécheresse. De créateur du monde, *Mithra* se transforma alors en son sauveur. De son arc il tira une flèche contre un rocher duquel jaillit l'eau salvatrice. Le monde était sauvé. Il célébra alors sa victoire

en compagnie du Soleil au cours d'un dernier repas partagé sur la dépouille du Taureau. Puis le Soleil le fit monter sur son char et l'emmena au Ciel d'où il continuait à combattre le Mal, car ce combat n'était pas pour autant terminé. Il se poursuivait au Ciel et sur Terre, et cela tant que durerait l'Univers. Tout homme était donc appelé à rejoindre l'armée de *Mithra* et à combattre le Mal. À la fin des Temps, *Mithra* allait revenir sur Terre et remporter la victoire finale contre *Ahriman*.

Cet appel à combattre les forces du Mal fut entendu tout particulièrement au III^e siècle de notre ère où celles-ci semblaient l'emporter sur les forces du Bien. L'empire romain connut en effet entre 235 et 284, c'est-à-dire au moment où ce culte connut son apogée, une période terrible d'anarchie. En 259 - 260, l'empire toucha même le tréfonds de l'humiliation. Pour la première fois de son histoire, un empereur, Valérien, fut fait prisonnier. Il tomba aux mains des Perses qui avaient assailli la Syrie et la Cappadoce. Ailleurs l'empire était attaqué de toutes parts par les Goths en Asie Mineure et en Grèce, par les Francs et les Alamans en Gaule, par les Saxons sur les bords de la mer du Nord, par les Roxolans et les Sarmates en Pannonie. La Maurétanie était en proie à des troubles. Trop peu nombreuses, les légions ne pouvaient intervenir partout à la fois. De plus, aucun empereur ne parvenait à imposer son autorité. Les différentes armées provinciales qui étaient depuis longtemps « déromanisées », « désitalianisées » et qui se « barbarisaient » de plus en plus, se mirent à faire et défaire les empereurs à une allure vertigineuse. Sur les 105 empereurs que compta l'empire, plus d'une cinquantaine occupèrent le trône impérial durant ce demi-siècle, certains quelques semaines, d'autres quelques jours seulement. Durant cette période d'anarchie où la trahison, l'assassinat, la rébellion étaient la règle, il était urgent et vital pour les chefs militaires de savoir sur qui ils pouvaient compter. On imagine les discussions serrées que ces mithriastes durent tenir dans leurs « mithrea » pour savoir quel était l'empereur qui représentait le Bien et qu'ils devaient soutenir et lequel incarnait le Mal et qu'ils devaient combattre.

Les mithriastes formaient des communautés qui pouvaient comprendre jusqu'à une centaine de soldats. Mais en général elles comptaient en moyenne une vingtaine de membres qui se considéraient comme des frères, des compagnons. Elles étaient dirigées par un « Père ». Les nombreux gradés de l'armée n'occupaient pas nécessairement les premières places dans la hiérarchie des communautés. Ce lien très fort de camaraderie qui unissait chefs et soldats leur permettait non seulement de supporter la dureté de leur vie de soldats, mais encore de pouvoir compter indéfectiblement les uns sur les autres, à la vie, à la mort.

Ce culte proposait une morale efficace. *Mithra* était le dieu de la vérité, de la justice. Il était loyal et fidèle à son dieu *Ahura Mazda*. Il était son meilleur compagnon. Aussi exigeait-il de ses adorateurs de se conduire de même, de se conduire en hommes d'honneur, de respecter les décisions prises ensemble ou les ordres venus de leur « Père », de ne pas trahir la parole donnée, de se montrer bons compagnons, de se soutenir les uns les autres autant durant les combats que durant leur vie quotidienne au camp.

Les légionnaires de cette armée impériale étaient pour la plupart des célibataires. On y trouvait aussi des hommes mariés qui, métier obligeant, vivaient durant des périodes très longues loin de leur épouse. D'aucuns en profitaient pour collecter les aventures. Et après une victoire, les femmes des vaincus étaient livrées à la soldatesque. Le mithriacisme se distingua des autres cultes à mystères par la pureté qu'il exigeait de ses fidèles. *Sérapis* était le frère et l'époux d'*Isis*, *Cybèle* était l'amante d'*Attis*. Tout *Baal* syrien était accompagnée d'une déesse. *Mithra* vivait seul, chaste, continent. Ses fidèles devaient s'efforcer de parvenir à cette pureté corporelle et spirituelle. Enfin, la morale de ce culte était une morale d'action. Elle poussait ses

fidèles à combattre partout et en tout temps le mal sous toutes ses formes. Ces quelques caractéristiques expliquent pourquoi il fut si populaire parmi les soldats.

Les « mithrea » se trouvaient dans des grottes ou des constructions ayant l'aspect d'une grotte dans lesquelles ils partageaient des repas et célébraient des sacrifices.

Le culte avait quelque ressemblance avec le culte chrétien. Dans une première partie, une liturgie de la parole célébrait les exploits de Mithra. Dans une seconde partie, un repas sacramentel était partagé durant lequel du pain et de l'eau étaient consacrés.

L'entrée dans la communauté se faisait sous la forme d'une initiation qui consistait pour le néophyte à subir des épreuves qui ressemblaient parfois à des supplices pour tester ses capacités à endurer la souffrance, car l'idéal que devait poursuivre sans relâche le mithriaste était d'accepter son sort quel qu'il fût, sans broncher. Il recevait sa force de *Mithra*, lorsqu'il mangeait le pain et buvait l'eau consacrés lors des repas sacramentels. Une fois ces premières épreuves surmontées avec succès, le néophyte pouvait monter en grade – il y en avait sept - en passant d'autres épreuves. Celles-ci étaient comparées aux échelons d'une échelle que gravissait peu à peu le mithriaste pour parvenir au huitième échelon celui des astres où l'attendait *Mithra* qui l'introduirait dans le monde des Bienheureux.

Comme les autres religions à mystères, le mithraïsme était donc une religion de salut.

Mais, comme tous les autres dieux et déesses, *Mithra* dut s'effacer devant *Jésus-Christ* au IV^e siècle de notre ère, lorsque le christianisme fut proclamé religion d'État de l'empire romain.

Nos guides

- Borgeaud Philippe, *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Paris, Éd. du Seuil, 1996.
- Freyburger Gérard, Freyburger-Galland Marie-Laure, Tautil Jean-Christian, *Sectes religieuses en Grèce et à Rome dans l'Antiquité païenne*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2006, 2^e éd.
- *Les Syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique*. Actes du Colloque International en l'honneur de Franz Cumont à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort. Rome, Academia Belgica, 25-27 septembre 1997, Bruxelles-Rome, 1999.
- Lévêque Pierre, *L'Aventure grecque*, Paris, Éd. Armand Colin, 1964.
- *Religions de l'Antiquité*, ouv. coll. sous la direction de Yves Lehmann, Paris, PUF, 1999.

7.1.18

Dès 48 AEC

Empire romain

Les juifs autorisés à pratiquer le culte de leur dieu *Yahvé-Adonai* à Rome et dans les communautés de la diaspora

L'histoire du peuple juif ne se déroula pas seulement en Palestine, mais aussi et très tôt, hors de son territoire national où elle eut pour acteurs ses communautés que l'historiographie juive appelle la diaspora¹³⁷.

Aux origines de la diaspora : des marchands et des artisans

Nous savons que le royaume de Salomon, au X^e siècle et celui des Omrides, au IX^e siècle, commerçaient avec les États voisins, voire avec des pays aussi lointains que le Yémen et l'Espagne. On pense que les relations avec ces pays poussèrent plus d'un marchand juif à s'y rendre, voire à s'y installer. Et là où ils se retrouvaient à plusieurs, ils durent former de petites communautés non seulement pour s'entraider mais encore pour prier ensemble, comme le faisaient les marchands d'autres pays.

Entre le VIII^e et le VI^e siècles, la Palestine fut annexée successivement par quatre empires : assyrien, égyptien, babylonien et perse. Bien entendu, ces puissances exploitèrent ses richesses. De gré ou de force, marchands et artisans juifs durent collaborer avec elles et certains d'entre eux n'eurent d'autre choix que d'émigrer.

Ces puissances enrôlèrent aussi des juifs comme mercenaires. C'est ainsi qu'au VI^e siècle avant notre ère, les Perses en engagèrent pour garder la frontière égyptienne dans la région d'Assouan. Des papyri nous rapportent la vie qu'ils menaient avec leurs familles sur l'île d'Éléphantine sur le Nil.

Est-ce pour fuir l'occupation de leur pays ? Toujours en ce VI^e siècle, des juifs émigrèrent en Afrique du Nord où, selon l'historien médiéval Ibn Khaldoun, ils convertirent plusieurs tribus berbères :

Une partie des Berbères professait le judaïsme, religion qu'ils avaient reçue de leurs puissants voisins, les Israélites de la Syrie. Parmi les Berbères juifs, on distinguait les Djeraoua, tribu qui habitait l'Aurès et à laquelle appartenait la Kahena¹³⁸, femme qui fut tuée par les Arabes à l'époque des premières invasions. Les autres tribus juives étaient les Nefouça, Berbères de l'Ifrikia, les Fendelaoua, les Mediouna, les Behloulia, les Ghîatha et les Fazaz, Berbères du Maghreb-el-acsa¹³⁹.

Mais c'est avant tout durant la période hellénistique (330 - 63 avant notre ère) que des marchands, des artisans et des mercenaires alimentèrent la diaspora, les premiers en allant installer leurs comptoirs et leurs échoppes dans les très nombreuses villes construites par Alexandre le Grand et dans celles fondées par ses successeurs dans leurs royaumes respectifs.

¹³⁷ Ce terme grec signifie dispersion, dissémination (des Juifs à travers le monde).

¹³⁸ Reine guerrière juive du 7^{ème} siècle qui tenta de résister à la conquête de l'Afrique du Nord par les Omeyyades.

¹³⁹ Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Paris, Éd. Paul Geuthner, 1978, t. 1, pp. 208-209. (Trad. William McGuckin de Slane)

On estime à 300 000 le nombre de Juifs résidant en Égypte qui comptait alors environ 8,5 millions d'habitants. La ville d'Alexandrie, fondée en 331, devint rapidement un centre important de la diaspora. Quant aux mercenaires, ils furent nombreux à ne pas regagner la Palestine après leur période de service. Beaucoup achetèrent ou reçurent des terres dans ces royaumes hellénistiques et se reconvertirent en agriculteurs. En Égypte, par exemple, ils formaient une importante communauté dans le Fayoum. La diaspora s'étendit ensuite à l'Italie, à partir du II^e siècle, puis à la Gaule et à l'Angleterre, à partir du I^{er} siècle avant notre ère.

***Yahvé-Adonai* à Rome**

Le premier témoin à signaler la présence de *Yahvé-Adonai* à Rome est un historien du I^{er} siècle de notre ère, Valère Maxime. Introduit au cœur même de la République romaine par des juifs originaires d'Alexandrie, cet auteur le confond cependant avec le dieu phrygien *Jupiter Sabazius*.

Sous le consulat de M. Popilius Lénas et de L. Calpurnius, C. Cornélius Hispalus, préteur pérégrin, enjoignit par un édit aux Chaldéens de sortir, dans les dix jours, de Rome et de l'Italie, parce que par une trompeuse interprétation des astres, ils abusaient les esprits faibles et sots au profit de leur charlatanisme. Le même préteur, voyant des Juifs s'efforcer de corrompre les mœurs romaines par l'introduction du culte de Jupiter Sabazius les força à retourner dans leurs foyers¹⁴⁰.

Présence controversée qui fut sanctionnée par un édit d'expulsion promulgué en 139 avant notre ère.

Un siècle plus tard, retournement de situation : à l'instigation du nouvel homme fort de Rome, César, le Sénat rendit, entre 48 et 44, une série de décrets accordant aux juifs de pratiquer en toute liberté leur culte, vivre selon leurs lois, se réunir, respecter le sabbat, collecter un impôt pour le Temple de Jérusalem. Auguste confirma ces dispositions. Leur intégration et leur installation dans l'empire se fit donc sans trop de heurts.

En Gaule, dès le I^{er} siècle de notre ère, des commerçants juifs ouvrirent leurs échoppes dans le grand port méditerranéen de Marseille. De là, suivant les grandes routes commerciales, ils gagnèrent d'autres villes. Au VI^e siècle, ils étaient présents à Arles, Uzès, Narbonne, Clermont-Ferrand, Orléans, Paris, Bordeaux...

Mais le premier juif connu à avoir séjourné en Gaule n'est pas un commerçant. Il s'agit de l'ethnarque de Judée Archelaüs, fils d'Hérode I^{er} le Grand, que l'empereur Auguste exila à Vienne, en l'an 6.

En Angleterre, les marchands juifs marchèrent sur les pas des légions romaines.

Une diaspora alimentée par des déportés et des esclaves

Cette diaspora fut encore alimentée par des juifs déportés ou réduits en esclavage.

En 722¹⁴¹, les Assyriens s'emparèrent du royaume de Samarie et déportèrent environ 40 000 paysans et artisans, soit à peu près un cinquième de sa population¹⁴².

En 587, les Babyloniens détruisirent le royaume de Juda et déportèrent les membres de l'aristocratie et du clergé de Jérusalem qui n'avaient pas été massacrés.

¹⁴⁰ Valère Maxime, *Actions et paroles mémorables*, Livre I, ch. III, 3. Paris, Éd. Garnier, 1935. (Trad. Ed. de Constant). *Jupiter Sabazius* : cette appellation est une déformation de Dieu Sabaoth, c'est-à-dire *Yahvé*.

¹⁴¹ En 931, le royaume hébreu de David et Salomon se scinda en deux royaumes : celui d'Israël avec pour capitale Samarie et celui de Juda avec pour capitale Jérusalem.

¹⁴² Finkelstein Israël, Silberman Neil Asher, *La Bible dévoilée*, Paris, Éd. Bayard, 2002, p. 256.

En 538, le Perse Cyrus II autorisa le retour dans leur pays des déportés. Beaucoup de ceux qui s'étaient fait une situation refusèrent de regagner leur patrie et firent souche dans la capitale et les villes de leur vainqueur. Dès lors la Mésopotamie constitua, durant plusieurs siècles, un des centres les plus importants de la diaspora juive.

Sous l'occupation romaine, les habitants de Jérusalem se soulevèrent, une première fois, en 66. La répression fut terrible. Selon Flavius Joseph (~37- après 100), 97 000 personnes auraient été réduites en esclavage.

De 115 à 117, ce fut au tour des juifs d'Égypte, de la Cyrénaïque, de Chypre et de la Mésopotamie de se soulever. Nouvelle répression. Des communautés entières de juifs auraient été anéanties ou vendues comme esclaves ou exilées.

En 132, Jérusalem se souleva une seconde fois. Les Romains ne firent pas de quartiers. En 135, ils rasèrent la ville, interdirent son accès aux survivants et y établirent une colonie romaine : Colonia Aelina Capitolina. Une nouvelle fois des milliers de juifs auraient été réduits en esclavage.

Quand bien même les historiens actuels contestent ces chiffres effrayants, l'addition fut lourde, très lourde. La conséquence de tous ces événements tragiques fut que des juifs se retrouvèrent un peu partout dans les provinces romaines. Dans leur cœur et leur mémoire, ils emmenèrent avec eux *Yahvé-Adonai*, leur Dieu.

Du Temple aux synagogues

Là où ils le pouvaient, ces marchands, artisans, mercenaires, déportés, esclaves... se regroupèrent en communautés locales. Chaque fois que le pouvoir romain le leur permettait, ils édifièrent des synagogues semblables à celles de leur pays pour adorer et prier *Yahvé-Adonai*, se rencontrer et étudier la Torah. Ces synagogues jouèrent un rôle capital dans la survivance de la religion juive, surtout après la destruction du Temple en 70 EC. Celles d'Alexandrie et de Babylone devinrent des centres intellectuels de première importance. C'est dans la première de ces métropoles que fut traduite en grec, vers 270 AEC, la bible hébraïque. Et c'est dans la seconde que fut rédigé, vers 400 de notre ère, le Talmud dit de Babylone, Torah orale qui aurait été révélée à Moïse et transmise, toujours oralement, de génération en génération. Aujourd'hui encore elle fait autorité.

À la tête de ces synagogues ils placèrent non pas des prêtres, mais des rabbins, laïcs regroupés en confréries. Choisis pour leur sagesse et leurs connaissances de la Torah, ils furent désormais les guides spirituels de leur peuple.

Ce furent ces communautés regroupées autour de leurs rabbins et de leurs synagogues qui firent connaître leurs croyances aux « Gentils ». Et elles ne tardèrent pas à engranger des conversions.

Une diaspora prosélyte

L'historiographie juive traditionnelle décrit un peuple juif fort peu prosélyte. Fier de son élection divine, conscient d'avoir été mis à part de tous les autres peuples par *Yahvé* pour être son peuple, celui-ci n'aurait pas cherché à gagner des adeptes parmi les « Gentils ». Il se serait contenté d'accueillir en qualité de « craignant-Dieu » ceux qu'attirait sa foi. Or aujourd'hui des historiens juifs¹⁴³ contestent cette vision. Ils démontrent qu'au contraire le prosélytisme juif fut bien réel.

¹⁴³ Cf. Sand Shlomo, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Éd. Fayard, 2008, pp. 183-256.

Nous avons noté plus haut qu'en 139, le pouvoir dut réfréner l'ardeur des prosélytes juifs. Ardeur qui fut payante aux dires des auteurs romains, tel Dion Cassius (~155 - ~229), qui confirment, souvent pour s'en émouvoir, l'attrait que la religion juive exerçait sur un grand nombre de Romains.

La Palestine est l'ancien nom de la contrée qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'à l'Égypte, le long de la mer intérieure ; mais elle en prend aussi un autre. Elle se nomme Judée et les habitants s'appellent Juifs. Je ne connais pas l'origine de ce second nom ; mais il s'applique à d'autres hommes qui ont adopté les institutions de ce peuple, quoiqu'ils lui soient étrangers. Il y a des Juifs même parmi les Romains : souvent arrêtés dans leur développement, ils se sont néanmoins accrus au point qu'ils ont obtenu la liberté de vivre d'après leurs lois. Ils sont séparés du reste des hommes par toutes les habitudes de la vie ; mais surtout parce ils n'honorent aucun dieu des autres peuples ; ils n'en reconnaissent qu'un qui leur est propre et qu'ils adorent avec ferveur¹⁴⁴.

Selon les estimations admises aujourd'hui, durant les deux à trois siècles précédant notre ère, le nombre de juifs habitant la Judée avoisinait les 800 000 personnes. D'autre part, toutes les études le démontrent, la croissance démographique demeura stable à cette époque dans le bassin méditerranéen.

Toujours selon les estimations admises, dans les derniers jours de la République, vers 30 AEC, plus de 30 000 juifs vivaient à Rome (sur un million d'habitants). Sous l'empire, vers 42 EC, selon le recensement ordonné par l'empereur Claude, deux millions de juifs vivaient en Judée et quatre millions dans les autres provinces de l'empire qui comptait alors 70 millions de personnes. Les juifs auraient donc formé un peu moins de 10% de la population de l'empire, ce qui était énorme pour un aussi petit peuple¹⁴⁵.

Pour les historiens juifs qui vont à l'encontre de l'historiographie traditionnelle, ni ceux de Judée ni ceux de la diaspora ne purent engendrer dans un laps de temps aussi bref (deux à trois siècles) un tel nombre de descendants. D'où leur conclusion : un très grand nombre de pratiquants de la religion juive n'étaient pas des juifs de sang, mais des juifs convertis qui engendrèrent des enfants juifs. C'est la conclusion que tire le Pr Uriel Rappaport dans sa thèse de doctorat présentée à l'Université hébraïque de Jérusalem.

La consolidation du judaïsme dans le monde l'Antiquité ne peut s'expliquer – du fait de l'ampleur de son étendue – par la croissance démographique naturelle, l'émigration de leur patrie ou tout autre élément qui ne prendrait pas en ligne de compte l'adhésion d'origine extérieure¹⁴⁶.

Et comme cela se produit très souvent, les convertis de fraîche date se montrèrent, à leur tour, d'actifs prosélytes.

Quelles furent les raisons de cette « adhésion d'origine extérieure » ?

Les juifs ne créèrent pas un mouvement missionnaire structuré, comme le firent les chrétiens. Leur prosélytisme prit une autre forme. Il consista avant tout à privilégier les contacts personnels, amicaux, professionnels et les contacts entre maîtres païens et esclaves juifs. Contrairement aux religions à mystères qui n'ouvraient les portes de leurs temples qu'à des

¹⁴⁴ Dion Cassius, *Histoire romaine*, T. III, Livre 37 : 16-17. (Trad. E. Gros).

¹⁴⁵ Selon les auteurs anciens, le nombre de juifs vivant dans l'Empire romain et dans l'Empire parthe se serait élevé à environ huit millions. Mais tous les historiens s'accordent pour dire que ce chiffre est fortement exagéré.

¹⁴⁶ Cité par Sand Shlomo, op. cit., p. 216. Cette thèse a pour titre *Propagande religieuse des juifs et mouvement de conversion à l'époque du Second Temple* (en hébreu). Elle ne fut pas publiée parce que n'allant pas dans le sens de l'historiographie traditionnelle.

initiés, ils accueillirent dans leurs synagogues celles et ceux qui désiraient prier, parler, s'informer, étudier... Cette possibilité de participer à la prière communautaire et à leurs cérémonies fut facilitée par le fait que les juifs utilisèrent comme langue liturgique non pas l'hébreu mais le grec et la version grecque de la Bible des Septante pour l'étude de la Torah.

Cette manière d'agir eut pour résultat que même des membres de l'aristocratie et de la famille impériale, soucieux de leur vie spirituelle, fréquentèrent la synagogue. Un de leurs coreligionnaires, le philosophe Philon d'Alexandrie (~25 AEC - 45 EC) contribua grandement à faire connaître le judaïsme chez les intellectuels romains en élaborant une synthèse entre la tradition biblique et la philosophie stoïcienne avant tout.

Cette religion attira des adeptes du fait qu'elle présentait une histoire sainte et non des mythes considérés de plus en plus comme de belles légendes. Elle racontait une histoire vécue par des hommes de chair et de sang et plus particulièrement par un peuple choisi par un dieu pour être son témoin sur Terre, une histoire qui racontait leurs relations mouvementées. Cette histoire consignée dans leur Livre saint, la Bible, donnait à leur dieu une réalité, une consistance, une force et une humanité telles que tous les dieux de l'Olympe ne faisaient guère le poids devant lui.

Ce Livre racontait encore comment ce petit peuple qui avait adopté *Yahvé* pour dieu national avait découvert, peu à peu, à travers toute une série d'événements tragiques qu'il était l'Unique, le Seul Dieu, Créateur de l'Univers, et surtout le Dieu de tous les hommes.

Interdisant toute représentation de Dieu, cette religion le soustrayait aux aventures parfois scabreuses que les mythes prêtaient aux dieux de l'Olympe. Elle lui conférait une dignité qui ne pouvait qu'inspirer la confiance.

En le présentant comme le Maître de l'histoire des peuples et de la destinée de chaque homme, en certifiant qu'il allait envoyer un Messie qui triompherait définitivement du Mal à la fin des Temps et qu'il ressusciterait pour la vie éternelle tous ceux qui lui avaient été fidèles durant leur vie terrestre, cette religion faisait naître en eux une formidable espérance.

En le présentant comme un Père sans cesse à l'écoute du moindre appel du plus humble des hommes qu'il considérait comme ses enfants, elle ne pouvait qu'attirer les laissés-pour-compte de la société romaine et tous ceux qui étaient à la recherche d'une religion qui leur parlait au cœur et donnait un sens à leur vie.

Enfin, elle indiquait, par ses multiples prescriptions, la voie à suivre pour vivre leur fidélité au quotidien.

La crise dans un climat culturel hédoniste, l'absence de valeurs collectives consolidées par une croyance fédératrice et la corruption rampante au sein des structures du pouvoir impérial en expansion invitaient à l'instauration de systèmes normatifs plus serrés et de cadres rituels plus stables, que la religion juive sut assurer avec succès¹⁴⁷.

Mais parmi ces prescriptions, certaines d'entre elles, dont celle de la circoncision et de certains interdits alimentaires, pouvaient faire obstacle à une conversion, surtout de la part des hommes. Les Romains eurent tendance à considérer la circoncision comme une castration. En 120, l'empereur Hadrien l'interdit à qui que ce fût dans l'empire. Il prit cette mesure non pas à l'encontre des juifs mais pour stopper le trafic d'eunuques à but érotique.

Malgré ces fortes contraintes, nombreux furent les hommes à se convertir. Quant aux femmes, elles furent plus nombreuses encore, attirées peut-être par une morale conjugale et familiale et une spiritualité plus exigeantes.

¹⁴⁷ Sand Shlomo, op. cit., p. 239.

Ovide dans son *Art d'aimer* recommandait à tout séducteur de se rendre à la synagogue s'il voulait rencontrer une belle :

Ne laisse pas échapper les cérémonies du septième jour célébrées par le Juif syrien. (I, 75-76)

Nombreux furent aussi les sympathisants qui furent appelés « craignants-Dieu ». Ils étaient simplement soumis au respect des sept commandements que *Yahvé*, selon la Torah interprétée par la tradition rabbinique, donna à Noé (Gn 9 : 4-6) : ne pas se faire justice soi-même, mais régler tout conflit devant un tribunal, ne pas blasphémer, ne pas adorer d'autres dieux, ne pas tuer, ne pas voler, s'interdire toute union illicite, s'interdire de consommer du sang et une partie d'un animal encore vivant.

Début du temps des persécutions

Comme pour les autres religions orientales, l'attitude des autorités romaines varia d'un empereur à l'autre. Nous l'avons souligné, César et Auguste accordèrent aux juifs le droit de pratiquer librement leur culte et de vivre selon leurs coutumes. Tibère, hostile aux religions orientales, leur interdit tout prosélytisme. Il n'accepta pas que des membres de l'aristocratie se convertissent à ce culte.

Après la révolte des juifs de Palestine de 66 à 70, la situation de leurs coreligionnaires dans l'Empire devint plus délicate. Si la liberté religieuse leur fut toujours reconnue, les autorités et la population leur manifestèrent de l'hostilité. L'empereur Domitien condamna à mort ou à l'exil des membres de l'aristocratie qui s'étaient convertis.

Cette hostilité grandit encore lorsque, de 115 à 117, les juifs d'Égypte, de la Cyrénaïque, de Chypre et de la Mésopotamie se soulevèrent à leur tour et plus encore, lors du soulèvement des juifs de Palestine, de 132 à 135. Antonin le Pieux (138 - 161) leur interdit une nouvelle fois tout prosélytisme et toute conversion. Septime Sévère (145 - 211) et Caracalla (211 - 217) en firent de même.

Cette hostilité se remarque surtout chez les intellectuels. Sénèque n'accepta pas que des vaincus, les juifs, puissent imposer leurs lois aux vainqueurs, les Romains. Tacite et Juvénal accusèrent de trahison les convertis, particulièrement ceux qui s'étaient fait circonci. Ils ne parvenaient pas à comprendre les raisons qui poussaient les juifs à refuser la civilisation romaine, à leur avis, la meilleure produite par les hommes.

À cette hostilité s'en ajouta une deuxième, celle des chrétiens. Si l'arrivée des premiers prédicateurs chrétiens dans la partie occidentale de l'Empire romain ne provoqua pas de grandes tensions dans les communautés juives qui les reçurent, le climat se détériora rapidement dès qu'ils se mirent à faire des adeptes. Au III^e siècle, en Afrique du Nord, le prosélytisme des uns et des autres poussa Tertullien (~155 - ~255), père de l'Église, à écrire un traité contre les juifs (*Adversus Judaeos*), tant leurs intellectuels tenaient la dragée haute à leurs collègues chrétiens. Il débute son ouvrage par cette phrase révélatrice du climat qui régnait alors dans les débats qui les opposaient.

Il arriva dernièrement qu'une dispute s'éleva entre un chrétien et un prosélyte juif. La discussion se prolongea de part et d'autre jusqu'au soir, sans qu'ils eussent rien avancé. D'ailleurs le bruit de quelques auditeurs causait un tel trouble que la vérité demeura comme enveloppée d'un nuage. J'ai donc jugé à propos d'examiner avec plus de soin ce qui n'avait pu être éclairé par la discussion¹⁴⁸.

¹⁴⁸ Trad. E.-A. de Genoude.

Lorsque le christianisme s'imposa dans l'empire, la situation des juifs devint franchement mauvaise. En 305 - 306, les évêques espagnols réunis en concile provincial à Elvire (Grenade) émirent quatre décrets à leur encontre. Interdiction fut faite aux chrétiens d'épouser des femmes juives, de faire bénir leurs champs par des rabbins, de partager un repas avec les juifs, sous peine d'excommunication. Le décret 78, enfin, frappa d'une excommunication de cinq ans tout chrétien commettant un adultère avec une femme juive.

En 315, Constantin interdit toute conversion au judaïsme sous peine de mort.

En 388, Théodose I^{er} interdit tout mariage entre juifs et chrétiens.

En 418, Honorius les exclut du service militaire, des services publics et du sénat romain.

En juillet 425, les empereurs Théodose II et Valentinien III interdirent aux juifs et aux païens les métiers d'avocat, de magistrat et de fonctionnaire.

En 465, en Gaule, au concile de Vannes, l'Église interdit à ses prêtres de partager des repas préparés par des juifs, ceux-ci refusant les invitations aux repas préparés par des chrétiens.

Aux V^e et VI^e siècle, des évêques de Marseille voulurent obliger les juifs à se convertir, tentative contre laquelle cependant s'éleva le pape Grégoire le Grand, pape de 590 à 604.

Nous ne pouvons que partager la tristesse que cette politique de rejet et de mépris suscite encore aujourd'hui chez les historiens juifs.

Dans le monde païen, malgré les persécutions qui la frappaient, la religion juive était respectée et légitime. Sous le pouvoir oppresseur de la chrétienté, en revanche, elle se transforma en une secte méprisée et rejetée. L'annihilation totale du judaïsme ne faisait pas partie des objectifs de la nouvelle Église. Il fallait le conserver sous les traits d'une vieille femme usée et honteuse qui aurait depuis longtemps renoncé à toute prétention et dont la déchéance dans la marginalité représentait la preuve de l'authenticité du droit des vainqueurs¹⁴⁹.

La religion juive ne se répandit pas seulement dans l'Empire romain et dans les Empires perse et parthe, elle les déborda très largement.

- Au I^{er} siècle de notre ère, des missionnaires juifs convertirent tout un royaume, celui d'Adiabène, qui s'étendait sur le Kurdistan et le sud de l'Arménie actuelle.

- Aux IV^e et V^e siècles, le judaïsme se propagea dans la Péninsule arabique. Jusqu'au premier quart du VI^e siècle, il fut même la religion officielle du royaume de Himyar.

- Enfin, du VIII^e au X^e siècle, une grande partie des habitants du royaume de Khazar qui s'étendait dans les steppes de la Volga et du Nord-Caucase, pratiquait le judaïsme. Leurs descendants auraient donné naissance aux très nombreuses communautés juives de l'Europe de l'Est.

Mais, suivant l'exemple du christianisme occidental, l'islam, dès qu'il se répandit de l'Espagne à l'Inde, et le christianisme orthodoxe, dès qu'il se répandit dans les Balkans jusqu'en Russie, interdirent tout prosélytisme aux missionnaires juifs, stoppant ainsi l'expansion de ce premier monothéisme.

Les juifs se replièrent alors sur eux-mêmes et, avec une foi inébranlable en leur Dieu, ils courbèrent le dos et parvinrent à survivre à toutes les persécutions auxquelles ils furent soumis jusqu'à ce jour.

¹⁴⁹ Sand Shlomo, op. cit., p. 249.

Nos guides

- Benbassa Esther, *Histoire des Juifs en France*, Paris, Éd. du Seuil, 1997.
- Finkelstein Israël, Silberman Neil Asher, *La Bible dévoilée*, Paris, Éd. Bayard, 2002.
- *Histoire universelle des Juifs : de la Genèse au XXI^e siècle*, ouv. coll. sous la direction d'Élie Barnavi, Paris, Éd. Hachette, 2002.
- Lebeau Richard, *Une histoire des Hébreux*, Paris, Éd. Tallandier, 1998.
- *Religions de l'Antiquité*, ouv. coll. sous la direction de Yves Lehmann, Paris, PUF, 1999.
- Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Éd. Fayard, 2008.
- Zosso François, Zingg Christian, *Les Empereurs romains*, Paris, Éd. Errance, 2009.